

INFORMATION TO USERS

This manuscript has been reproduced from the microfilm master. UMI films the text directly from the original or copy submitted. Thus, some thesis and dissertation copies are in typewriter face, while others may be from any type of computer printer.

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleedthrough, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send UMI a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

Oversize materials (e.g., maps, drawings, charts) are reproduced by sectioning the original, beginning at the upper left-hand corner and continuing from left to right in equal sections with small overlaps.

Photographs included in the original manuscript have been reproduced xerographically in this copy. Higher quality 6" x 9" black and white photographic prints are available for any photographs or illustrations appearing in this copy for an additional charge. Contact UMI directly to order.

Bell & Howell Information and Learning
300 North Zeeb Road, Ann Arbor, MI 48106-1346 USA
800-521-0600

UMI[®]



Université d'Ottawa • University of Ottawa

Les jeunes de la rue:
une forme d'intégration sociale

1065714

Présenté au

Département de criminologie de l'Université d'Ottawa
en complément aux exigences de la maîtrise ès arts



Isabelle Paradis

1999



National Library
of Canada

Acquisitions and
Bibliographic Services

395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Bibliothèque nationale
du Canada

Acquisitions et
services bibliographiques

395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada

Your file *Votre référence*

Our file *Notre référence*

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-46600-0

Canada

Remerciements

Un gros merci à mon directeur de thèse Jacques Laplante pour m'avoir guidée, encadrée, soutenue et encouragée. Merci à ma famille et à mes amis(es) d'être là et de croire en moi. Merci à la "gang" de criminologie pour leur support.

J'aimerais aussi remercier les jeunes qui ont participé à cette recherche et sans qui elle n'aurait lieu d'être. J'aimerais les remercier de s'être ouverts à moi, de m'avoir raconté leur vie avec tant de générosité. J'aimerais aussi les remercier à titre personnel pour m'avoir recentrée et positionnée face à la vie; cheminement qui s'effectue encore et encore et toujours. Grâce à leurs rencontres je me rappelle que je suis encore jeune et qu'il faut profiter de la vie au maximum à chaque instant. Merci!

Table des matières

Page de remerciements	p.II
Table des matières	p.III
Listes des figures	p.IX
Introduction de la thèse	p.10
CHAPITRE I: <u>La marginalité et la marginalisation des jeunes de la rue</u>	p.14
Introduction	p.15
1.1 Le vagabondage	p.24
1.1.1 Un peu d'histoire...	p.24
1.1.1.1 Apparition du vagabondage comme problème	p.24
1.1.1.2 Apparition des concepts d'enfance et d'adolescence	p.30
1.1.2 La situation des jeunes vagabonds	p.33
1.1.2.1 Définition du vagabondage des jeunes de la rue et itinéraires menant à la vie dans la rue	p.33
1.1.2.2 Mode de vie vagabond: attraits de la vie dans la rue et précarité de ce mode de vie	p.40
1.2 La prostitution	p.48
1.2.1 Définition de la prostitution et mise en contexte social	p.48

	IV
1.2.2 Les faits établis concernant la prostitution juvénile	p.51
1.2.3 Les jeunes prostitués: qui sont-ils?	p.53
1.2.4 L'entrée dans la prostitution: les raisons, les attraits	p.55
1.2.5 Les conditions de la prostitution: "culture" de rue, initiation, violence	p.59
1.3 La drogue	p.66
1.3.1 Définition de drogue	p.66
1.3.2 Définition de toxicomanie	p.67
* le cycle de l'assuétude	p.68
1.3.3 Drogue, rue, prostitution	p.68
* la consommation versus les activités criminelles	p.70
* l'initiation à la drogue (ainsi que la prostitution)	p.71
* interrelation vagabondage, drogue et prostitution	p.72
Conclusion	p.74
CHAPITRE II: <u>Méthodologie</u>	p.77
2.1 Type d'approche et pertinence	p.78
2.2 Source de données empiriques	p.79
2.3 Technique de collecte de données	p.79
2.4 Échantillonnage	p.81
2.5 Traitements des données	p.84
2.6 Limites à la recherche	p.85

CHAPITRE III: <u>Analyse du matériel empirique</u>	p.86
3.1 <u>Analyse des entrevues</u>	p.87
3.1.1 Itinéraire menant à la vie dans la rue	p.88
3.1.1.1 Julie	p.89
3.1.1.2 Maude	p.91
3.1.1.3 Sandrine	p.93
3.1.1.4 Benjamin	p.95
3.1.1.5 Émilie	p.96
3.1.1.6 Noémie	p.96
3.1.1.7 Frédéric	p.98
3.1.1.8 Olivier	p.102
3.1.1.9 Audrey	p.104
3.1.1.10 Tristan	p.106
3.1.2 Mode de vie vagabond	p.109
3.1.2.1 Argent	p.110
3.1.2.1.1 Quêter	p.110
3.1.2.1.2 "Squeegie"	p.112
3.1.2.1.3 Vendre de la drogue	p.112
3.1.2.1.4 Faire des commissions	p.112
3.1.2.1.5 Vols	p.113
3.1.2.1.6 Prostitution	p.113
3.1.2.1.7 Aide sociale	p.114

3.1.2.1.8 Se coller à quelqu'un	p.114
3.1.2.1.9 Priorités financières	p.115
3.1.2.2 Nourriture	p.116
3.1.2.2.1 Ressources	p.116
3.1.2.2.2 Avec l'argent ramassé	p.117
3.1.2.2.3 Restaurants, dépanneurs	p.117
3.1.2.2.4 Poubelles	p.117
3.1.2.2.5 Vol	p.118
3.1.2.3 Dormir	p.118
3.1.2.3.1 Ressources	p.118
3.1.2.3.2 Parcs	p.120
3.1.2.3.3 "Squat"	p.120
3.1.2.3.4 Amis	p.120
3.1.2.3.5 Hôtel	p.121
3.1.2.3.6 Migration vers endroit plus chaud	p.121
3.1.2.4 Organismes	p.122
3.1.2.5 Gang	p.123
3.1.2.6 Débrouillardise	p.123
3.1.2.7 Prison	p.124
3.1.3 À quoi on doit s'accrocher	p.124
3.1.3.1 Amitié	p.125
3.1.3.2 Relation avec les pairs	p.127

	VII
3.1.3.3 Relation de couple	p.128
3.1.3.4 Non-consommation	p.128
3.1.3.5 Famille	p.128
3.1.3.6 Animal: chien	p.129
3.1.3.7 Liberté	p.129
3.1.3.8 Aventure	p.130
3.1.4 Genres de problèmes rencontrés	p.130
3.1.4.1 Drogue	p.130
3.1.4.2 Prostitution	p.134
3.1.4.3 Contact avec les agences officielles	p.137
3.1.4.3.1 Policiers (et infraction)	p.137
3.1.4.3.1.1 Brutalité policière	p.137
3.1.4.3.1.2 Archarnement, stigmatisation	p.137
3.1.4.3.1.3 Sensible à la provocation	p.138
3.1.4.3.1.4 "Squeegie"	p.138
3.1.4.3.1.5 Perception de la police et comment celle-ci perçoit les jeunes de la rue	p.139
3.1.4.3.1.6 Infraction	p.139
3.1.4.3.2. Centre d'accueil	p.140
3.1.4.3.3 Agences gouvernementales renseignant sur les papiers d'identification	p.141
3.1.4.4 Les passants	p.141

	VIII
3.1.4.5 Vols par les autres jeunes	p.143
3.1.4.6 Rue: milieu difficile	p.144
3.1.4.7 Maladies	p.144
3.1.4.8 Les nouveaux	p.145
3.1.5 Moments présents et projet d'avenir (court et long terme)	p.145
3.1.5.1 Façon de voir le présent	p.145
3.1.5.2 Projet à court terme	p.147
3.1.5.3 L'avenir	p.147
3.1.5.3.1 Aspirations, désirs	p.147
3.1.5.3.2 École	p.149
3.1.5.3.3 Travail	p.151
3.1.5.3.4 Appartement	p.152
Synthèse et conclusion de la thèse	p.155

Listes des figures

ANNEXE 1	Tableau de classification des drogues
ANNEXE 2	Cycle de l'asséttude de Stanton Peele
ANNEXE 3	Consigne et sous-consignes d'entrevue
ANNEXE 4	Approche des jeunes

Les jeunes de la rue:

une forme d'intégration sociale

Notre projet de recherche concerne les jeunes de la rue. Plus précisément, notre projet se veut une étude d'un groupe de jeunes de la rue, garçons et filles, afin de connaître leur parcours ou itinéraire de vie. En fait, c'est tout particulièrement à travers ces itinéraires que nous pourrions essayer de vérifier si ces jeunes s'intègrent au plan social. Ces jeunes ne sont peut-être pas si à l'écart qu'on le pense et qu'on le dit. Le passage à la rue serait peut-être une forme d'intégration sociale.

Cet objet de recherche revêt une importance au plan théorique car c'est toute la question de la marginalité qui est touchée. En effet, ce projet de recherche touche la marginalité de front, d'une part, en mettant en évidence la marginalité de certains jeunes, soit les jeunes de la rue et, d'autre part, en abordant la façon dont la société marginalise une certaine catégorie de jeunes en particulier. Les jeunes de la rue dérangent de par leur mode de vie, mais la société marginalise ces jeunes au plus haut point par sa façon de réagir vis-à-vis eux. Ces jeunes sont vus, la majeure partie du temps, comme des rejets sociaux. En catégorisant ces jeunes comme tels, on les enferme dans une catégorie ayant une fonction sociale particulière: faire croire qu'ils ont mérité leur sort et qu'ils ne valent pas mieux. Ainsi, il devient plus facile de ne pas intervenir et de laisser ces jeunes en marge de la société. La marginalité et la marginalisation des jeunes de la rue peuvent se voir compte tenu de trois éléments,

soit le vagabondage, la pratique de la prostitution et la consommation de drogue.

De ce fait, notre objet de recherche possède une importance théorique étant donné qu'on y aborde la vie des jeunes de la rue. Il est nécessaire ici de faire un bref historique du vagabondage et de voir à quel moment les concepts d'enfance et d'adolescence se sont créés afin d'effectuer une mise en contexte. D'un autre côté, ce qui nous intéresse plus particulièrement est de voir comment ces jeunes vivent dans la rue, comment ils se débrouillent et quels genres de problèmes ils rencontrent. Il sera donc question du vagabondage, de la prostitution et de la drogue. Le fait que ces jeunes se retrouvent dans la rue suppose parfois une trajectoire particulière pour chacun de ces jeunes et parfois des éléments semblables: troubles de comportements, troubles familiaux, abandon scolaire et ainsi de suite.

Bien entendu cette étude a une portée sociale. En fait, le but de cette recherche est de pouvoir cibler les besoins de ces jeunes selon leurs propos. Ainsi, en ciblant les besoins de ces jeunes, il sera possible ultérieurement de mettre de l'avant des pistes d'intervention afin de permettre, à ceux qui veulent de l'aide, d'améliorer leur qualité de vie.

L'approche méthodologique que nous préconisons est l'approche qualitative. Ce type d'approche est le plus approprié compte tenu de notre objet de recherche. En effet, nous avons besoin d'informations approfondies et non de données superficielles, ce qui nous intéresse étant la vision de ces jeunes, leurs valeurs à travers leurs itinéraires de vie, leurs histoires. Par conséquent, nous avons privilégié la méthode de l'entrevue non-directive, laissant ainsi à l'interlocuteur l'espace nécessaire au récit de sa

vie. La recherche qualitative s'avère ainsi la plus adéquate.

Cette recherche est divisée en trois chapitres. Tout d'abord, le chapitre premier concerne le cadre théorique de la recherche. Nous y traitons de la marginalité, de la situation des jeunes vagabonds et de leur mode de vie: vagabondage, prostitution, drogue. Il est aussi question d'un bref historique du vagabondage et de voir à quel moment les concepts d'enfance et d'adolescence se sont créés afin d'effectuer une mise en contexte. Ensuite, au cours du chapitre deux, il est question de la méthodologie, soit l'approche utilisée ainsi que du choix de la technique empirique. Puis, le chapitre trois est celui de l'analyse et de l'interprétation du matériel empirique. *

* Au cours de cette recherche, le masculin inclut le féminin pour faciliter la lecture.

Chapitre I

La marginalité et la marginalisation des jeunes de la rue

I. La marginalité et la marginalisation des jeunes de la rue

Les jeunes de la rue sont marginalisés au niveau de leur style de vie, soit le mode de vie vagabond. En revanche, la marginalité de ces jeunes se perçoit par ce même style de vie. Ce mode de vie peut comprendre la pratique de la prostitution et l'utilisation de drogue. Au cours de ce chapitre, nous abordons d'abord la question de la marginalité et de la marginalisation des jeunes, plus particulièrement des jeunes de la rue. Ensuite, nous abordons la question du vagabondage. Un bref historique du vagabondage et de l'apparition des concepts d'enfance et d'adolescence est effectué afin de situer le lecteur dans le temps par rapport aux jeunes et à l'itinérance. Puis, nous touchons à la situation des jeunes vagabonds, soit les itinéraires menant à la vie dans la rue et leur mode de vie, c'est-à-dire comment on se débrouille dans la rue, les attraits et la précarité de ce mode de vie. D'autre part, nous traitons de la pratique de la prostitution, plus spécifiquement la prostitution juvénile. Nous définissons la prostitution, apportons des faits établis concernant celle-ci, des antécédents des jeunes prostitués, des attraits de la prostitution et des conditions dans lesquelles elle se pratique. Finalement, la consommation de drogues est abordée. Nous définissons ce que nous entendons par drogue et apportons une définition de la toxicomanie. La relation drogue, milieu de rue et prostitution fait aussi partie de la section concernant la drogue.

Au cours de cette recherche, nous n'avons aucunement l'intention de prétendre expliquer tous les problèmes vécus par les jeunes de la rue. Nous sommes conscients que les jeunes de la rue ne représentent pas une masse homogène. De ce fait, les

problèmes vécus par ceux-ci diffèrent en genre, en nombre et en fréquence. Ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est de voir comment ces jeunes vivent dans la rue, comment ils se débrouillent et quels genres de problèmes ils rencontrent. Cela suppose parfois une trajectoire de vie particulière pour chacun de ces jeunes et parfois des éléments semblables: troubles de comportements, troubles familiaux, abandon scolaire, pour ne nommer que ceux-ci.

Tout d'abord, parler des jeunes de la rue implique inévitablement d'aborder la question de la marginalité. Cette marginalité peut être abordée sous deux angles, d'une part, le caractère différent du mode de vie (i.e. la marginalité du mode de vie) de ces jeunes et, d'autre part, la marginalisation par la société de cette catégorie de jeunes en particulier compte tenu de leur mode de vie. Étant donné que certains jeunes sont perçus marginaux et ainsi marginalisés par la société, nous abordons la question de la marginalité selon la perspective constructiviste où la réalité sociale est sujette à constructions.

Un individu devient marginalisé lorsqu'il est perçu comme ayant transgressé des normes en vigueur dans la société, parce qu'il est perçu comme un type particulier d'individu ou encore qu'il est quelqu'un à qui on ne peut faire confiance pour vivre selon les normes sur lesquelles s'accorde le groupe. (Becker, 1963/1985: 25) "Cet individu est considéré comme un *étranger au groupe* [outsider]." (Becker, 1963/1985: 25) L'individu marginalisé n'a pas nécessairement transgressé des lois criminelles, il peut être marginal par rapport à des normes sociales comme par exemple, le mode de vie, le code vestimentaire indépendamment des modes, la politesse, le langage, etc.

Par contre, il se peut que l'individu lui-même ne se sente pas étranger et n'accepte pas le jugement que les autres ont de lui. Il peut alors estimer que les personnes qui le jugent marginal sont en fait des étrangers pour lui. (Becker, 1963/1985: 25)

Cette optique suppose que l'individu a transgressé une norme acceptée d'un commun accord par les membres de la société. Ce point de vue est limitatif car il néglige

le fait central en matière de déviance, à savoir que celle-ci est créée par la société. [...] [L]es groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance. [...] De ce point de vue, la déviance n'est pas la qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt la conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur". Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette. (Becker, 1963/1985: 32-33)

La marginalité étant en fait perçue comme une forme de déviance. Il en découle que la marginalisation d'un individu ne dépend pas uniquement de sa conduite, mais de la réaction des autres face à celle-ci. (Becker, 1963/1985: 37) En fait, la marginalité est définie de façon contextuelle. L'attribution de l'étiquette de marginal varie selon le contexte social, c'est-à-dire les conditions sociales, les sous-cultures existantes, la période temporelle, l'endroit ainsi que l'individu impliqué. (Conrad & Schneider, 1980: 7) Dans ce contexte, la marginalité est donc une désignation attribuée plutôt que quelque chose d'inhérent aux individus. Le pouvoir de définir et de construire la réalité est intimement lié à la structure de pouvoir de la société dans une période historique définie. Autrement dit, la construction de la marginalité est interreliée aux institutions dominantes de contrôle social de la société. À cet effet, Conrad et

Shneider considèrent l'attribution d'une déviance quelconque comme une construction sociale et historique de la réalité, et que les activités qui impliquent la construction de nouvelles définitions ou désignations de déviance sont élaborées à des fins de contrôle social. (Conrad & Schneider, 1980: 17)

Par conséquent, selon la perspective constructiviste, la marginalité est une définition sociale construite. En effet, la marginalité est définie par des acteurs dans la société ou des groupes sociaux qui sont significatifs; ils ont un pouvoir de définition. De ce fait, la marginalité est une sorte d'étiquette attribuée à un acte, une conduite ou encore à une catégorie de gens où certaines de leurs conduites sont définies comme telles. Ce qui signifie que la définition de la marginalité implique la notion de pouvoir. Généralement, ce sont les groupes ou les personnes ayant du pouvoir qui seront à même d'établir et de légitimer leur morale, leur vision des choses et ainsi leurs définitions. "Les différences dans la capacité d'établir les normes et de les appliquer à d'autres gens sont essentiellement des différences de pouvoir (légal ou extra-légal). Les groupes les plus capables de faire appliquer leurs normes sont ceux auxquels leur position sociale donne des armes et du pouvoir". (Becker, 1963/1985: 41) Ceux ayant le plus de pouvoir dans la société sont identifiables en termes de classe sociale, d'âge, de race, d'origine ethnique, de profession, de sexe; ces différences sont liées à des différences de pouvoir. Les hommes élaborent les normes pour les femmes, les blancs pour les noirs, les adultes pour les jeunes, la classe moyenne pour les pauvres. Ceux-ci sont davantage outillés pour imposer des catégories de déviance à ceux qui ont moins de pouvoir. Il en découle que la définition de la marginalité est

essentiellement un jugement social où cette définition est relative à une culture dont les personnes ou groupes puissants ont la capacité d'imposer leur définition de celle-ci. (Conrad & Schneider, 1980: 6-7 ; Becker, 1963/1985: 41)

Dans ce sens, la marginalisation des jeunes de la rue est un jugement, une construction sociale effectuée par les agences officielles qui s'opère autour de trois éléments de leur mode de vie, soit le vagabondage, la pratique de la prostitution et la consommation de drogue. La marginalité de leur mode de vie se perçoit en regard des mêmes éléments: vagabondage, prostitution, drogue. En effet, les jeunes de la rue ont un mode de vie différent qui se distingue par un style vagabond où prostitution et drogue peuvent s'imbriquer. La marginalisation de ces jeunes s'effectue donc sur la base de la différence.

La perception de la marginalité des jeunes de la rue et, par conséquent, leur marginalisation provient du fait que ce sont les adultes qui édictent les normes pour les jeunes; normes qui ne reflètent pas nécessairement leur réalité et leurs besoins. De ce fait, les adultes perçoivent ces jeunes comme des marginaux alors que ce sont eux qui ont déterminé les normes à suivre en fonction de leurs propres critères. Par contre, si on demandait aux jeunes de définir de nouvelles normes, ce serait alors sûrement les adultes qui seraient marginaux par rapport à celles-ci. Dans cet ordre d'idées, comme le disait si bien Goffman dans son livre Asile (1968: 182), où ce dernier étudie les hôpitaux psychiatriques, "on finit très souvent par découvrir que la folie ou le "comportement anormal" attribué au malade résulte, pour une grande part, non de sa maladie, mais de la distance sociale qui sépare ce malade de ceux qui le

déclarent tel". Cette idée s'applique très bien à notre sujet étant donné que les jeunes de la rue sont plus souvent qu'autrement marginalisés, marginalisation pouvant découler du fait qu'il existe une distance sociale entre eux et les adultes, même la société au sens large. Par contre, cette distance sociale ne s'effectue non seulement auprès des jeunes de la rue, mais aussi vis-à-vis la jeunesse en général qu'on accuse de tous les maux; les jeunes deviennent souvent des boucs émissaires sociaux pour la hausse de la violence, des taux de suicide, pour le sida... Tous les problèmes sociaux deviennent l'apanage des problèmes des adolescents. (Males, 1996: 14)

Cette distance sociale dont parlait Goffman se transforme pour d'autres auteurs, (Males, 1996 ; Mead, 1970/1979 ; Lamontagne et al., 1987) en fossé des générations. Ce fossé des générations explique en fait la distance sociale existant entre les adultes et les jeunes. Males (1996; 26-27) explique le fossé des générations par la distorsion de l'image des adolescents par la politique américaine et par les médias. L'application d'un focus sur les actes extrémistes commis par les adolescents en négligeant le rapport vis-à-vis ce que les adultes font donne une image grossissante de la situation dramatique de la jeunesse. Nous n'avons qu'à penser à des phénomènes comme la violence et la consommation de drogue. En fait, il semble que la fabrication d'une crise de la jeunesse est en cours. (Males, 1996: 29) Un exemple flagrant de l'amplification d'une problématique des jeunes est la consommation de marijuana; cet exemple est très représentatif du fossé des générations. Dans les années 60, la consommation de marijuana chez les jeunes était perçue si on peut dire "normale". Cependant, ces mêmes jeunes qui aujourd'hui sont devenus adultes se scandalisent de

la consommation de cette drogue par les jeunes. (Males, 1996: chapitre 6)

Pour sa part, Mead (1970/1979: 54) explique ce fossé des générations par le fait que les jeunes, au lieu de se référer à leurs parents et à leurs grands-parents pour des modèles de comportements et de conduites, se réfèrent plutôt à leurs pairs. En d'autres mots, la culture devient cofigurative, c'est-à-dire que celle-ci est une culture "où le modèle social qui prévaut est le comportement des contemporains". (Mead, 1970/1979: 54) Alors que traditionnellement, la culture prédominante était celle postfigurative où "les aînés fournissent aux jeunes des modèles de leur comportement et où on n'a jamais cessé d'observer les traditions ancestrales". (Mead, 1970/1979: 54) Il en résulte une sorte de rupture, rupture qui permet à la cofiguration de naître. Ainsi, vers les années soixante-dix, avec la vitesse des changements survenus dans notre société, les parents se retrouvent avec des enfants qu'ils ne comprennent pas: "des enfants au comportement imprévisible, qui leur paraissaient inexplicablement étrangers. [L]es professeurs avaient l'impression d'être d'autant plus rejetés que leur enseignement était meilleur." (Mead, 1970/1979: 125) Il en découle que les rangs de ceux qui haïssent les jeunes grossissent, à tel point qu'on place tout ce qui a l'allure jeune dans le même panier. En conséquence, cette théorie de Mead s'applique très bien de nos jours, car la continuité d'un changement de culture qui a débuté dans les années soixante et qui s'est accéléré dans les années soixante-dix est sans contredit encore en cours. La culture cofigurative est encore très présente aujourd'hui.

D'un autre côté, il faut se questionner sur l'importance accordée aux jeunes dans la société. La place des jeunes dans la société peut se voir au niveau du marché

du travail où ils sont marginalisés. À ce sujet, Lamontagne et coll., affirment que quiconque ne peut s'insérer dans le système actuel de production est marginalisé, système qui exclut de plus en plus de gens. (Lamontagne et coll., 1987: 15) Dans ce même ordre d'idées, une autre auteure, Dhoquois, aborde dans le même sens la marginalité (plus précisément l'exclusion, selon le terme employé par l'auteure) reliée au système capitaliste: "toute absence momentanée ou définitive de compétitivité laissera tel individu sur les marges d'une société à laquelle il ne sert à rien." (Dhoquois, 1989: 13) Ensuite, Barel (1982: 99) abonde dans le même sens, le marginal est souvent celui qui ne participe pas au pouvoir et aux décisions. Cette idée prend place dans le fait que tout individu "détient une parcelle de pouvoir et une autonomie personnelle". (Barel, 1982: 99) D'après l'auteur, cette participation au pouvoir est souvent reliée à la participation à la production; "tout se passe comme si l'individu ou le groupe devenait un objet social passif dès lors qu'il se situe à la périphérie ou hors de la sphère productive". (Barel, 1982: 99) Ce qui explique la marginalité de la jeunesse qui ne peut s'insérer dans ce système de par le manque d'ouverture de ce dernier et le peu de place qu'on accorde à celle-ci.

En effet, les jeunes se retrouvent exclus du marché du travail et doivent jongler avec l'instabilité et la précarité. (Lesage, 1986: 28) Ce qui a sûrement un lien avec la remise en cause des valeurs de la société adulte par les jeunes qui préconisent un mode de vie moins axé sur le travail. Avoir du plaisir dans la vie devient une valeur centrale, et cela implique le rejet d'un travail monotone, abrutissant, aliénant, frustrant et dont les conditions rendent la vie sociale pauvre ou quasi impossible. La tentation

de la fuite est grande; que ce soit pour voyager, réaliser un rêve... (Lesage, 1986: 45, 59-60) Le travail n'a plus l'importance qu'il avait, car la sécurité d'emploi et son accessibilité ont nettement diminué, provoquant du même coup une restructuration de la vie et des priorités. De ce fait, l'enjeu de la croissance économique est déchu et n'est plus un but social valable. On se rend compte de l'envers de la médaille de l'industrialisation, la survie de la planète est en jeu, et c'est un enjeu social en soi. L'expression "no future" devient alors un cri d'alarme pour la vie. (Lesage, 1986: 51)

Dans son livre Les vagabonds de rêve. Vers une société de marginaux?, Lesage (1986: 51-53) parle de deux types de néo-prolétaires, que l'on pourrait qualifier de la nouvelle classe prolétaire qui représente ceux en marge du marché du travail, que les jeunes peuplent. Il y a, d'une part, le néo-prolétaire scandaleux et, d'autre part, celui alternatif. Le scandaleux est celui qui refuse catégoriquement le travail abrutissant et aliénant. "Il est la fuite, la conduite arrogante, le mépris du boulot-méto-dodo. Il est le nihilisme ou la marginalisation sociale comme force ultime de lutte." Il est souvent moins scolarisé. (Lesage, 1986: 51-52) Le néo-prolétaire scandaleux caractérise bien les jeunes de la rue. L'alternatif, pour sa part, est celui qui représente le côté positif du néo-prolétariat, "la conscience sociale la plus articulée. Il s'engage dans des projets coopératifs, anime de nouveaux mouvements (écologistes et pacifistes), assume sa rupture avec le travail comme organisation et finalité tout en proposant de nouvelles avenues. [...] La conscience néo-prolétaire alternative offre un discours différent, une nouvelle logique de bien-être." On le retrouve principalement chez les personnes scolarisées; études collégiales ou universitaires. (Lesage, 1986: 52-53)

Par conséquent, cette marginalisation de la jeunesse prend fondement dans la perception d'une réelle marginalité. La marginalité des jeunes, ou plutôt leur différenciation, peut provenir du fameux fossé des générations où l'on perçoit les générations précédentes bien différentes ou encore d'une tentative tangible pour les jeunes de se prendre en main, de se donner de nouvelles valeurs pour mieux vivre et donner un sens à leur vie en jetant les bases d'une "société alternative". (Lazure, 1984)

La marginalité peut alors refléter une volonté de faire autre chose, autrement. Cette marginalité est alors nécessaire pour permettre l'intégration sociale des jeunes. Cette marginalité a une fonction sociale rénovatrice. (Maffesoli, 1984: 34-35) Et les jeunes de la rue ne font pas exception à cela, ils font partie du tout que l'on nomme la jeunesse. Ce qui diffère, c'est que leur façon d'exprimer leur mécontentement, leur cri d'alarme n'est que plus visible.

1.1 Le vagabondage

1.1.1 Un peu d'histoire..

Il s'agit ici d'effectuer un bref historique concernant le vagabondage et l'apparition des concepts d'enfance et d'adolescence. Ce cheminement nous permettra d'effectuer une mise en contexte préliminaire. Les éléments historiques apportés ont pour but de nous situer par rapport à notre époque, de nous démontrer que la manière dont nous percevons les choses et dont nous vivons aujourd'hui est une réalité qui ne fut pas nécessairement celle de nos prédécesseurs.

1.1.1.1 Apparition du vagabondage comme problème

Il s'avère que la pensée que le vagabondage existe depuis toujours est fautive. En effet, le vagabondage n'existe pas depuis toujours et n'a pas existé dans toutes les sociétés. Il y a eu des sociétés, même "civilisées", où les mendiants et les vagabonds n'existaient pas. Nous retrouvons trois types de sociétés où le vagabondage n'était pas concevable: d'une part "les sociétés dites primitives, archaïques, préhistoriques ou précivilisées, du moins dans la grande majorité", d'autre part, "les sociétés anciennes, avant l'instauration de la propriété du sol, avant la création des Cités-États, de la civilisation urbaine", puis enfin "une société "civilisée", au moins, ne connaissait ni vagabonds ni mendiants, c'est l'empire Incas". (Vexliard, 1956: 9) De ce fait, il est possible de démontrer que l'existence des vagabonds ne remonte pas au début des temps.

Le terme de vagabond n'apparaît dans la langue française qu'au XIV^e siècle

alors que le terme vagabondage n'apparaît qu'au XVIII^e siècle seulement. Le terme vagabond apparut à la même époque dans la langue anglaise. "Le vagabondage est d'abord un concept de droit pénal, et qui ne commence à se dessiner comme un délit qu'à partir de 1350." (Vexliard, 1956: 14) En revanche, ce n'est qu'en 1810 que la mendicité et le vagabondage seront désignés de façon formelle comme des délits. Pendant pratiquement quatre siècles (1350-1789), la définition de la loi du vagabondage dans le Code criminel était tellement large qu'on pouvait arrêter "sous l'inculpation de vagabondage des syndicalistes ou des ouvriers qui refusaient une diminution de salaire qui leur était imposée une fois le travail terminé." (Vexliard, 1956: 13-14) La loi voulait atteindre des populations définies, soit les pauvres oisifs ou les ""personnes suspectes vivant suspectement" des ordonnances anglaises". (Vexliard, 1956: 14-15) Dans cet ordre d'idées, le vagabond peut être vu comme un individu qui fuit la société, un individu rejeté par la société de manière consciente (banni) ou inconsciente. (Vexliard, 1956: 15)

Le vagabondage repose alors sur trois principes:

- 1) Les vagabonds sont des individus qui vivent sans utiliser les mécanismes sociaux (institutionnels ou non) reconnus et admis par la société pour atteindre leurs buts, en particulier ceux des buts qui tendent leur conservation biologique; ceci soit parce que la société les a volontairement ou involontairement privés de la possibilité d'utilisation de ces mécanismes, soit parce qu'ils sont incapables ou dans l'impossibilité de les utiliser, soit encore parce qu'ils se sont délibérément exclus eux-mêmes des institutions sociales.
- 2) [...] Le "groupe" de vagabonds est constitué principalement, sinon exclusivement, par des individus qui avaient primitivement des attaches avec la société dans laquelle ils évoluent: ils lui sont attachés par la naissance, la langue, la culture et, le plus souvent, par leur passé. Les étrangers qui y aboutissent, s'intègrent dans cette culture. C'est un "groupe" où il n'y a pas ou presque pas, de femmes et d'enfants et qui se renouvelle essentiellement par

des apports extérieurs.*

3) Le vagabond "déchet social", selon l'expression de Pagnier, à l'état pur serait celui qui ne vivrait que de déchets que laisse la "société organisée": des fruits tombés ou délaissés, des restes abandonnés dans les dépôts d'ordures, sans rien prendre, sans rien demander à personne. [...] Mais, dans la majorité des cas, cet état ne saurait se prolonger, car on ne peut vivre que de déchets, aussi il n'y plus pour le vagabond "que l'alternative funeste de mendier ou de voler, car il ne se laissera pas mourir de faim", et ce sont ceux qui ont du coeur qui volent. comme le remarque Thomas Morus. (Vexliard, 1956: 16-17)

Selon Vexliard (1956: 26-27), trois types de pressions, qui ont contribué à la formation massive de vagues de vagabonds, peuvent être distinguées. Tandis que d'après Gagné et Dorvil (1988) quatre types de pressions peuvent être mises de l'avant.

Premièrement, Vexliard (1956: 26-27) et Gagné & Dorvil (1988: 68) s'entendent sur le fait que, dans l'Antiquité, l'institution qui joua un rôle important dans la naissance et la propagation du vagabondage est l'esclavage. Roy (1988: 108) appuie cette thèse. Vexliard (1956: 26) écrit: "dans l'Antiquité, le vagabondage était essentiellement engendré par des perturbations d'ordre politique ou des transformations juridico-politiques; parmi ces pressions, l'institution de l'esclavage jouait un rôle important". Par exemple, divers moments caractérisent les vagues massives de vagabonds au temps de la Grèce. Il y a, entre autres, la décomposition de la société archaïque pour permettre la formation de la civilisation qui amène avec elle, "la propriété privée, le développement de l'esclavage, l'économie monétaire, la division du travail, la formation des cités et des États [et] le droit écrit". (Vexliard, 1956: 27) Les guerres et les conquêtes s'ajoutent aussi aux lots des éléments qui font gonfler le nombre d'individus vagabonds. (Roy, 1988: 108)

* Nous ajoutons que l'apparition des femmes et des enfants se fait plus courante de nos jours.

Deuxièmement, selon Vexliard (1956: 42-43), trois institutions du Moyen-Age apparurent comme des éléments stabilisateurs après les vagues successives de Barbares et la décomposition de l'administration romaine, soit le système féodal, l'Église et sa doctrine, et la corporation. Par contre, ces mêmes institutions seraient "les sources principales du vagabondage". (Vexliard, 1956: 43) Ces trois institutions mènent à l'exclusion d'individus de la vie sociale. Le système féodal fit en sorte que certains individus ne furent pas reconnus par un seigneur et ainsi nommés "sans feu ni lieu". (Roy, 1988: 109) Selon le droit féodal, cela signifie que le sans aveu ne demande aucune protection et ne peut prétendre à aucune protection parce qu'il n'est point reconnu et ne se reconnaît point par un seigneur. (Meyer, 1977: 31) Dans cet ordre d'idées, des serfs ayant fui leurs conditions sont venus gonfler le rang des vagabonds. (Meyer, 1977: 31) D'après Gagné et Dorvil (1988: 68), ce sont les guerres, les expéditions du nouveau monde et la colonisation qui constituèrent des pressions engendrant le vagabondage à cette époque. Dans le même sens, certains historiens amènent comme institutions incitatives au vagabondage les guerres, les croisades, les famines et les extensions de propriétés rurales. (Roy, 1988: 108-109) À cette époque, le vagabond était considéré tantôt comme "l'homme de Dieu" ou "le fléau de Dieu", tantôt comme le pécheur qui expie ses fautes. Le vagabondage est perpétré d'un sens religieux, positif ou négatif." (Vexliard, 1956: 26)

Troisièmement, selon Vexliard (1956: 53) et, Gagné et Dorvil (1988: 69), l'organisation du capital-travail s'avère exercer une pression sur les individus vers le vagabondage. C'est "le salariat [qui] devient la source principale du vagabondage des temps modernes, de même que l'esclavage l'était dans l'Antiquité, et les institutions féodales au Moyen-Age". (Vexliard, 1956: 53) En effet, "les bas salaires, et surtout le chômage, sont dénoncés sans cesse depuis lors comme causes de la misère extrême

des travailleurs, qui les conduit sur la voie du vagabondage et de la mendicité". (Vexliard, 1956: 55) L'avènement des progrès techniques a chassé des paysans des campagnes qui sont devenus vagabonds. (Vexliard, 1956: 57) À partir du XIV^e siècle, le vagabondage devient massif et le vagabond alors "dépouillé de ses auréoles idéologiques, fait apparaître avec plus de crudité sa base économique, qui existe presque toujours". (Vexliard, 1956: 27)

De plus, Gagné et Dorvil (1988: 71) ajoutent une quatrième pression poussant les individus dans les rangs des vagabonds, soit l'attitude de l'Église et des notables. Dans la société médiévale (XII^e et XIII^e siècles), le vagabond, le pauvre et le mendiant ont une place. "Ces marginaux itinérants incarnent l'image vivante et concrète du Christ souffrant." (Gagné & Dorvil, 1988: 71) Les pauvres sont respectés à cette époque, alors que du XIV^e siècle au XVI^e siècle, on assiste à tout un processus de marginalisation de ces individus. (Gagné & Dorvil, 1988: 71) Vexliard parle de cette image idéologique du vagabond sans pourtant la catégoriser comme un type de pression. Il explique, entre autres, l'influence de l'Église au Moyen-Âge sur le vagabondage.

Puis, selon Meyer, la lutte aux vagabonds survint au moment où l'État décida de contrôler l'espace public, soit la rue, qui était jusqu'alors "le siège des métiers, de la vie professionnelle, mais aussi des bavardages, des conversations, des spectacles et des jeux (...), cadre familial des rapports sociaux". (Meyer, 1977: 9-10) La formation de la ville et sa régulation fit en sorte que la rue devint un espace fonctionnel voué à la circulation; c'est-à-dire où les gens transitent et n'est plus un lieu de socialisation. (Meyer, 1977: 9-11, 170-173) Il s'effectua alors une séparation entre l'espace public et l'espace privé. (Meyer, 1977: 12) Il en découle que la lutte aux vagabonds s'insère dans une mise à l'ordre de la ville supposant l'élimination des sans-abri. (Meyer, 1977:

33) La révolution française, et surtout celle industrielle "accouchant du capitalisme", ainsi que les guerres mondiales amplifièrent ce phénomène du vagabondage. (Gagné & Dorvil, 1988: 71) Pendant trois siècles (fin XVe siècle jusqu'à la veille de la Révolution), le vagabondage fut un délit et les vagabonds furent victimes de la répression. (Vexliard, 1956: 77) À cela s'ajoutent l'hospitalité et les institutions charitables pour enrayer le vagabondage et la mendicité. (Vexliard, 1956: 96) Le Grand enfermement démontre bien l'attitude de l'Occident envers les marginaux où les pauvres et les mendiants seront enfermés à l'hôpital général. (Gagné & Dorvil, 1988: 71) "En 1656, l'hôpital général devient le premier lieu de détention-protection des vagabonds." (Meyer, 1977: 33)

Il existe diverses théories qui sous-tendent le vagabondage. D'une part, la théorie de la responsabilité individuelle stipule que l'individu est responsable de ce qui lui arrive. S'il est infirme ce n'est que "le juste châtement du vice, de la luxure, de la paresse, de la perversité; le pauvre est un être débauché, malicieux, immoral". Il n'est donc pas à plaindre. (Vexliard, 1956: 188) D'autre part, la théorie de la charité dénonce cette dernière comme la cause du paupérisme. "La thèse de la responsabilité individuelle de toute détresse est étroitement liée à une protestation contre l'assistance des pauvres". Cette théorie sous-tend l'idée que c'est parce que nous aidons les pauvres que le paupérisme existe, si on supprimait toute forme d'assistance le paupérisme n'existerait plus. (Vexliard, 1956: 191) Ensuite, une autre théorie apporte l'idée que le pauvre est oisif et de ce fait un danger social. (Vexliard, 1956: 194) En bref, il s'avère que

(...) les vagabonds représentent probablement l'une des rares catégories sociales permanentes qui ait été tour à tour, et parfois simultanément, un objet d'indifférence et de mépris, d'hostilité déclarée et d'admiration; ils sont à certains moments frappés de peines les plus sévères, alors qu'à d'autres on leur

accorde des privilèges et des grâces. (Vexliard, 1957: 23)

1.1.1.2 Apparition des concepts d'enfance et d'adolescence

Voyons maintenant l'apparition des concepts d'enfance et d'adolescence.

L'enfance comme étant un stade du cycle de la vie voulant se démarquer des autres n'a pas toujours existé. Selon Conrad et Schneider (1980: 145), l'enfance comme une période ou un stade de vie n'existe pas en soi. L'enfance est une construction sociale, une invention de la période post-médiévale. Le concept de l'enfance incluant des droits et des privilèges ne remonterait en fait qu'à une centaine d'années. En effet, jusqu'au XIII^e siècle les enfants étaient vus comme des adultes mais en version miniaturisée. Les enfants n'avaient pas de statut particulier. On peut comprendre le pourquoi de ce détachement envers les enfants en se plaçant dans la perspective de l'époque; il y avait un haut taux de mortalité infantile. Par contre, il ne faudrait pas croire que l'enfance fut découverte de façon spontanée. Ce fut un cheminement graduel de deux à trois cents ans interreliés avec le Siècle des lumières. (Conrad & Schneider, 1980: 145) C'est vers le XVI^e et XVII^e siècle que l'on est davantage concerné par les enfants. Si l'on se réfère aux peintures de l'époque, les enfants sont désormais habillés différemment des adultes. (Ariès, 1973: 38-39, 43)

Les deux caractéristiques majeures qui furent alors attribuées aux enfants sont l'innocence et la dépendance. Dans cet ordre d'idées, les enfants seront à protéger et des principes seront développés pour leur éducation. Voici cinq principes qui ont basé l'éducation morale des enfants: 1) les enfants doivent être surveillés de près et ne pas être laissés seuls sans supervision; 2) les enfants ne doivent pas être dorlotés et doivent apprendre très jeunes la discipline; 3) les enfants doivent s'exercer à la modestie et à la décence; 4) les enfants doivent être amenés à travailler de façon

appliquée; 5) les enfants doivent respect et obéissance à l'autorité. Dans cette perspective, le concept d'enfance créa un état de dépendance; les enfants sont fragiles et innocents mais ont besoin de discipline et d'être guidés. L'importance accordée aux enfants provient, entre autres, de l'industrialisation et de l'urbanisation qui créèrent la famille nucléaire où les enfants deviennent le centre de la famille. (Conrad & Schneider, 1980: 146) "Dans le nouvel ordre urbain, la famille sera amputée, délestée de son milieu." (Meyer, 1977: 11) Étant donné la normalisation de l'espace urbain, la famille sera désormais livrée à elle-même et devra assumer les fonctions auparavant remplies dans la rue par la société. De l'enfant n'appartenant à personne et qui faisait partie d'une communauté, l'enfant deviendra l'enfant de la famille. Le droit des enfants deviendra le devoir des familles. À ce titre, Meyer écrit: "L'avancée des procédures de contrôle du vagabondage et de réglementation de l'autorité parentale définit ce droit de l'enfant comme le répertoire des devoirs des familles". (Meyer, 1977: 24) La découverte de l'enfance et le changement de perception face aux enfants a eu pour résultat que l'on surveille de plus près leurs conduites dans une perspective de protection. Il en découle que des actes qui n'étaient pas considérés à cette époque comme déviants, seront de nos jours qualifiés de délinquants. À titre d'exemple, à cette époque, il était considéré "normal" et commun qu'un enfant utilise un langage obscène, boive à la taverne et fasse l'école buissonnière. (Conrad & Schneider, 1980: 147) Tandis que de nos jours, ces conduites sont perçues problématiques. De ce fait, la famille sera soumise à une surveillance étatique grâce aux enquêtes sociales. (Meyer, 1977: 59)

Ensuite, le concept d'adolescence comme le concept d'enfance, est un concept construit. L'adolescence est une période de vie qui a été inventée pour représenter un changement de stade de vie entre l'enfance et le fait de devenir adulte. La

construction de l'adolescence provient de deux phénomènes importants, d'une part, la tendance séculaire et d'autre part, l'apparition de l'école obligatoire. La tendance séculaire signifie "l'évolution graduelle vers un âge de plus en plus précoce de la puberté". Cette tendance, qui réfère à un "changement endocrinologique", apporte le fait que la majorité des filles des pays occidentaux deviennent menstruées autour de l'âge de douze ans et demi comparativement à la fin du XVIII^e siècle où ces dernières ne l'étaient que vers l'âge de seize ans et demi. (Saucier & Marquette, 1985: 28) Il en découle que cet écart de quatre ans laisse un espace entre l'enfance et le début de la vie de jeune adulte. La tendance séculaire s'explique par trois hypothèses, celles retenues n'étant pas exclusives l'une de l'autre: d'une part, "le mélange accéléré des populations dû à la grande mobilité géographique", d'autre part, "une plus grande stimulation visuelle et auditive des jeunes en milieu urbain qu'en milieu rural entraînée par l'urbanisation croissante et enfin l'amélioration des conditions socio-économiques ayant eu pour conséquences une meilleure nutrition et une meilleure hygiène". (Saucier & Marquette, 1985: 28)

Par ailleurs, l'apparition de l'instruction obligatoire a joué un rôle dans la construction de l'adolescence. Les pays occidentaux ont débuté par rendre le cours primaire obligatoire puis y ajoutèrent le cours secondaire. De ce fait, l'État a ainsi prolongé l'état de dépendance économique de tous les jeunes qui, auparavant, tel que montré par Ariès (1960), avaient accès au travail beaucoup plus tôt, sur la ferme ou dans l'atelier. "Ces changements politiques et légaux, en plus de la pression sociale récente de poursuivre les études jusqu'au niveau universitaire, ont eu l'effet crucial de créer la période de l'adolescence pour tous." (Saucier & Marquette, 1985: 29) Tandis qu'auparavant ce n'était que les fils de nobles ou de grands bourgeois qui pouvaient étudier longtemps et ainsi vivre une sorte de période d'adolescence. (Saucier &

Marquette, 1985: 29)

Par conséquent, selon Saucier & Marquette (1985: 29):

les transformations socio-économiques des siècles derniers ont donc eu, quant à la jeunesse de ce siècle, deux effets importants et inverses: un allongement marqué de la période de dépendance et de protection en même temps qu'un raccourcissement, aussi marqué, de la période de l'enfance biologique. Alors que dans les siècles antérieurs la majorité des enfants, par le travail, devenaient socialement adultes avant ou au moment de leur maturité sexuelle, au cours de la première moitié de ce siècle, la majorité des enfants devenaient biologiquement adultes plusieurs années avant de le devenir socialement. De là la constitution d'une phase nouvelle du développement, appelée "adolescence".

À la suite de la formation des concepts d'enfance et d'adolescence, on légifèrera en fonction de ces stades de développement. L'enfant, qui au départ était considéré sur le même pied d'égalité que l'adulte, deviendra nonresponsable de ses actes. L'apparition du concept d'adolescence aura pour incidence d'augmenter l'âge de responsabilisation des actes de sept ans à douze ans.

1.1.2 La situation du jeune vagabond

1.1.2.1 L'itinéraire menant à la vie dans la rue

Le vagabondage des jeunes de la rue est considéré comme "une situation précaire de vie quotidienne quant à leurs besoins de gîte, de nourriture et de vêtements et qui dépendent des ressources du milieu pour les satisfaire". (Simard et coll., 1993:

11) La caractéristique la plus visible du vagabondage est l'absence de domicile fixe.

Les itinéraires menant à la vie dans la rue sont multiples. Il y existe une hétérogénéité dans les trajectoires individuelles des jeunes de la rue. Tout de même, certains éléments reviennent dans la littérature. Nous sommes conscientes du fait que l'itinérance entre dans un contexte socio-polico-économique plus large. (O'Reilly-

Fleming, 1993: 33-36 ; Fournier & Mercier, 1996: 27-28 ; Van der Ploeg & Scholte, 1997: 55-64) Certains auteurs parlent de facteurs structurels tels la pauvreté, la possibilité de logement, le non-emploi, la désinstitutionnalisation, les déficiences du système professionnel de protection, etc. (Van der Ploeg & Scholte, 1997: 55-64)

D'après un auteur, Jim Anderson, "les causes premières qui poussent des jeunes à choisir la rue sont probablement mieux définies comme une interaction entre les facteurs structurels plus larges comme le marché du travail, la pénurie de logements, les programmes sociaux et de formation à l'emploi." À cela s'ajoutent les troubles familiaux et personnels, tels la mauvaise santé physique et mentale ainsi que le manque d'instruction ou de compétences professionnelles. (cité par le Conseil national de prévention du crime, 1997: 7)

L'itinérance des jeunes est donc un phénomène social où il faut se questionner sur la place qu'occupent les jeunes dans la société, au sein du marché du travail, la politique, l'éducation, la famille. D'un autre côté, cette recherche veut davantage regarder des itinéraires individuels de jeunes de la rue afin de voir leur intégration sociale. Il en découle que nous nous centrerons sur les éléments menant à la rue d'un point de vue plus personnel. Nous ne cherchons point à élaborer une ou des théories explicatives sur les jeunes de la rue. Nous nous intéressons à ces jeunes comme individus, ayant leur diversité et une histoire propre. Bien sûr, nous verrons ce qui mène à la vie dans la rue, mais ce qui nous importe tout particulièrement est comment ils se débrouillent, comment se déroule la vie dans la rue. Cette recherche ne porte pas sur le pourquoi des jeunes de la rue, mais plutôt le comment de ces jeunes.

Il est possible de dresser une typologie sommaire des jeunes de la rue. La typologie que nous avançons est acceptée par certains auteurs dont Fournier et Mercier, 1996: 274-276 ; Brushey, 1997: 23 ; Van der Ploeg & Scholte, 1997: 9-10 ; Bass, 1992: 2. Tout d'abord, il y a les jeunes dits volontaires ou appelés fugueurs ("runaways"). Ces jeunes sont partis sans le consentement des parents ou d'un tuteur. Certains peuvent avoir fugué d'un centre d'accueil, d'un centre de traitement résidentiel, d'un centre de santé mentale, d'un centre de détention juvénile, d'un hôpital, d'une école spécialisée ou d'un pensionnat. (Bass, 1992: 6) D'autre part, certains jeunes décident volontairement de partir par goût d'aventure (Whitbeck & Simons, 1993: 140) Ceux-ci n'ont pas nécessairement des problèmes familiaux. (Fournier & Mercier, 1996: 275) Ensuite, les jeunes dits involontaires sont ceux qui sont mis à la porte ("throwaways"), soit qu'ils ont été fortement encouragés ou forcés de quitter le domicile familial. Dans cette catégorie, on peut distinguer les jeunes qui sont rejetés de leur famille après des conflits familiaux de longue haleine et ceux qui doivent quitter faute de moyens financiers tels la pauvreté, le fait d'être dans une famille nombreuse. (Fournier & Mercier, 1996: 275) Par ailleurs, il y a les enfants du système. Ces jeunes sont ceux qui ont été pris en charge par le système de service social, ils peuvent avoir séjourné en famille d'accueil ou en centre d'accueil. Puis, il y a les adolescents sans-abri qui le sont avec d'autres membres de leur famille. La problématique des famille sans-abri semble être davantage perçue. La plupart des jeunes de la rue pourraient se situer dans l'une ou l'autre de ces catégories. Charbonneau, qui travaille dans la Clinique des jeunes Saint-Denis à Montréal, apporte

un portrait d'ensemble de l'hétérogénéité des jeunes de la rue. Les jeunes de la rue

[c]e sont des adolescents qui sont en fugue, soit de leur famille, d'un centre d'accueil ou d'un des multiples foyers où ils ont été placés souvent depuis plusieurs années. Certains ont été mis à la porte par leurs parents qui ne pouvaient les tolérer. Quelques-uns, attirés par le mode de vie de la rue, ont quitté leur famille pour connaître de nouvelles expériences ou parfois, pour se trouver du travail dans une grande ville. Dans l'ensemble, les expériences qu'ont eues ces adolescents avec les adultes, que ce soit la famille, la police, l'école, les travailleurs sociaux ou les tribunaux, se sont avérées négatives. (Charbonneau, 1995: 401)

Les jeunes qui quittent leur domicile ne le font pas nécessairement par choix.

Des circonstances peuvent faire en sorte qu'ils ne peuvent plus demeurer au foyer.

Dans ce cas, le choix du jeune s'avère forcé. Un jeune peut en venir à vivre dans la rue parce qu'il fut victime d'abandon, de rejet ou de négligence. (Côté, 1991:146 ;

Hagan & MacCarthy, 1997: 24-32) Il peut aussi avoir été victime de violence psychologique, d'abus physique ou sexuel. (Côté, 1991: 146 ; Whitbeck & Simons, 1993: 140 ; O'Reilly-Fleming, 1993: 37 ; Hagan & McCathy, 1997: 24-32 ; Caton, 1990: 34 ; Bass, 1992: 2) La violence peut provenir des parents ou de d'autres membres de la famille. (Bass, 1992: 5)

En effet, des jeunes se retrouvent dans la rue parce qu'ils ont quitté le domicile familial afin d'échapper aux conflits, à la négligence et aux mauvais traitements. (Comité consultatif sur les services à l'enfance, 1990: 31) À ce titre, d'après le rapport Les enfants d'abord (1990: 24), effectué par le Comité consultatif sur les services à l'enfance, "les statistiques concernant les raisons qui poussent les enfants à s'enfuir de leur foyer ou à se placer sous la garde de l'État donnent la négligence comme l'une des raisons principales." "Pour les enfants plus âgés, les agressions et la

violence physique et émotive sont souvent évoquées comme raisons qui les ont poussés à partir de la maison.” (Comité consultatif des services à l'enfance, 1990: 24)

Dans le même ordre d'idée, Marlene Weber (1991: 29), qui a écrit un livre intitulé Street Kids. The tragedy of Canada's Runaways, souligne que malgré l'hétérogénéité des jeunes de la rue, ils ont quand même des traits communs. Ces jeunes ont des vécus se rejoignant étant donné que souvent ils ont été rejetés de leur famille. Il en découle que ces jeunes ont fugué, soit parce qu'ils étaient ignorés de leur famille ou encore parce qu'ils étaient abusés. Beaucoup étaient victimes de violence physique et émotionnelle. Marguerite Michelle Côté (1993), qui a effectué une recherche ethnologique sur les jeunes de la rue à Montréal en interrogeant des jeunes et des informateurs-clés, abonde dans le même sens. Selon elle, il y a deux constantes dans tous les récits de vie qu'elle a écoutés et ceux publiés: la violence et l'abandon. La fuite est alors vue comme étant une réaction à la violence et l'abandon. D'après cette auteure, les jeunes fuguent généralement pour fuir une situation familiale anxiogène. (Côté, 1993: 81) Parazelli (1996: 48) confirme aussi ces deux constances, violence et abandon, et y ajoute celles du rejet et de la quasi-rupture avec le monde institutionnel (famille, école, travail salarié, centre d'accueil, etc.).

Souvent, les conflits familiaux et le manque de communication peuvent pousser un jeune à fuguer. (Caton, 1990: 34) De plus, la dysfonctionnalité de la famille parce que les parents abusent de drogues et/ou d'alcool peut constituer un motif à partir. (Hagan & McCathy, 1997: 25-26 ; Caton, 1990: 34 ; Bass, 1992: 5) Le sentiment de ne pas être aimé, le fait d'être entraîné par un ami dans la rue et des problèmes légaux

peuvent aussi mener à la rue. (Whitbeck & Simons, 1993: 140) Certains jeunes peuvent avoir été maltraités dans la famille d'accueil par les parents de cette famille. (Bass, 1992: 5)

Les problèmes scolaires peuvent constituer un facteur voulant faire en sorte que le jeune veuille partir. (Whitbeck & Simons, 1993: 140) Les problèmes à l'école sont divers. D'une part, certains jeunes ont des problèmes d'apprentissage ou de conduite. (Bruchey, 1997: 23-24) Certains ont une mauvaise relation avec les professeurs et/ou ont des difficultés avec les autres étudiants. (Hagan & McCarthy, 1997: 32-36 ; Caton, 1990: 34) Ce peut aussi être les mauvais résultats scolaires et le peu d'aspiration académique. (Caton, 1990: 34 ; Hagan & McCarthy, 1997: 32-36) Ces divers problèmes abordés au niveau familial et scolaire peuvent être présents chez les jeunes fugueurs, ceux mis à la porte et les jeunes du système.

Selon le rapport Street Youth and Aids, publié en 1989, des facteurs interreliés pourraient expliquer la fuite de certains jeunes. Ces facteurs sont les conflits familiaux, le stress, le mauvais rendement scolaire et les conflits interpersonnels. (cité par le Comité consultatif sur les services à l'enfance, 1990: 32) Dans le même ordre d'idées, selon le Comité Fraser (La pornographie et la prostitution au Canada, Ministère de la justice, Comité spécial sur la pornographie et la prostitution, 1985), divers facteurs peuvent expliquer la fuite de jeunes. Les jeunes fuigeraient "pour échapper aux problèmes familiaux ou scolaires, par goût d'aventure ou pour tenter de nouvelles expériences". (cité par Hanigan, 1990: 113)

À ce point, il serait peut-être nécessaire de spécifier que la fugue en tant que

telle n'est ni un crime au Code criminel ni un délit, de ce fait, le jeune fugueur n'est passible d'aucune sanction. Par contre, selon le Code civil du Québec, "le mineur doit résider dans la demeure familiale à moins d'avoir le consentement titulaire de l'autorité parentale. Cette disposition justifie légalement l'intervention policière qui consiste à retrouver un jeune et le ramener chez lui. La Loi de la protection de la jeunesse prévoit de son côté que la fugue du domicile peut être considérée comme un motif justifiant une mesure de protection." (Hanigan, 1990: 103-104) À ce moment-là, la fugue est considérée comme le symptôme d'une situation passablement détériorée. (Hanigan, 1990, p.103-104) En effet, la fugue des jeunes de la rue apparaît comme une réaction à la violence vécue dans le milieu d'origine, et de ce fait, constitue un comportement de protection. (Parazelli, 1996, p.58)

De par le fait que plusieurs jeunes qui se retrouvent à la rue ont déjà été pris en charge par le système de protection sans que cela les ait aidés (Comité consultatif sur les services à l'enfance, 1990 ; Conseil national de prévention du crime, 1997; Webber, 1991), un journaliste nommé Martyn Kendrick argumente dans son livre Nobody's Children: The foster Care Crisis in Canada que la rue est la continuité et une partie intégrante du service de protection des enfants. D'après lui, la rue est devenue une partie intégrante du système comme une autre halte du circuit de protection. Ainsi, selon Kendrick, il n'est pas surprenant de découvrir que beaucoup, sinon la majorité des jeunes de la rue, sont des produits du système de protection des enfants. (cité par Webber, 1991, p.35) Le système de protection comprend des mesures comme le suivi par des travailleurs sociaux, le placement en centre d'accueil, en

famille d'accueil ou en foyer de groupes. Selon Kufeldt et Nimmo (1987: 540), la rue comme aboutissant débute par la dysfonctionnalité de la famille (abus et/ou négligence) où les services de protection ainsi que le système scolaire n'ont pas su pallier aux failles familiales.

1.1.2.2 Le mode de vie vagabond

Voyons maintenant de plus près cette vie dans la rue. Il s'avère que les jeunes de la rue vivent dans un "no man's land". Côté (1993: 42) dans sa recherche ethnologique sur les jeunes de la rue qualifie leur vie ou leur mode de vie comme un "no man's land" car ils n'ont aucun espace à eux, "vivant presque toujours en violation de l'espace privé de quelqu'un d'autre ou de l'espace public." Le point d'ancrage est alors le corps et l'espace de vie, la rue. (Côté, 1993: 42) L'espace de la rue devient donc un milieu de socialisation pour ces jeunes. La rue offrirait aux jeunes la possibilité de s'identifier à une identité en accord avec leur existence marginale. (Parazelli, 1996: 51) L'espace serait symbolique et indissociable de la question identitaire. (Parazelli, 1996: 57)

Le jeune de la rue urbain n'a pas de domicile fixe et pour lui, un foyer représente une "image dérisoire de la famille et de la parenté." (Côté, 1993: 42) Cette image est celle d'une solitude dans l'espace privé et non celle d'un refuge ou d'un lieu d'intimité. La rue est le cadre de vie du jeune, "un cadre de vie aux limites floues sans rupture réelle entre le dedans et le dehors, l'intime et le public." (Côté, 1993: 43) Côté trace le décor de l'espace des jeunes de la rue de Montréal dans son étude: le

décor significatif est "celui des trottoirs, des boutiques, des vitrines, des bars, des ruelles, des immeubles désaffectés, du métro et des urgences d'hôpitaux, des bureaux des services sociaux, des centres d'hébergement et de détention qui ont leurs odeurs et leur atmosphère." (Côté, 1993: 43) Cette description peut sans contredit s'appliquer à d'autres villes.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les jeunes de la rue sont hétérogènes, et ce, au plan de leur vécu, de leur itinéraire, mais aussi de leur style vestimentaire auquel est rattachée une façon d'agir. Par exemple, il y a des punks, des alternatifs, des skins, des itinérants. Leur habillement est différent, mais aussi le style de musique qu'ils écoutent. (Moïse, 1994: 91) L'habillement punk, par exemple, peut avoir pour fonction de faire peur (Côté, 1991: 149) À ce titre, l'habillement constitue une carapace, une protection contre l'extérieur.

Les jeunes de la rue trouvent un certain attrait à cette vie. L'attrait de la vie dans la rue tient d'une part à la liberté totale et d'autre part à l'absence de contraintes; pas d'école, de famille et d'horaire à respecter. (Charbonneau, 1995: 402) Pour ces jeunes, vivre dans la rue est une expression d'indépendance, de liberté. "C'est souvent la première fois de leur vie qu'ils se trouvent hors d'un environnement contrôlé - hors du contrôle d'un adulte souvent abusif". (Mathews, 1994: 120) (O'Reilley-Fleming, 1993: 68) L'étude de Hagan et McCarthy (1992: 414) appuie les aspects positifs de l'indépendance et de la liberté en ajoutant les aspects du plaisir, de la drogue et des expériences sociales. Au quotidien, cette sensation d'être libre, indépendant, se reflète par le fait que ces jeunes vivent au jour le jour, instant par instant. (Côté, 1991: 148)

Le jeune de la rue vit selon sa propre "biorythmie": "il dort quand c'est possible et vit indifféremment le jour ou la nuit sans séquence fixe." (Côté, 1993: 44) À la question que Côté a posée aux jeunes de la rue dans son étude: "Décris-moi une journée typique?", les jeunes ont répondu: "Je n'ai pas de journée type", ou encore: "Il ne faut pas résister à la vie. Il faut se laisser couler." (Côté, 1993: 44) D'autre part, "la vie dans la rue procure pour un certain temps un sentiment non négligeable de bien-être et de compétence"; ce style de vie donne au jeune la preuve qu'il peut se débrouiller seul sans l'intervention des adultes. (Charbonneau, 1995: 402)

De plus, un attrait nonnégligeable de la rue est la fraternité de ces jeunes. "Une grande solidarité se crée dans la rue entre ces jeunes, et l'amitié [y] joue un rôle primordial. Les amis remplacent la famille, palliant à l'isolement et au désespoir, mais ils peuvent aussi exercer un pouvoir dangereux. En effet, un ami peut aider à se sortir d'un mauvais pas, mais il peut aussi inciter à des agirs délinquants, transmettre une MTS ou prêter sa seringue souillée." (Charbonneau, 1995: 402) Côté a nommé les rapports des jeunes de la rue "rapports discontinus" car les séparations sont fréquentes, que ce soit à cause d'un emprisonnement, d'une cure de désintoxication, d'un voyage. (Côté, 1991: 148) Les pairs sont d'une grande importance dans la rue et les jeunes les considèrent comme leur véritable famille. Les contacts sont rapides, on se fait rapidement des amis, mais d'un autre côté, les relations d'amitié sont superficielles. (Mathews, 1994: 121) Les amis de la rue sont une forme de famille qui peut les protéger dans des situations où ils sont personnellement menacés. D'autre part, cette confiance ne s'étend pas à ce qui concerne l'argent et la drogue où la règle est de ne

faire confiance à personne. (O'Reilly-Fleming, 1993: 43)

D'un autre côté, le mode de vie vagabond est un mode de vie précaire. La vie dans la rue c'est le monde de l'immédiat, le monde de la survivance. (O'Reilly-Fleming, 1993: 22) Ces jeunes ne perçoivent pas les exigences énormes que le mode de vie dans la rue représente; ils passent la plus grande partie de leur temps à chercher de l'argent pour manger et consommer des drogues illicites ou de l'alcool. (Charbonneau, 1995: 402) Ils passent aussi la plus grande partie de leur journée à chercher de la nourriture et un endroit pour dormir, une ressource d'hébergement ou un abri. (O'Reilly-Fleming, 1993: 22) Ainsi, obtenir de l'argent, chercher la nourriture et un endroit pour dormir constituent des problèmes quotidiens. (Hagan & McCarthy, 1992: 413 ; Bruchey, 1997: 45-46) De plus, une hygiène personnelle de base est un problème dans la rue. (Bruchey, 1997: 45-46 ; Hagan & McCarthy, 1997: 41) Les jeunes utilisent comme abri des "squats" (édifice public, édifice abandonné où il est interdit d'y dormir) et des stationnements qui sont sales. (Hagan & McCarthy, 1997: 41)

Les endroits habituels qu'utilisent les jeunes de la rue pour dormir sont les endroits abandonnés, les refuges ou ressources d'hébergements, les endroits publics tels la rue, un parc, des édifices publics, les hôtels, les motels, chez les membres de leur famille, les amis et les connaissances. (Fournier & Mercier, 1996: 85, 281-282) Ils peuvent aussi dormir en dessous de pont, dans les stations d'autobus et de train, dans un édifice abandonné ("squat"), dans une auto ou sur le toit d'un édifice. La difficulté de trouver un abri encourage une existence nomade: auberge de jeunesse, ami, hôtel,

rue. (Hagan & McCarthy, 1992: 418) Il y a aussi les bancs de parc, les grosses poubelles publiques et les escaliers qui peuvent constituer des abris pour dormir. (O'Reilly-Fleming, 1993: 22) Les refuges ou ressources d'hébergement permettent aux jeunes de prendre une douche, d'avoir de la nourriture, des vêtements, parfois même des billets d'autobus. (Bruchey, 1997: 45-46) Lorsque les jeunes dorment dans des parcs, des allées ou devant un édifice, cela peut leur causer des difficultés à cause du mécontentement des résidents et des travailleurs. (Hagan & McCarthy, 1997: 42)

Pour ce qui est de la nourriture, les jeunes peuvent s'en procurer dans les épiceries, chez des amis, les restaurants de "fast-food" et les banques de nourriture. (Hagan & McCarthy, 1997: 49) Le service social fournit aussi la nourriture lors d'un séjour dans une auberge de jeunesse. (Hagan & McCarthy, 1992: 419) De plus, les centres de jour permettent d'obtenir de la nourriture et des vêtements. (Simard, 1990a: 99) Des vêtements sont aussi disponibles dans des endroits où on en fait don. (O'Reilly-Fleming, 1993: 23)

C'est en établissant des "rapports d'approvisionnement" que les jeunes peuvent se nourrir, trouver un coin pour dormir et éventuellement des vêtements et des services. (Côté, 1991:147 ; Côté, 1989: 154) Malgré la précarité de ce mode de vie "les rencontres au hasard donnent l'occasion de trouver un coin pour dormir pour la nuit ou pour prendre une douche", ce peut être la serveuse d'un café, un gars rencontré dans un bar, une vieille connaissance. (Côté, 1993: 59) Côté écrit dans son livre, "il y a une certaine symbiose entre le monde de la rue et les gens sensibles à la misère. Ces personnes généreuses offrent un gîte, un dîner, proposent des solutions. Elles n'ont

pas de statut officiel. Ce peut être un concierge qui laisse les jeunes dormir dans un coin du sous-sol, ou une employée de gargote qui en met un peu plus.” (Côté, 1993: 59)

Les jeunes utilisent diverses stratégies de subsistance dans la rue. Quand c’est possible, certains travaillent au noir ou ont de petits contrats, tels le lavage de murs, de planchers et de voitures, la distribution de circulaires, la récupération de métaux, le service dans un snack bar, la livraison, le gardiennage, le ramassage d’ordures, etc. (Côté, 1989: 154 ; Simard, 1990b: 67-68) De plus, le vol, le commerce de la drogue, la prostitution et la pornographie peuvent être des moyens de survie. (Fournier & Mercier, 1996: 292 ; Simard, 1990b: 67-68 ; Whitbeck & Simons, 1993: 136) Le vol peut être du vol à l’étalage, du vol de nourriture. (Whitbeck & Simons, 1993: 136 ; Hagan & McCarthy, 1992: 422) Entrer par effraction et y prendre des objets ainsi que prendre de l’argent ou des choses de quelqu’un par la force sont d’autres stratégies pouvant être utilisées. (Whitbeck & Simons, 1993: 145) D’autre part, la vente de bouteilles vides ou de médicaments prescrits (Simard, 1990b: 67-68) ainsi que la mendicité permettent de recueillir de l’argent. (Simard, 1990b: 67-68 ; Hagan & McCarthy, 1997: 49 ; Whitbeck & Simons, 1993: 36) Pour les plus de 18 ans, s’ils peuvent fournir une preuve de résidence (par exemple, un refuge, une maison d’hébergement), ils peuvent bénéficier de l’aide sociale. (Simard, 1990b: 67-68 ; Hagan & McCarthy, 1997: 41) Certains travaillent; ce sont des travaux temporaires dans le secteur des services. (Hagan & McCarthy, 1997: 50) Fouiller dans les poubelles pour avoir de la nourriture est aussi une stratégie utilisée. (Whitbeck & Simons, 1993: 145)

Malgré le fait que les jeunes de la rue possèdent une marge d'autonomie d'action dans la rue, cet espace leur impose aussi des "limites par les contraintes de la structuration sociopolitique de cet espace urbain." En effet, "les jeunes de la rue se heurtent quotidiennement aux diverses mesures liées à la gestion des usages urbains concernant la programmation, l'accessibilité ainsi que le contrôle et la surveillance." (Parazelli, 1996: 60) Ces jeunes sont chassés de leurs lieux de socialisation pour des raisons de contrôle et de surveillance ainsi que de répression. Les médias et les responsables municipaux se rabattent sur ces jeunes pour leur imposer la responsabilité d'incidents désagréables, car ils ont un certain pouvoir de gestion sur ceux-ci, afin d'assurer le contrôle social et de rassurer la population. (Parazelli, 1998: 37-39) De ce fait, le monde des jeunes de la rue est un monde, comme le définit Côté, "partiellement partagé et souvent reconstruit autour d'un événement fortuit de la vie quotidienne qui propulse vers un ailleurs." En effet, les jeunes de la rue doivent s'adapter à ce qui peut arriver et tout est sujet à changement, ce peut être l'intervention policière, l'incendie d'un "squat", un emprisonnement, un placement, une opportunité de voyages, etc. (Côté, 1993: 44) Puis, s'ajoute la température à cette vie nomade soit, les saisons, la pluie, la neige, la chaleur et le froid qui ont des effets directs sur la vie quotidienne des jeunes de la rue. (Côté, 1993: 45)

L'intervention policière fait partie des problèmes des jeunes de la rue. (Hagan & McCarthy, 1992: 413) À cet effet, la police a une attitude ambivalente face à ces jeunes. Celle-ci se sent coincée entre, d'une part, la volonté d'aider, et d'autre part, le problème que ces jeunes présentent de rester selon leurs propres désirs dans la rue. La

police tend à voir certains jeunes de la rue comme une nuisance avec laquelle ils doivent négocier à cause du manque de ressources. (O'Reilly-Fleming, 1993: 42)

Étant donné que ces jeunes vivent dans des conditions de vie pas toujours faciles, ils peuvent présenter des problèmes au niveau physique ou psychologique. Il ne s'agit pas ici de faire un inventaire médical de la santé physique et psychologique des jeunes de la rue, ni d'effectuer une relation de cause à effet entre les éléments apportés au sujet de leurs problèmes physiques ou psychologiques et le fait de vivre dans la rue. Il n'en demeure pas moins que certains problèmes physiques ou psychologiques peuvent découler en partie de conditions de vie difficiles. Le genre de problèmes ayant des répercussions physiques peut être la malnutrition, les problèmes reliés à l'alimentation, les MTS, dont le VIH dû soit à l'injection de drogues ou à cause de nombreux partenaires, mais aussi l'hépatite B souvent méconnue. (Mathews, 1994: 122 ; Fournier & Mercier, 1996: 286-288 ; Bruchey, 1997: 24) De plus, il y a les risques de grossesses. (Bass, 1992: 7 ; Fournier & Mercier, 1996: 286-288) Au niveau psychologique, les jeunes peuvent souffrir de troubles de la conduite avec agression, de dépression, de démoralisation, d'anxiété, être suicidaire et passer à l'acte (Fournier & Mercier, 1996: 288-289 ; Caton, 1990: 34 ; Bruchey, 1997: 24 ; Bass, 1992: 7 ; Hagan & McCarthy, 1992: 423) Ils peuvent aussi avoir une faible estime de soi et des difficultés interpersonnelles. (Caton, 1990: 34)

Par conséquent, ce qui caractérise les jeunes de la rue c'est leur style vagabond où ils n'ont aucun domicile fixe et aucun moyen de subsistance (du moins régulier). Au cours de cette partie de la thèse sur le vagabondage, l'intérêt était de faire ressortir

ce qui a poussé un jeune à devenir vagabond ou selon la nouvelle mode itinérant. De ce fait, nous sommes davantage à même de connaître dans quelle situation ils se trouvent. Nous avons aussi voulu faire ressortir la précarité de la vie dans la rue ainsi que ses attraits.

1.2 La prostitution

Cette partie sur la prostitution a pour but de définir celle-ci en abordant le phénomène dans une perspective sociale, d'amener les attraits de celle-ci, le contexte dans lequel les jeunes se prostituent ainsi que brièvement qui sont ceux qui pratiquent ce travail.

1.2.1 Définition de la prostitution: une perspective sociale

Tout d'abord, définissons ce qu'est la prostitution. La prostitution est le fait de recevoir de l'argent (ou d'autres biens) pour des services sexuels rendus. La prostitution comme telle n'est pas illégale, ce qui criminalise la rencontre prostitutionnelle c'est l'échange monétaire qui s'ensuit ainsi que la sollicitation. (Nadeau, 1994: 59) Nadeau (1994: 59) nous souligne qu'il faut aussi tenir compte du fait qu'il y a deux partenaires dans la relation prostitutionnelle. On a tendance à cacher le rôle du client pourtant, le ou la prostitué(e) n'est pas seul(e) dans cette relation. Selon Nadeau (1994: 57-59), la prostitution comprend trois axes: monétaire, sexuel et social. Nous avons tendance à mitiger l'importance de l'axe social qui organise la pratique prostitutionnelle. Le système judiciaire (entre autres les policiers),

les médias et le milieu de la rue organisent et contrôlent la prostitution. De plus, d'après Nadeau, (1994: 57-58) il faut tenir compte du marché de l'emploi, de l'oppression, de l'exploitation et l'objectivation des femmes (plus particulièrement, et nous d'ajouter les jeunes), l'érotisation globale de notre société et la misère sexuelle collective, la mythisation de l'argent, etc. En effet, la prostitution s'inscrit dans un contexte social plus large où entrent en jeu des valeurs culturelles et sociétales telles, la valorisation de l'argent, la mystification de la sexualité (encore de nos jours, et entre autres, la sexualité infantile ainsi que l'attitude sociale à vouloir préserver les adolescents d'une éducation sexuelle), la présence d'images culturelles et médiatiques qui exploitent les jeunes, la glorification de la prostituée "hors la loi" par les médias ou sa dimension séduisante, l'acceptation sociale de la prostitution comme une évidence de par son caractère historique, les images que les gains matériels sont gages de succès. (Mathews, 1989: 8)

La prostitution est donc un phénomène social. Comme le disait si bien Gaétane Payeur dans un texte intitulé "La prostitution des mineurs(es) et des minorisés. Symptôme de la phallocratie", paru dans les annales d'un Colloque intitulé La prostitution des mineurs(es): problème... ou solution?? tenu à la Maison du citoyen à Hull (nov. 1983: 5):

La prostitution a à voir avec la condition des femmes et des enfants, c'est-à-dire les sans pouvoir de la société. Elle est partie liée avec ce que sont les rapports entre les sexes, les rapports des hommes aux enfants, le rapport des hommes à la sexualité, au pouvoir et à l'argent. Enfin, on ne peut analyser la prostitution sans se référer au rapport entre la sexualité dominante et son rapport avec la violence. Autrement dit, l'examen de la nature et du fonctionnement de la prostitution nous renvoie aux valeurs et aux mécanismes qui caractérisent la phallocratie. Celle-ci s'il faut la définir, et sans en chercher

tous les dédales, est, selon le Petit Robert, "la domination des hommes et de la symbolique du phallus sur les femmes". Or, quand on se penche sur les réalités universelles du "commerce sexuel" et de la violence sexuelle à l'égard des femmes et des enfants, des filles majoritairement, on s'aperçoit que la domination phallique est ce qu'il y a de plus concret.

Cette citation nous permet de placer dans une perspective sociale la prostitution.

Webber (1991) abonde dans le même sens et explique que la prostitution juvénile se développe à cause du sexisme, la prostitution étant le produit d'une société fondée sur la propriété privée et le pouvoir, tous deux fondamentalement réservés aux hommes. Ceux-ci ont hérité du privilège de la supériorité envers les femmes et les enfants, d'une mainmise sur leur vie découlant du présupposé qu'ils sont leurs propriétés. Ainsi, plus spécifiquement, d'après l'auteure, dans le commerce de la prostitution juvénile entrent en ligne de compte le capitalisme, le sexisme, le racisme, mais surtout l'exploitation des enfants par les adultes soit les vendeurs et les acheteurs. (Webber, 1991: 93-96) Il en découle que la prostitution juvénile, car telle est notre préoccupation, doit être considérée comme un phénomène social. Dans cette optique, "la prostitution des mineurs(es) [...] apparaît dès lors comme un déplacement, une conséquence ou, plus précisément encore, un symptôme d'un phénomène - ou d'un problème - social beaucoup plus vaste". (Dorais, 1983: 62)

Bref, la prostitution agit comme un véritable miroir social sur les rapports de pouvoir existants au sein de la société. Plus précisément, les rapports de pouvoir des adultes sur les jeunes, des hommes sur les femmes, des nantis sur les démunis. Sans oublier le pouvoir que donne l'argent et celui que possèdent ceux qui dirigent la société. (Célier, 1984: 155-156) Dans ce sens, "les seuls pouvoirs qui restent aux

jeunes sont ceux de la séduction et de la résistance, et celui parfois ultime de mort". (Célier, 1984: 156) La prostitution ne devient alors que "le reflet d'un contexte plus vaste d'exploitation, de domination des jeunes par une société où tout ne s'acquiert qu'avec de l'argent". (Célier, 1994: 133) "La prostitution des jeunes comme phénomène n'est qu'une facette de la situation globale des jeunes dans une société qui ne leur réserve aucune place, et leur fait payer durement les coûts d'une révolution technologique irréversible." (Célier, 1994: 158)

1.2.2 Quelques faits

Malgré la difficulté de cerner l'ampleur de la prostitution on s'entend sur certains faits:

- La prostitution des mineurs se pratique dans la plupart des grandes et moyennes villes du Québec.
- La prostitution est beaucoup plus pratiquée par les filles que les garçons, mais la place des garçons s'est accrue considérablement dans les années 80.
- [U]n nombre important de jeunes se prostituent de façon occasionnelle (durant les fins de semaine ou pour répondre à un besoin particulier. [...])
- La prostitution peut commencer très tôt; un petit nombre de jeunes sont initiés à la prostitution avant la puberté [...]. Il n'en demeure pas moins qu'environ 3 jeunes sur 5 commencent à se prostituer entre 14 et 16 ans. Les garçons cessent ces activités vers l'âge de 20 ans, alors que les filles peuvent poursuivre plusieurs années après avoir atteint l'âge adulte.
- La prostitution est multiforme: la forme varie en fonction de l'âge, du tarif et des attentes du client. On rencontre toutes les formes de relations chez les jeunes (orales, anales, coïtales, sadomasochistes, etc.). La plupart des jeunes ont leur propre code de ce qu'ils acceptent de faire ou non, et à quel prix.
- La prostitution des mineurs peut être une prostitution de rue ou peut se pratiquer dans des endroits privés (agences de rencontres, studios de massage, bars, hôtels, ou

encore sur appel). Mais pour des raisons reliées à l'âge, il sera plus difficile aux jeunes de pénétrer certains milieux (les bars, et les hôtels par exemple).

- La prostitution est une pratique lucrative [...]. L'argent est d'ailleurs le motif le plus souvent invoqué pour expliquer l'entrée des jeunes dans le milieu de la prostitution.
- Les clients des jeunes sont presque exclusivement des hommes, de tout âge, de toute classe sociale. Il y a une forte proportion d'hommes mariés de 30 à 50 ans (autant dans la clientèle des garçons que celle des filles). Sauf dans quelques cas, les clients ne présentent pas de pathologies particulières [...].
- La prostitution se pratique habituellement dans le centre-ville, dans des lieux où la circulation est intense, où des gens de toutes les classes sociales peuvent se côtoyer sans attirer l'attention. Dans certaines villes, des quartiers, des rues et même des intersections sont reconnus comme étant des lieux de racolage. Dans certains cas, les lieux de la prostitution masculine et féminine sont bien distincts.
- L'entrée en contact avec le client se fait par un ensemble de signes verbaux et non verbaux. Les messages verbaux sont du type suivant: "Sors-tu ce soir? Veux-tu prendre un verre?" Les messages non verbaux consistent à rester debout à ne rien faire, à sourire, à prendre une pose séduisante, à faire des signes de tête, à passer et repasser devant quelqu'un, à porter une tenue vestimentaire voyante, à marcher lentement, etc. Selon le Rapport Badgley (1984), la majorité des jeunes rencontrés procèdent discrètement, de façon non verbale et sans démarche provocante. Les jeunes sollicitent rarement les clients. En général, le premier contact est établi par le client ou encore le client et le jeune simultanément. (Hanigan, 1990: 111-113)

Selon différents auteurs, les clients, tant pour les filles que les garçons, sont habituellement des hommes. Ensuite le deuxième critère commun retenu par les auteurs est le fait qu'ils soient habituellement mariés. (Labelle, 1984: 56-57 ; Mathews, 1989: 7 ; Dorais, 1987: 43-44) À la suite de cela, les auteurs diffèrent dans les éléments apportés. Ce peut être des adultes habituellement professionnels, mais pas toujours, et souvent pères, (Mathews, 1989: 7) ainsi que des hommes de 25-55 ans, avec des enfants, de la classe moyenne et ayant un emploi. (Dorais, 1987: 43-44) Bien sûr, il y a toutes sortes de clients. Il existe les clients d'un soir, les réguliers, les "steady" qui ne font affaire qu'avec un jeune, les "sugar daddy" qui entretiennent un

jeune et vivent avec lui, les "clients pas clients" qui paient pour avoir de la compagnie et quelqu'un avec qui parler, des beaux et des laids, des infirmes et des biens portants, des jeunes et des vieux, des mariés et d'autres non. Il y a aussi des femmes faisant appel à des garçons ou des filles. (Célier, 1994: 135)

La prostitution juvénile est présente dans toute la province de Québec (Labelle, 1984: 49) Même si elle est moins visible dans une petite ou moyenne ville, on peut la retrouver dans divers lieux: les arcades, les paladiums, les centres d'achats, les terrasses intérieures, près des toilettes de certains restaurants, de terminus d'autobus ou de gare, c'est-à-dire un lieu public où le jeune peut déambuler sans être nécessairement interpellé par une quelconque autorité. (Labelle, 1984: 52)

1.2.3 Ces jeunes: qui sont-ils?

Selon Webber (1991), il s'avère que la prostitution juvénile est habituellement composée d'adolescents sans famille qui, forcés par des situations extrêmes, doivent combler leurs besoins primaires. La plupart du temps, ces jeunes sont sans argent, ils ont peu d'aide pour les aider à passer au travers ainsi que peu de contrôle sur leur vie et peu de choix. La prostitution n'est pas un choix; aucune des filles prostituées interrogées par Webber n'a dit qu'elle choisirait la prostitution si elle pouvait gagner de l'argent décemment d'une autre façon. (Webber, 1991: 93-95) Selon Dorais (1987: 37), pour la majorité de ces jeunes, c'est plutôt la prostitution qui les a choisis, qu'ils en soient conscients ou non. La pratique de la prostitution ne découlerait pas d'un choix rationnel et réfléchi.

Il ne semble pas y avoir d'explication englobante pouvant répondre au fait que des jeunes aboutissent à la prostitution. Par contre, selon Webber, les antécédents sont suffisamment uniformes pour conclure que la prostitution est la continuité d'un profond malaise familial; la plupart des jeunes proviennent d'une famille abusive, violente physiquement et mentalement cruelle. Hanigan poursuit: "Ils traînent pour la plupart un lot important d'handicaps familiaux et sociaux"; plusieurs recherches soulignent "la présence de carences affectives, qu'il s'agisse de rejet, de l'indifférence ou de l'hostilité d'un ou des deux parents, problèmes qui entraînent graduellement l'effritement ou la rupture des liens familiaux". (Hanigan, 1990: 113) Pour sa part, Brown (1979: 666) parle d'abus parental ou de négligence. Les jeunes ayant un passé lourd et ayant été victimes d'inceste sont surreprésentés dans les rues et la prostitution. Le traumatisme d'ordre sexuel est une des expériences les plus répandues chez les prostitués, surtout les filles. (Webber, 1991: 124) En effet, la grande majorité des ces jeunes ont vécu des expériences particulières, tels l'abus sexuel, l'inceste ou encore le viol. (Labelle, 1984: 49)

En revanche, ce n'est pas tous les jeunes abusés qui vont fuguer. Ce sont davantage les jeunes provenant de familles où on leur a appris que "le sexe est un billet pour l'amour, le sexe est la seule chose qu'ils ont à offrir". (Webber, 1991: 124) Dans cet ordre d'idées, la prostitution peut s'avérer le prolongement d'abus sexuels ou d'inceste et ces jeunes ont intégré très tôt "la dynamique de l'abus, du secret et de la peur." Ainsi, "[b]eaucoup des jeunes ont appris dans l'abus sexuel que leur corps et leur sexualité peuvent intéresser les adultes et servir de monnaie d'échange lorsque

c'est nécessaire. Ils s'en souviendront lors de fugues ou lorsque des problèmes d'argent surgiront." (Dorais, 1987: 40) Il semblerait aussi que l'on peut dégager un certain dénominateur commun chez ces jeunes: le fait que ce sont "des traumatisés du système social". (Célier, 1984: 154) La famille n'a pu combler leurs besoins et encore moins l'école. Le jeune devient vite un jeune problème et est la cible de diverses interventions et intervenants. (Célier, 1984: 154-155)

1.2.4 L'entrée dans la prostitution: les raisons, les attraits

Certains intervenants se risquent quand même à donner des réponses au pourquoi de la prostitution. Dans le cadre de notre sujet de recherche, ce qui peut être le plus pertinent est que bien souvent la prostitution devient un moyen de survie pour le jeune qui a fugué ou a été chassé de son milieu familial. (Demers, 1983: 58 ; O'Reilly-Fleming, 1993: 63 ; Mathews, 1994: 116 ; Célier, 1994: 133) En effet, dans la rue les jeunes se trouvent "en état d'illégalité et créent avec d'autres jeunes un monde parallèle en marge du système" où ils doivent se débrouiller pour survivre. (Charbonneau, 1995: 402) La prostitution devient un moyen de vivre dans la rue, de se débrouiller dans la vie. (Moïse, 1994: 138) Ce qui implique qu'ils doivent subvenir à leurs besoins primaires comme la nourriture et à leurs besoins immédiats tels que consommer (drogues illicites ou alcool), se donner du plaisir. Pour y parvenir, beaucoup de jeunes sont amenés à la prostitution et aussi à la délinquance. (Charbonneau, 1995: 402) Bien sûr, des toxicomanes se prostituent pour pouvoir payer leur consommation, mais cela ne veut pas dire que tous les prostitués sont

toxicomanes. (Tardif, 1994: 140) La principale raison invoquée par les jeunes qui se prostituent étant l'argent, argent qui peut être rapidement gagné. (Dorais, 1987: 35 ; Pector, 1994: 21 ; Brown, 1979: 669) L'argent peut combler les besoins essentiels tels le logement, les vêtements, la nourriture, les études même, mais permet aussi de combler des besoins existentiels comme l'indépendance et l'autonomie. (Tardif, 1994: 140)

La prostitution permet d'assurer la survie du jeune car son corps est la seule chose qu'il possède comme monnaie d'échange. Le "cercle prostitutif" s'enclenche alors. (Céliar, 1984: 155) Différents besoins amènent les jeunes à la prostitution, il y a bien sûr les besoins d'ordre économique dont nous venons de parler, mais il y a aussi les besoins de statuts et psychologiques. Les besoins de statuts touchent l'acquisition de biens matériels tels une voiture, des vêtements, des bijoux. (Mathews, 1989: 15) La prostitution devient un moyen de pouvoir acquérir des biens matériels "qu'ils sont supposés posséder pour valider leur existence d'adolescent appartenant à cette culture de consommation". (Mathews, 1994: 119) Les besoins d'ordre psychologique impliquent le désir d'aventure, de faire de nouvelles rencontres et/ou de fuir le milieu familial problématique ou d'autres situations. Le désir d'aventure s'entrelace parfois avec l'envie de fuir un environnement oppressif. (Mathews, 1989: 16-17) L'indépendance est aussi très valorisée par ces jeunes. Leur travail leur permet une certaine liberté et flexibilité que les autres emplois qui leur seraient accessibles ne pourraient leur offrir. (Mathews, 1989: 18)

Pour les nouvelles recrues, ce style de vie est synonyme de liberté, de contrôle

de leur destin et de pouvoir sur des adultes. En effet, pour les jeunes fugueurs, la prostitution est une forme de liberté. En vendant leur corps, garçons et filles sont à même d'exercer ce qu'ils considèrent une forme de contrôle sur ce qu'ils font. Ils peuvent décider avec quels clients ils veulent aller et lesquels ils veulent refuser. Ils peuvent faire de bonnes sommes d'argent qu'ils ne pourraient obtenir autrement à cause de leur âge, de leur manque d'éducation et d'expérience de travail. Ils sont aussi libres des heures fixes et des ordres du patron (s'ils sont indépendants). Ce genre de considération est habituellement amené par des jeunes de la rue qui y vivent pour un court laps de temps car, pour les autres, l'ombre de la drogue envahit leur monde (O'Reilly-Fleming, 1993: 43,65) Il s'avère que les motifs diffèrent avec l'âge. Les plus jeunes parlent d'affection de la part des adultes, du désir d'aventure, de curiosité, et de moyen de survie lors de fugue. Alors que les plus vieux invoquent la réaction à leur milieu familial, l'affranchissement de cette famille, la recherche d'un milieu d'appartenance, et l'absence d'autres moyens de subsistance. (Dorais, 1987: 36-37) Moïse (1994: 137-138) appuie le fait que la prostitution peut être une quête d'affection ainsi que de contrôle, de pouvoir.

Pour sa part, Pector (1994: 22) prétend que la prostitution touche des aspirations sociales et privées. Il écrit: "[...] des désirs de liberté et d'autonomie, couvre des attitudes de révolte face à l'Autorité et s'inscrit dans l'attrait de rompre l'isolement social en se construisant une place, sa place, dans la société". (Pector, 1994: 22) Dans ce sens, le jeune se prostitue pour se trouver une place, une reconnaissance sociale. Si nous poursuivons dans l'angle des aspirations sociales, la

prostitution peut être une conduite marginale en réaction à la société et à ses institutions. C'est une façon de refuser l'école, la famille, la religion, etc. Être marginal c'est vouloir se détacher de la culture dominante, "c'est faire partie d'une sous-culture en instance de divorce de la culture prédominante". (Moïse, 1994: 137)

Le bas niveau d'éducation, le bas niveau d'habiletés à lire et à écrire ainsi que le manque d'expériences de travail sont autant d'éléments qui font en sorte qu'il est difficile de trouver un autre travail. (Mathews, 1989: 17-18 ; Brown, 1979: 667-669)

Souvent, les jeunes ont quitté leur emploi à temps partiel qui était ennuyeux et ayant des heures peu attirantes. Les emplois typiques étant au McDonald, le gardiennage, serveuse, etc. De plus, le peu d'emplois disponibles pour les jeunes n'a rien pour aider les choses. Il n'en demeure pas moins que ces jeunes chérissent beaucoup des buts et des valeurs sociales dominantes de notre société: une carrière réussie, le mariage, une maison, une famille. Ils désirent l'indépendance et les possessions matérielles d'une "bonne vie". Là où ils diffèrent, c'est dans la façon qu'ils ont choisi pour atteindre leurs fins. (Mathews, 1989: 17-18)

Ainsi, pour ces jeunes, la prostitution s'avère davantage une solution à des problèmes: de revenus, d'affection, de sexualité, d'autonomie, de valorisation personnelle et de reconnaissance sociale, etc. Lorsque quelqu'un vous paie pour passer un moment avec lui, c'est que le jeune vaut au moins la somme que le client lui donne. Certains jeunes ont témoigné que ce geste représentait pour eux une première reconnaissance de la part d'un adulte. (Dorais, 1984: 42-43)

La prostitution fait partie de la vie de rue. La prostitution est un style de vie.

C'est une vie de nuit, d'itinérance, on vit au jour le jour. (Célier, 1994: 133) Ce style de vie leur offre l'indépendance financière, la liberté avec peu de règles (sauf ceux qui travaillent pour un souteneur), le support des pairs, une vie sociale active et une coupure d'avec l'autorité adulte. (Mathews, 1989: 22) Les jeunes deviennent dépendants de ce style de vie où les gratifications sont immédiates et répondent à leurs besoins (l'argent qu'ils gagnent est reçu immédiatement, ils n'ont pas besoin d'attendre un chèque). (Mathews, 1994: 118) Ils se retrouvent à la rue libérés du contrôle des adultes, d'un environnement oppressif, où leurs besoins sont satisfaits dans l'immédiat, "en compagnie de jeunes de leur âge qui ne les jugent pas, ne les insultent pas, qui les appuient, ils ont rapidement l'impression de faire partie d'une famille, qui leur apporte le support qu'ils n'ont jamais connu auparavant dans leur vie". (Mathews, 1994: 118)

1.2.5 Les conditions dans lesquelles elle se déroule

Attardons-nous maintenant aux conditions dans lesquelles la prostitution se déroule. La prostitution de la rue est celle qui se rapporte le plus à notre sujet de recherche étant donné que nous nous intéressons plus particulièrement aux jeunes de la rue. La prostitution de rue est bien sûr la plus visible et c'est elle qui est pointée du doigt. (Mathews, 1994: 122) Il existe divers autres types tels les salons de massage, les agences d'escortes... Cette prostitution de rue est liée à la "culture de la rue". De ce fait, la prostitution de la rue partage les valeurs de la rue, telles la franchise (directe et parfois brutale), la loyauté envers le milieu (i.e., on ne trompe pas un "chum", on ne vole pas, ni le trahit, c'est aussi la loi du silence), le respect de la hiérarchie et savoir

tenir son rang, la domination de sa peur, la solidarité, l'amitié et le très grand respect du couple. (Hanigan, 1990: 115 ; Célier, 1994: 134) La notion de gang aussi est importante. Il importe de se conformer à un groupe dans sa façon de parler, de s'habiller. La solidarité signifie qu'on s'entraide, se dépanne, se donne conseil. L'amitié est une grande valeur, les jeunes désirent être stables et fidèles envers leurs amis; même si la réalité n'est pas nécessairement telle. Quant à la notion de couple, celle-ci est très importante. Les jeunes rêvent d'un partenaire pour vivre à deux où l'amour et les sentiments sont en avant-plan. (Célier, 1994: 134) Ces valeurs sont celles auxquelles les gens du milieu croient sans pour autant toujours les appliquer. C'est un milieu où l'on raisonne peu, en d'autres mots, on pense et on s'exprime concrètement: "C'est le monde du coeur sur la main et des claques sur la gueule". (Hanigan, 1990: 115-116)

De plus, la prostitution est un "milieu de vie grouillant, vivant, de fête où l'alcool et la drogue prennent une place importante". (Hanigan, 1990: 115-116) Il en découle que l'entrée dans le milieu de la prostitution aurait une incidence sur la consommation de drogues des garçons et des filles. Après des heures d'entrevues avec des jeunes de la rue, Raychaba souligne dans To be on our own que la consommation de drogues et d'alcool est presque généralisée parmi les prostitués des deux sexes. (Conseil national de prévention du crime, 1997: 7) En effet, plusieurs jeunes prostitués consomment de l'alcool et des drogues. (Mathews, 1989: 6) La drogue favorite des jeunes prostitués est la cocaïne. Elle permet, entre autres, de masquer leur existence dégradée. De plus, la drogue permet aux jeunes de travailler de longues

heures et de demeurer éveillés pour chercher des clients, de la drogue, de la nourriture et un refuge. La drogue permet même de demeurer réveillés pour une période de plusieurs jours. (O'Reilly-Fleming, 1993: 43) Selon Dorais (1987: 36), peu de jeunes arrivent à se prostituer sans recourir à la drogue ou à l'alcool, et ce, particulièrement pour ceux qui se prostituent régulièrement. Comme nous le verrons ci-bas, les filles sont traitées avec moins de respect que les garçons et pour elles il y a "un lien presque automatique entre "dope", alcool et prostitution". (Céliier, 1994: 134)

Ensuite, la prostitution est un milieu où il règne beaucoup de violence, c'est un milieu dur. Tout d'abord, il y a la violence des souteneurs qui fait partie intégrante de la prostitution. Le souteneur est celui qui va prendre en charge un jeune pour le mener à exercer de la prostitution. Pour approcher un jeune, le souteneur envoie généralement une femme, parfois son épouse, pour aller recruter des jeunes dans des arcades, les terminus d'autobus ou les restaurants de "fast-food"; les jeunes sont moins sur leur garde si c'est une femme qui les approche. Cette recruteuse va devenir le guide de la jeune fille, ce sont plus fréquemment des filles, lors de sa première rencontre ("date") avec le souteneur. Le souteneur va alors jouer le jeu et lui offrir des marques d'affection et être généreux avec la jeune fille en lui offrant des choses dont elle a besoin: de la nourriture, des vêtements, un refuge et de la sympathie. Une bonne part de l'emprise du souteneur provient de la supériorité naturelle que la jeune fille perçoit d'un homme, c'est-à-dire un protecteur. Elle croit qu'elle n'est rien sans un homme. Le souteneur d'expérience et habile joue sur les émotions de la jeune fille en faisant tomber ses résistances. Bientôt, elle voudra bien dormir chez lui sous le

charme de ce conte de fée et impatiente de le rembourser; paiement qu'il extorquera au lit et où il l'introduira au monde de la prostitution. Car le souteneur fait des cadeaux à la jeune fille en lui disant qu'un jour elle pourra lui remettre, lorsqu'il lui trouvera un travail. Puis un jour, le souteneur décide qu'il est temps que la jeune fille fasse le pas dans la prostitution. (Webber, 1991: 106-107) "La relation entre le souteneur et la prostituée en est une de dépendance; souvent séduite par son apparence et sa gentillesse, la jeune fille devient amoureuse de cet homme qui l'exploitera." (Hanigan, 1990: 117)

Les souteneurs comprennent le désarroi émotionnel et économique dans lequel se trouvent les jeunes de la rue; ces jeunes ont faim, ils ont froid, ils sont sous-scolarisés ou illettrés, déconnectés de leur famille. De ce fait, les souteneurs jouent avec ces éléments et utilisent toutes sortes d'astuces pour attirer ces jeunes. Ils agissent souvent comme des agents. Côté rapporte à ce sujet, dans son livre, des citations éloquentes de jeunes: "Tu sais quand on fugue on ne connaît rien à la vie et dépendant sur qui tu tombes le reste s'enchaîne: prostitution, agressions sexuelles, vol, crime, etc." "Les pims se tiennent dans les restaurants. Il regarde qui est seul, triste... Il va lui parler, puis l'invite chez lui prendre un verre... Après les choses s'enchaînent". (Côté, 1993: 95)

D'autres souteneurs, qui n'ont pas la finesse ou la situation financière pour séduire leurs victimes, amènent la jeune non-méfiante dans un hôtel minable où ils lui fourniront de l'héroïne ou de la cocaïne, pour ensuite l'envoyer faire la rue afin qu'elle travaille en la faisant surveiller. Ces souteneurs créent un type de "junkies",

dépendantes du souteneur pour être fournies en drogue. Plusieurs prostituées commencent à consommer sans trop de persuasion. Le respect ne fait pas partie des manières des souteneurs: les prostituées sont exploitées au maximum et maltraitées. (Webber, 1991: 106, 109) D'autre part, le souteneur ne serait pas toujours violence et oppression, il peut aussi être protection. (Mathews, 1989: 21)

Nous avons entrelacé l'approche des souteneurs et la violence physique dont sont victimes les jeunes prostituées par ceux-ci car, selon nous, les souteneurs utilisent de la violence psychologique pour approcher leurs futurs employés. Ils jouent sur la carte du besoin d'aide et de réconfort pour soit les séduire ou carrément les rendre "junkies", selon les exemples d'approches apportées.

D'un autre côté, selon Mathews (1989: 22), la majorité des jeunes affirment avoir été initiés à la prostitution par des amis ou par des jeunes qu'ils avaient rencontrés dans la rue ou dans des auberges de jeunesse. Célier, un intervenant de milieu en prostitution juvénile, ne semble pas d'accord avec le fait que les jeunes travaillent dans des réseaux et qu'ils sont sous l'emprise d'un souteneur. Selon son expérience, les jeunes "travaillent habituellement seuls et c'est grâce aux solidarités qu'ils développent dans le milieu, qu'ils peuvent se défendre quand ils sont dans une mauvaise passe". (Célier, 1984: 155) Mathews (1989: 11-13) appuie Célier (1984: 155) sur le fait que plusieurs jeunes travaillent pour leur propre compte si on peut dire ainsi. Ils doivent respecter le territoire des autres et les règles de conduite des affaires. Il y a trois règles communes chez ceux travaillant indépendamment comme ceux travaillant pour un souteneur: 1) les clients doivent porter un condom; 2) charger le

taux minimum (il n'y a pas de maximum); 3) se tenir loin des territoires des autres à moins d'y être invités. (Matthews, 1989: 13) Il existe une ambiance de camaraderie protectrice et de support au sein des adolescents prostitués. Les filles travaillent souvent en groupe de trois, quatre ou cinq. Le travail de groupe est courant chez les indépendants et les jeunes prostitués. Les hommes ont plus tendance à travailler seuls. (Mathews, 1989: 11)

Dans le cas plus particulièrement des garçons, plusieurs refusent d'être sous l'autorité d'un souteneur. Les garçons pré-pubères sont très vulnérables face aux souteneurs, et certains nouveaux arrivés tombent dans les mains de "sugar-daddies". Habituellement ce genre de personnage - parfois gai ou bisexuel - recherche des jeunes hommes pour les violer et les initier à leur nouveau rôle et leur travail; celui-ci est un type de souteneur. Comme pour les filles, les garçons risquent d'être maltraités par les astuces de ces personnages. (Webber, 1991: 103) La prostitution des garçons est davantage homosexuelle, étant donné que les clients sont presque exclusivement des hommes, alors que celle des filles est hétérosexuelle. (Hanigan, 1990: 117) Dans ce sens, la prostitution peut être pour le garçon "une manière d'entrer en contact avec la communauté homosexuelle" pour celui qui est gai. (Matthews, 1994: 118) D'autre part, les filles seraient plus souvent la cible d'agressions que les garçons. Les garçons auraient des relations plus égalitaires avec leurs clients comparativement aux filles qui seraient "plus souvent l'objet d'exploitation sexuelle". (Hanigan, 1990: 117) Il s'avère que les clients des garçons idéalisent ceux-ci alors que les clients des filles "les considèrent avec autant de respect qu'un sac à vidange". (Célier, 1994: 134) Car pour

les filles les rapports de pouvoir sexistes entre les hommes et les femmes entre en jeu.

(Célier, 1984: 156) Les garçons arrêtent la prostitution une fois adultes, faute de clients tandis que les filles peuvent prolonger cette "carrière" encore plus longtemps.

(Dorais, 1987: 38) En effet, les clients des garçons cherchent des jeunes ayant un "style adolescent" tandis que les clients des filles les aiment à tous les âges. (Célier, 1994: 134-135)

La violence des souteneurs n'est pas la seule violence provenant de l'exercice de la prostitution. Il y a aussi la violence de la part des clients. Les prostitués (filles ou garçons) risquent d'être battus, volés, violés, traités de façon sadique et même tués.

(Webber, 1991: 109 ; Matthews, 1989: 13) Une violence physique détournée est lorsque le client paie une compensation pour ne pas qu'il y ait port du condom.

(O'Reilly-Fleming, 1993: 43) Selon Matthews, cela se voit surtout chez les nouveaux prostitués et ceux désespérés d'avoir de l'argent, car l'utilisation du condom est une pratique généralement admise selon lui. (Mathews, 1989: 12)

De plus, il existe de la violence au sein des prostituées elles-mêmes. (Webber, 1991: 110 ; Mathews, 1989: 13) Parfois la violence survient entre les prostituées si elles suspectent certaines de faire de la compétition déloyale en baissant les prix ou les suspectent d'être des informatrices de la police. La violence entre prostituées survient aussi si une fille travaille dans le secteur d'une autre. Par ailleurs, de la violence peut survenir entre prostituées si d'un côté il y en a une qui a eu une nuit fructueuse alors qu'une autre est sans un sous et a besoin désespérément d'argent. (Webber, 1991: 110)

Les jeunes prostitués seraient aussi victimes de voies de fait de la part des

policiers. (Hanigan, 1990: 117)

1.3 La drogue:

Dans cette partie, nous voulons d'abord définir ce que nous entendons par drogue et toxicomanie, puis expliquer comment le monde de la rue, la prostitution et la drogue sont souvent difficilement dissociables.

1.3.1 Définition de drogue

En premier lieu, nous entendons par drogue:

une substance autre qu'un aliment, absorbée afin de modifier le fonctionnement du corps ou de l'esprit. En ce sens, les médicaments pris pour soulager un mal de tête ou l'inconfort attribuable au rhume sont des drogues, de même que les médicaments prescrits par un médecin. On trouvera donc des drogues en vente libre dont certaines pour adultes seulement (alcool, tabac), des drogues qui doivent être prescrites par un médecin et des drogues interdites en toutes circonstances. Certaines drogues influent sur le fonctionnement du corps, alors que d'autres, appelées psychotropes, affectent l'esprit, les sens ou l'humeur. C'est habituellement à ces drogues que l'on fait référence lorsqu'on utilise le terme "drogue". Ce sont également celles-ci qui sont utilisées à des fins non médicales. Il existe plusieurs types de psychotropes et plusieurs façons de les classer; la plus courante consiste à les répertorier en fonction de leur action sur le système nerveux central. Le système nerveux peut être affecté de trois façons: 1) il peut être ralenti par un dépresseur; 2) excité par un stimulant; 3) troublé par un perturbateur. (Hanigan, 1990: 66-67)
(voir tableau de classification --- ANNEXE 1 ---)

Ainsi, pour notre recherche, il convient de parler de drogues en termes de psychotropes.

1.3.2 Définition de toxicomanie

"[L]a toxicomanie est essentiellement une question de relation entre l'individu et sa drogue. Le toxicomane est une personne très attachée à sa drogue avec laquelle il entretient une relation passionnée. Les individus toxicomanes organisent leur vie en fonction de leur produit, s'assurent constamment de la possibilité de se le procurer, et cherchent et trouvent des prétextes pour le consommer." (Hanigan, 1990: 73) La relation entre l'individu et le produit est de deux types: la dépendance psychologique et la dépendance physiologique. La dépendance physiologique est définie par la Corporation professionnelle des médecins du Québec (CPMQ) comme "un besoin physiologique irrésistible résultant de l'absorption permanente ou continuellement répétée d'une drogue. La suppression brusque de cette drogue ou la prise d'une drogue antagoniste peut entraîner des troubles physiques pouvant aller jusqu'à la mort." Cette dépendance est l'aboutissement d'un processus toxicomanogène qui n'est toutefois pas atteint par tous les toxicomanes. Il semblerait que seulement 10% des alcooliques atteindraient ce stade. La dépendance psychologique est, pour sa part, définie par la CPMQ comme un "désir compulsif du plaisir procuré par la drogue, résultant de l'absorption permanente ou continuellement répétée de cette drogue". (Hanigan, 1990: 74)

Nous croyons qu'il était important d'apporter comment on définit la toxicomanie, comment on construit le problème. En fait, cette définition de toxicomanie permet de contrôler toute une partie de la population consommatrice, de contrôler les conduites, les comportements pour mieux uniformiser.

Voyons maintenant comment le processus toxicomanogène s'effectue. "Le processus toxicomanogène est complexe et aboutit graduellement à l'adoption d'un style de vie où le ou les psychotropes jouent un rôle central". D'après Stanton Peele, l'individu s'assujettit à l'expérience de la drogue selon un cycle d'assuétude. (cité par Hanigan, 1990: 74-75) (voir figure du cycle de l'assuétude de Straton Peele ---

ANNEXE 2 ---) Le cycle de l'assuétude s'organise comme suit:

Chaque personne rencontre des difficultés dans sa vie. En règle générale, devant tous les ennuis (financiers, affectifs, sexuels, scolaires ou de santé), on cherche des solutions. La découverte de solutions augmente l'estime de soi et contribue à renforcer le sentiment de compétence. Un individu qui ne voit pas de solution à ses problèmes peut choisir de les "oublier" temporairement en ayant recours à un expédient. Ainsi, une personne consommera du LSD ou n'importe quel psychotrope pour oublier ses problèmes familiaux; une autre s'absorbera dans le travail et s'absentera de plus en plus souvent de la maison; une autre encore prendra un moyen différent pour fuir ses difficultés.

L'expédient apporte toujours un soulagement temporaire et l'insatisfaction ou le malaise relié au problème ne sont pas ressentis. Mais, une fois l'effet passé, la personne se retrouve de nouveau devant le problème original avec, en plus, un sentiment de culpabilité relié à la non-résolution du problème ou à l'utilisation de l'expédient. Certains individus ne pourront pas vivre ces malaises et recourront de nouveau à l'expédient. Ce faisant, ils s'enfonceront de plus en plus dans le cycle de l'assuétude.

(Hanigan, 1990: 75-76)

La toxicomanie est un processus complexe dans lequel les facteurs sociaux, psychologiques et physiques sont en constante interaction, de sorte qu'il est difficile de déceler un facteur prédominant, chacun s'imbriquant les uns dans les autres. (Hanigan, 1990: 76)

1.3.3 Drogue, rue, prostitution

Dans la rue, l'usage de la drogue n'est pas une aberration. Au contraire,

prendre de la drogue est une action normale, une partie de la vie de tous les jours.

Dans la culture de la rue, une personne qui ne consomme pas attire davantage les regards par son abstinence. Ainsi, les jeunes de la rue comptent sur l'usage de drogues pour atténuer l'attention qui pourrait être portée sur eux s'ils ne consommaient pas.

(Webber, 1991: 212-213) D'un autre côté, la drogue est partiellement à blâmer dans la descente aux enfers de la rue. L'initiation à la rue comprend une endoctrination par la drogue. L'abus de substances illicites se présente davantage comme un symptôme, qui dégénère rapidement en une cure prescrite par le jeune lui-même pour affronter la réalité. (Webber, 1991: 226) Ainsi, il est difficile de savoir si c'est la drogue qui a poussé un jeune à la rue ou encore si c'est la rue qui a amené un jeune à consommer; il est difficile de savoir où la consommation débute. Nous ne savons pas non plus si la consommation de drogues des jeunes de la rue mène nécessairement à la "dite" toxicomanie. Par contre, d'après les entrevues réalisées par Côté, tous ceux qu'elle a interrogés qui avaient un problème grave de toxicomanie consommaient des drogues avant leur arrivée dans la rue. (Côté, 1993: 95) Par ailleurs, Cormier et Rochon (1988: 112) affirment dans leur étude que rien ne justifie une telle association entre la rue et la drogue. Certains jeunes seraient toxicomanes, polytoxicomanes et d'autres ne consommeraient pas. (Cormier & Rochon, 1988: 114) Selon d'autres auteurs, la consommation de drogues et d'alcool est courante chez les jeunes de la rue. (Bass, 1992: 7 ; Fournier & Mercier, 1996: 289 ; Simard, 1990a: 128 ; Hagan & McCarthy, 1992: 422) Les types de drogues consommées par les jeunes de la rue sont principalement la marijuana, la cocaïne, le crack, le LSD et le PCP. (Van der Ploeg &

Scholte, 1997: 27)

La relation entre la consommation de drogues des jeunes de la rue et l'activité criminelle est problématique. En effet, la relation triangulaire entre l'individu, un produit et un comportement donné est complexe. (Brochu, 1995: 1) Il s'avère qu'effectivement pour certaines personnes dépendantes, la consommation de drogues peut pousser à la commission de délits. (Brochu, 1995: 39) Et ce, particulièrement pour les consommateurs de cocaïne et d'héroïne car une dépendance à une de ces drogues se paie chère à cause des prix élevés de ces drogues sur le marché. (Brochu, 1995: 29-30) Par conséquent, la relation entre la consommation de drogues et la commission d'actes délinquants voire criminels peut découler de la dépendance face à la substance: les jeunes ont besoin de celle-ci mais il faut de l'argent pour se l'acquérir. D'où le fait que des jeunes vont perpétrer des vols ou encore s'adonner au trafic pour être en mesure de se procurer la substance en question. Ces jeunes vivent dans la rue et utilisent donc des moyens de la rue pour acquérir de l'argent. Ces moyens sont le vol, la danse nue, la prostitution, le trafic. (Côté, 1991: 148) Par contre, le trafic peut causer un problème, car "le désir de consommer la marchandise crée l'endettement." (Côté, 1993: 127) D'un autre côté, il ne faut pas perdre de vue que la consommation, l'achat et la possession de drogues illicites sont elles-mêmes criminelles. En revanche, ce qui nous intéresse ce sont les actes qui découlent du fait que les jeunes doivent se procurer de la drogue. Il serait hasardeux de faire un lien de cause à effet linéaire entre drogue et criminalité.

Cette même consommation peut pousser à la prostitution. En effet, "chez les

jeunes de la rue, la prostitution et la danse porno sont habituellement associées à la consommation de drogues." La prostitution permet de liquider des dettes contractées par la consommation de drogues dites dures comme la cocaïne et l'héroïne avec un "minimum de risques légaux". (Côté, 1993: 127) D'après Côté, les jeunes de la rue n'utilisent pas la prostitution pour "gagner leur vie", car si c'était le cas, ils ne vivraient plus dans la rue. La prostitution cesserait avec l'arrêt de la consommation. (Côté, 1993: 127) La prostitution de rue serait davantage reliée à une consommation de drogues que les autres formes de prostitution. (Brochu, 1995: 70) La consommation de drogues peut entraîner la prostitution, mais la prostitution peut aussi entraîner la consommation. La personne a alors besoin de consommer pour pouvoir se prostituer; supporter le stress émotionnel ressenti. De plus, la disponibilité des drogues dans ce milieu peut avoir un effet sur la consommation. (Brochu, 1995: 73) "En d'autres mots, si la prostitution fournit l'argent permettant de commencer ou de poursuivre la consommation de substances psycho-actives, en retour, la drogue adoucit les rigueurs d'une implication soutenue dans ce commerce charnel". (Brochu, 1995: 73)

Il y a différents types d'initiation à la consommation de drogues et à la prostitution. Nous avons vu quelques types d'initiation à la prostitution dans le cadre du contexte de la prostitution et ainsi de la violence des souteneurs. Selon Côté, ces initiations varient selon l'âge, le sexe et le type de drogues. Il semblerait que "les enfants sont initiés par un adulte dans le cadre d'un rapport de domination-soumission [et] il n'est pas rare que ce soit la mère ou le père." Dans le cas de la cocaïne chez les jeunes adultes, l'initiation à la consommation et la prostitution se fait lors de fêtes.

Les garçons et les filles sont amenés à consommer par un revendeur ou un dit ami à une fête. Souvent, les garçons paient la cocaïne et proposent aux filles de consommer. Divers facteurs amènent la fille à consommer tels "la fonction permissive de la fête, l'effet d'entraînement par le groupe, le désir de s'amuser, d'être "bien" [et] d'agir sur son angoisse." (Côté, 1993: 127) Les filles, plus ou moins avec leur consentement, auront plusieurs relations sexuelles avec différents partenaires. Elles apprendront à "ouvrir leur corps-maison" aux étrangers. Comme le dit si bien Côté, "de là à faire "consciemment" de la prostitution pour se procurer de la drogue il n'y a qu'un pas". Selon la recherche effectuée par Côté, la plupart des jeunes qui tombent dans ce piège consommaient ou avaient déjà consommé de la drogue avant de quitter le domicile familial. (Côté, 1993: 128) Nous avons cru que ces initiations convenaient davantage dans cette partie, car d'après la façon où l'initiation est présentée, la prostitution découle de la consommation de drogues de façon moins drastique que l'approche déjà abordée des souteneurs qui rendent "junkies" un jeune et le pousse tout de suite à la prostitution en le faisant surveiller, même si le résultat semble le même. Mais quoi qu'il en soit, la prostitution et la drogue sont deux éléments imbriqués l'un dans l'autre.

Comme nous pouvons le voir, la drogue fait partie intégrante de la rue et souvent les jeunes qui aboutissent dans la rue avaient déjà consommé avant leur arrivée. Ensuite, la consommation de drogues et la prostitution sont interreliées; lequel débute en premier, la consommation ou la prostitution, il est difficile de se prononcer. La prostitution peut avoir pour but de pouvoir payer sa consommation, du moins pour certains. Par contre, Hanigan (1990: 116-117) apporte une nuance sur cette réflexion:

“il semble que les jeunes prostitués consomment plus de psychotropes que les autres jeunes de leur âge et que les prostitués toxicomanes sont très nombreux. Mais l’image qui se dégage d’eux est tout de même éloignée du stéréotype du prostitué qui se drogue pour être capable de se prostituer et qui se prostitue pour payer sa drogue. Cette image correspond sans doute à plusieurs prostitués, mais pas à tous”.

Enfin, il s’avère que la prostitution et la drogue font partie intégrante de la vie de jeunes de la rue, où le mode de vie prédominant est celui de vagabond.

Conclusion:

Les jeunes de la rue sont marginalisés sous la base de leur différence, et ce, surtout la différence de leur mode de vie vagabond. Ce mode de vie est différent (perçu marginal), mais malgré sa précarité, il comporte des attraits. Les jeunes se sentent libres dans la rue, ils n'ont pas de contraintes familiales ni scolaires. Ils vivent au jour le jour selon leur propre "biorythmie". Ils ont ainsi la sensation de contrôler leur vie, d'être indépendants. De plus, la solidarité de la rue est un attrait nonnégligeable de celle-ci. La précarité du mode de vie vagabond provient du fait que les jeunes doivent satisfaire leurs besoins de nourriture, de sommeil et d'argent à l'aide de moyens précaires; ils voient au jour le jour comment satisfaire ces besoins. La rue c'est le monde de l'immédiat, de la survivance. D'autre part, la gestion des villes impose aux jeunes de la rue des contraintes, ceux-ci se voient chassés de leurs lieux de socialisation. Dans ce sens, les jeunes doivent s'adapter aux changements pouvant survenir. Ce peut être une intervention policière, l'incendie d'un "squat", un emprisonnement, un placement, une opportunité de voyage. La température a aussi une influence sur la précarité de ce mode de vie. Puis, des problèmes au niveau physique et psychologique peuvent découler des conditions de vie dans lesquelles ils vivent.

La drogue et la prostitution font partie intégrante de ce mode de vie et malgré que l'on puisse considérer ces éléments comme des problèmes, pour ces jeunes celles-ci comportent des attraits et peuvent même leur être utiles.

La prostitution constitue un moyen de survie pour ces jeunes. Grâce à la

prostitution, les jeunes font de bonnes sommes d'argent, vite gagnées, qu'ils ne pourraient obtenir autrement à cause de leur âge, de leur inexpérience et de leur faible éducation. L'argent gagné permet de subvenir aux besoins essentiels comme la nourriture, le logement, les vêtements, (voire les études même) ainsi que les besoins immédiats tels la drogue et/ou l'alcool. De ce fait, la prostitution permet de combler les besoins de statuts, soit acquérir des biens matériels, mais aussi les besoins d'ordre psychologique, tels le désir d'aventure, de fuir un milieu familial problématique ou d'autres situations, de faire de nouvelles rencontres et d'indépendance. Ce peut aussi être par désir de contrôler leur vie, d'avoir du pouvoir sur des adultes que certains jeunes se prostituent. Ce peut aussi être par recherche d'affection et de reconnaissance sociale. La prostitution permet aux jeunes une certaine liberté et flexibilité que d'autres emplois ne pourraient leur fournir. Les emplois leur étant accessibles sont des emplois ennuyeux et ayant des horaires peu attirants. De plus, il y a peu d'emplois disponibles pour les jeunes. Par conséquent, la prostitution peut s'avérer davantage une solution qu'un problème pour ces jeunes. La prostitution peut parfois se dérouler dans la violence: violence psychologique et physique du souteneur, violence des clients, violence entre prostitués, violence policière.

La drogue fait partie de ce mode de vie vagabond et la drogue est souvent interreliée avec la pratique de la prostitution. La drogue peut constituer un problème de notre point de vue, mais pour ces jeunes la drogue a un côté utilitaire. Par exemple, pour les jeunes qui se prostituent la drogue leur permet de travailler plus longtemps, d'affronter les clients. Drogue, rue et prostitution sont imbriquées les unes

aux autres et il est difficile de complètement les dissocier. Ces éléments font partie intégrante d'un mode de vie vagabond, ce qui ne signifie pas que tous les jeunes de la rue se droguent et/ou se prostituent. En effet, certains jeunes sont toxicomanes, polytoxicomanes et d'autres ne consomment pas. Certains sont toxicomanes et se prostituent pour avoir de la drogue, d'autres ne le sont pas et se prostituent. D'autres encore consomment occasionnellement ou ne consomment pas et se prostituent. D'autres ne se prostituent pas. Dans le même sens, la relation drogue et criminalité n'est pas linéaire mais complexe.

Chapitre II

Méthodologie

II Chapitre méthodologique:

Ce chapitre a pour but de circonscrire l'approche méthodologique que nous avons employée concernant l'étude de notre objet de recherche qui est de savoir si les jeunes de la rue sont intégrés socialement. Il est ici question de l'approche utilisée et de sa pertinence, de la source de données empiriques, de la technique de collecte de données, de l'échantillonnage, du traitement des données et des limites de cette recherche.

2.1 Type d'approche et pertinence:

Dans le cadre de cette recherche, l'approche qualitative est préconisée. Selon nous, cette approche est la plus pertinente compte tenu de notre objet de recherche. Nous voulons donner la parole aux acteurs, dans notre cas des jeunes de la rue. Nous croyons que nous devons donner la parole à ces jeunes directement, car ce qui nous intéresse c'est leur vision des choses, voir leurs valeurs à travers leurs expériences de vie. À ce titre, la recherche qualitative permet "d'avoir accès aux valeurs d'un groupe ou d'une époque qu'il connaît à titre d'informateur-clé". (Pires, 1997: 154)

De plus, la recherche qualitative s'avère l'approche la plus pertinente étant donné que nous voulons obtenir des informations approfondies, et non des informations superficielles, par l'intermédiaire d'histoires de vie, de l'expérience de jeunes de la rue concernant leurs valeurs. Par conséquent, l'approche qualitative est la mieux adaptée pour ce genre d'objet d'étude.

2.2 Source de données:

Notre source de données empiriques repose sur les itinéraires, les histoires de vie d'un groupe de jeunes de la rue, garçons et filles, afin de vérifier s'ils sont intégrés socialement.

2.3 Technique de collecte de données:

La technique de collecte de données que nous privilégions est l'entretien non-directif, celui-ci laissant à l'interlocuteur l'espace nécessaire au récit de sa vie. Nous avons choisi cette technique car elle présente de nombreux avantages afin de traiter notre objet. De façon plus générale, la technique de l'entretien qualitatif s'avère un moyen "de rendre compte du point de vue des acteurs sociaux et d'en tenir compte pour comprendre et interpréter leurs réalités". (Poupart, 1997: 175) À cet égard, l'entretien non-directif, plus précisément, laisse la plus grande place possible à l'acteur afin de s'exprimer et de faire entrevoir sa réalité. En effet, "[l]'entretien non-directif présente l'avantage de bien coller à la réalité de l'interviewé". (Poupart, 1997: 182) Au cours d'un entretien, "l'interviewé est vu comme un informateur-clé susceptible précisément "d'informer" non seulement sur ses propres pratiques et ses propres façons de penser, mais aussi, dans la mesure où il est considéré comme "représentatif" de son groupe ou d'une fraction de son groupe, sur les diverses composantes de la société et sur les divers milieux d'appartenance". (Poupart, 1997: 181)

L'entretien non-directif est un type d'entretien où l'interviewer énonce une consigne de départ concernant l'objet de la recherche afin d'inviter l'interviewé à parler

sur le thème de celle-ci. Ce type d'entretien laisse le maximum de liberté à l'interviewé sur la façon d'aborder le thème. Si nécessaire, l'interviewer tente, au cours du récit de l'interviewé, de relancer celui-ci sur les dimensions apportées pour fin d'approfondissement par des sous-consignes. (Poupart, 1997: 182) À cet effet, l'entretien non-directif permet à l'interviewé de parler le plus librement possible, il a le choix d'aborder les sujets qu'il juge pertinents grâce à une consigne générale. (Poupart, 1997: 183)

Par ailleurs, ce type d'entretien "favorise l'émergence de dimensions nouvelles non pressenties au départ par le chercheur". (Poupart, 1997: 183) L'entretien non-directif a aussi l'avantage de permettre l'exploration en profondeur des différentes facettes de l'expérience de l'interviewé. (Poupart, 1997: 183) D'autre part, ce type d'entretien permettrait de favoriser une meilleure mise en perspective de l'expérience de l'interviewé. En effet, l'entretien non-directif permet une exploration de l'expérience de vie de la personne interviewée en profondeur, on peut y situer son contexte de vie, son milieu d'appartenance. (Poupart, 1997: 184)

Une consigne d'entrevue et des sous-consignes ont été établies (voir Consigne d'entrevue en ANNEXE 3) afin d'introduire notre thème de recherche ainsi que les questions auxquelles nous nous intéressons. Par contre, il est important de préciser que les sous-consignes ne sont utilisées que si l'interviewé n'a pas abordé ces questions et sont apportées par la chercheuse dans le but de guider et d'inspirer l'interviewé. La consigne que nous avons utilisée se lit comme suit: "Comme je viens de te le dire, je m'intéresse aux jeunes de la rue. J'aimerais savoir comment un jeune en arrive à vivre

dans la rue, comment se passe la vie dans la rue, comment on s'y débrouille pour vivre, à quoi on doit s'accrocher, et quels genres de problèmes on y rencontre." Il est à remarquer que nous n'abordons pas la question des valeurs directement, nous voulons les voir à travers l'itinéraire de vie de jeunes, de leur histoire. Ceci a pour objectif d'éviter de biaiser les données en demandant directement aux jeunes de nous dire leurs valeurs.

Par contre, l'entretien non-directif n'est pas une technique parfaite, il n'en existe pas en fait, et introduit certains biais. Poupart (1993: 106) nous met en garde car selon lui "la non-directivité est vue comme un mythe puisqu'en dépit des précautions prises, les interventions de l'enquêteur risquent toujours d'être masquées par ses présupposés." Kandel (1972: 31), dans la même lignée, avance l'idée que "le non-directif pur est au mieux un voeu pieux, au pire une mystification, d'autant plus dangereuse que ses praticiens n'en ont pas conscience". Il s'avère que simplement le fait qu'il s'agisse d'une interaction entre l'interviewé et la chercheuse, des biais sont introduits. Dans cet ordre d'idées, Watzlawick (1978: 41-49) met l'emphase, dans son livre La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication, sur le fait que l'interaction entre deux personnes afin de communiquer introduit des éléments non-verbaux qui parlent d'eux-mêmes. Dans ce sens, le chercheur donne des indices à l'interviewé sans que ni l'un ni l'autre ne s'en rendent compte.

2.4 Échantillonnage:

Pour cette recherche, nous avons accosté des jeunes de la rue directement dans

leur lieu de socialisation, c'est-à-dire la rue, pour les inviter à participer à notre étude. Ces jeunes devaient comporter certains critères pré-requis tels: l'âge (entre 12 et 25 ans), n'avoir aucun domicile fixe et avoir vécu dans la rue depuis au moins un mois. D'un autre côté, certains jeunes ont été interrogés même s'ils ne vivaient plus dans la rue. Ces jeunes y avaient déjà vécu et leur expérience était pertinente à cet égard. Nous avons pris soin de vérifier si ces jeunes s'inséraient dans nos critères sommaires de sélection que nous venons de citer au moment où ils vivaient dans la rue. L'échantillon en boule de neige a aussi été utilisé. La façon dont fut utilisé cet échantillon est la suivante: nous avons rencontré des jeunes qui nous ont permis de rencontrer d'autres jeunes, parfois ce fut une personne de notre entourage qui nous a introduit à une jeune ou un intervenant qui nous a permis de rencontrer une jeune.

La sélection des jeunes de la rue de notre recherche s'est donc effectuée ainsi. Nous avons utilisé le principe de saturation pour nous indiquer quand nous avons rencontré suffisamment de jeunes. Ce principe s'applique aux données comme telles. Le principe de saturation implique que nous avons recueilli suffisamment de données empiriques lorsque la cueillette d'informations supplémentaires n'apporte plus vraiment d'informations nouvelles ou différentes; en d'autres mots, jusqu'à ce qu'il y ait redondance d'informations. (Pires, 1997: 156-157) Dans ce sens, nous avons élaboré des critères de diversification de notre échantillon afin de permettre de saisir un éventail d'expériences vécues par des jeunes de la rue. Les critères de diversification que nous avons utilisés sont: le sexe, l'âge, la pratique de la prostitution (régulière, occasionnelle, absente), la consommation de drogues (régulière, occasionnelle ou

absente), le temps passé dans la rue, ainsi que le fait qu'ils ont été, soit mis à la porte, forcés par les circonstances ou sont partis volontairement.

La majorité des jeunes furent interrogés à Montréal. Une jeune anglophone d'Ottawa parlant français fut aussi interrogée. Puis, une jeune de l'Outaouais ayant déjà vécu dans la rue à Ottawa et Montréal fut interviewée. Au total, nous avons interviewé dix jeunes: six filles et quatre garçons. Les âges des jeunes varient entre 17 et 23 ans.

Pour rencontrer ces jeunes, nous avons d'abord tenté de contacter des organismes communautaires en lien avec ceux-ci. Nous n'avons pas vraiment eu de réponses favorables. En fait, la plupart préféraient se lancer la balle entre eux pour ne pas répondre; ils nous réfèrent à d'autres organismes ou à d'autres personnes à l'intérieur de l'organisme. D'autres étaient catégoriques et ne voulaient pas, soit parce qu'ils avaient déjà eu ou avaient des recherches en cours sur les jeunes qui utilisent les services de leur établissement, ou encore ne pouvaient le faire au nom de la confidentialité, ou mieux n'étaient pas intéressés. Bref, la seule réponse favorable nous est parvenue d'un organisme d'Ottawa qui nous a permis de rencontrer une jeune de la rue. Par conséquent, nous avons recruté des jeunes de la rue selon notre première idée, c'est-à-dire en approchant ceux-ci amicalement dans la rue afin de leur demander de participer à notre recherche. La description de cette approche se trouve en ANNEXE 4. Une petite précision s'impose au sujet de l'approche. Nous n'avons pas mentionné que nous étudions en criminologie, mais plutôt en sciences sociales afin d'éviter de les faire fuir. En effet, les gens associent souvent criminologie et police; ce

qui est néfaste pour nous, les jeunes de la rue étant sur leur garde face aux policiers.

2.5 Traitement des données:

Voyons finalement comment les données des entrevues sont traitées. Tout d'abord, une transcription des entretiens fut effectuée. La majorité des entrevues ont pu être enregistrées à l'aide d'un magnétophone. Certaines n'ont pu être enregistrées soit parce que la personne ne voulait pas ou par difficultés techniques, d'où l'importance de la prise de note par la chercheuse. Deslauriers (1991: 67) suggère à cet effet de retranscrire les entrevues le plus vite possible et de le faire nous-mêmes. Il suggère une transcription verbatim, soit mot pour mot, la plus fidèle aux propos de la personne interviewée. (Deslauriers, 1991: 67-69) Cette transcription se doit de représenter de la manière la plus juste possible le récit oral des personnes interviewées.

Ensuite, nous avons effectué une analyse verticale de chacune des entrevues, ce qui signifie analyser cas par cas chacune des entrevues. Cette analyse a pour but d'approfondir les entrevues individuellement. Puis, une analyse transversale ou horizontale fut effectuée. Cette analyse a pour but de comparer les entretiens, c'est-à-dire d'identifier des points communs, d'identifier des points de divergences, d'identifier des cas-types et d'identifier des cas négatifs ou inconvenients (qui remet en doute nos hypothèses ou les données et certitudes de la littérature).

Au cours de l'analyse verticale, il faut regrouper et ordonner les faits de chaque entrevue. Nous devons créer des catégories de sens pour chacune des entrevues; c'est-

à-dire regrouper les éléments communs sous une même catégorie. En d'autres mots, nous devons coder les informations. Le codage est l'opération qui désigne "le découpage des informations obtenues par observation, entrevue ou tout autre moyen, et leur enregistrement". (Deslauriers, 1991: 70) Deslauriers appelle code, ce que nous nommons une catégorie de sens, mais la fonction est la même: "un symbole appliqué à un groupe de mots permettant d'identifier, de rassembler et de classer les différentes informations obtenues par l'entrevue...". (Deslauriers, 1991: 70) Ce codage fut effectué pour chacune des entrevues et ensuite nous devions comparer entre elles les entrevues afin de ressortir des catégories de sens communes à ces dernières. Nous devions chercher à connaître et à décrire la façon dont les acteurs définissent et perçoivent leur univers social.

2.6 Limites à la recherche:

Bien entendu, il existe des limites à cette recherche, comme à toute recherche. Tout d'abord, les jeunes que nous avons interviewés ne sont qu'une parcelle des jeunes de la rue et ils ne sont représentatifs que d'eux-mêmes. Il peut alors être hasardeux de tenter d'effectuer des généralisations. De plus, au cours de cette recherche nous nous concentrons surtout sur des jeunes francophones, cela élimine de ce fait d'autres jeunes ayant des vécus probablement différents. Puis, nous n'abordons pas la question des ethnies. Le fait que nous n'abordons pas cette question ne veut pas dire qu'elle est négligeable, mais plutôt que d'autres groupes vivent d'autres réalités que cette recherche n'est pas en mesure de couvrir.

Chapitre III

Analyse

des données empiriques

III Analyse des données empiriques

3.1 Analyse des entrevues

Au cours de cette partie, nous analyserons les données que nous avons recueillies en effectuant des entrevues auprès des jeunes de la rue. Nous avons créé plusieurs catégories de sens afin de répertorier les données. Les catégories de sens se rapportent à notre consigne de recherche. En fait, c'est à partir de cette consigne que nous avons élaboré les différentes catégories. Les catégories de sens sont: l'itinéraire menant à la vie dans la rue, le mode de vie vagabond, à quoi on doit s'accrocher, le genre de problèmes rencontrés ainsi que la façon de voir le moment présent et d'envisager l'avenir (projet à court et long terme).

Notre première entrevue a été effectuée avec une jeune anglophone de la rue d'Ottawa âgée de 17 ans. L'entrevue s'est déroulée en français, elle se débrouillait assez bien. Pour les fins de cette recherche nous la nommerons Julie. Les autres entrevues que nous avons effectuées étaient auprès de jeunes québécois francophones. Nous avons interviewé une jeune de 18 ans de l'Outaouais qui n'est pas dans la rue pour le moment. Elle a connu la réalité de la rue à Montréal et Ottawa, nous l'appellerons Maude. Tous les autres jeunes interviewés sont des jeunes de la rue de Montréal. Nous avons rencontré Sandrine 19 ans, Benjamin 21 ans, Émilie 19 ans, Noémie 19 ans, Frédéric 22 ans, Olivier 23 ans, Audrey 18 ans et Tristan 21 ans; bien sûr, ce sont des noms fictifs. Sandrine ne se considère pas dans la rue en ce moment. Par contre, elle n'a pas de domicile fixe, ce qui satisfait notre critère. Elle dort chez des amis, elle ne sait pas si elle va avoir un endroit où dormir d'une nuit à l'autre. Olivier était en maison de transition au moment de l'entrevue, il avait vécu dans la rue avant

son incarcération au pénitencier.

3.1.1 Itinéraire de vie menant à la rue:

En premier lieu, voyons les itinéraires de ces jeunes qui les ont menés à devenir des jeunes de la rue. Les itinéraires menant à la vie dans la rue des jeunes rencontrés sont très diversifiés. Il y a des jeunes de tous les milieux et classes sociales. Nous présenterons ci-bas de façon détaillée l'itinéraire de chacun des jeunes rencontrés.

Tout d'abord, voyons brièvement les itinéraires de ces jeunes. Julie provient d'une famille dysfonctionnelle. Ses parents se sont séparés parce que son père est homosexuel. Ses parents, ses grands-parents, une tante et un oncle vont la rejeter. Ils vont tour à tour lui demander de partir. Elle a aussi été victime d'abus sexuel par son frère. Pour sa part, Maude avait besoin de s'évader, elle n'était pas bien chez elle. Ensuite, Sandrine s'est retrouvée à la rue à cause de sa consommation de drogues. Sa mère a dû la mettre à la porte. Tristan aussi s'est retrouvé à la rue parce qu'il consommait, mais il s'est détaché de tout par désir de repartir à zéro. Puis, Benjamin est temporairement dans la rue. À son retour à Montréal après l'université, ses parents n'avaient pas de place pour lui à la maison, il s'est donc retrouvé à la rue. Il retourne à l'université en septembre. Dans le cas d'Émilie, elle est partie de chez elle parce qu'elle en avait marre; sa mère lui faisait des menaces de toutes sortes. Noémie, pour sa part, a fugué du centre d'accueil et s'est retrouvée à la rue par la suite. Elle était en centre d'accueil parce que son père est cocaïnomane. Par ailleurs, Frédéric est dans la rue à cause de troubles psychiatriques, plus précisément d'un trouble de

personnalité limite. Ses parents l'ont mis à la porte à 14 ans. D'autre part, Olivier s'est retrouvé à la rue à la suite d'une interdiction de la cour de vivre avec son colocataire qui était son complice dans un délit qu'ils ont perpétré. Finalement, Audrey s'est retrouvée à la rue parce qu'elle a dû partir de chez l'ami où elle demeurait. Il lui a demandé des faveurs sexuelles et elle a refusé; il l'a mise à la porte. Elle était venue à Montréal suivre un cours de barmaid pour fuir le milieu dans lequel elle vivait, milieu où elle consommait beaucoup de drogues auparavant.

Par conséquent, les histoires de vie de ces jeunes, leurs itinéraires menant à la vie dans la rue sont hétérogènes. L'éventail peut aller d'une famille dysfonctionnelle en passant par des abus sexuels. Ce peut être un besoin de s'évader parce que le jeune n'est pas bien, en a marre ou encore veut repartir à zéro. L'itinéraire menant à la rue peut avoir été engendré par une consommation de drogues, une fugue d'un centre d'accueil, la mise à la porte par ses parents ou des amis, un trouble psychiatrique, un événement qui l'y a propulsé comme une infraction ou encore un moment temporaire de quelques mois.

3.1.1.1 Julie:

Julie a 17 ans. Son histoire est significative du vécu de certains jeunes de la rue par rapport à ce qui est présenté dans la littérature au sujet de ceux-ci. À la base de son expérience il y a la dysfonctionnalité de sa famille, l'abus sexuel et le rejet dont elle a été victime. Elle a été victime d'abus sexuel par son frère pendant cinq ans. Ses parents se sont séparés parce que son père était homosexuel. À la suite de la séparation, elle a été rejetée par

sa mère qui a préféré son nouveau conjoint à sa fille, et ce, selon ses propres dires: "ma mère...est juste...elle doit avoir un copain, alors elle va choisir tous les autres mâles, boyfriend...heu que moi". Selon elle, son père est inadapté, il est alcoolique: "il n'était pas une bonne personne." Ses deux parents vont la rejeter lorsqu'elle va dénoncer l'abus sexuel dont elle a été victime par son frère; ils ne veulent pas que les autres membres de la famille le sachent (tante, grands-parents). Puis, la famille environnante qui a tenté de l'héberger va aussi la rejeter.

Alors je suis allée vivre avec ma tante, pour un peu, pour un mois, mais ils ne voulaient pas de moi non plus. Après ça, je suis allée chez mes grands-parents, et à peu près deux semaines plus tard, ils m'ont dit d'aller chez mon père.

Plus précisément, son itinéraire de vie qui l'a menée à la rue semble avoir débuté lorsque ses parents se sont séparés. Elle demeure avec sa mère lors de la séparation, mais celle-ci a de nombreux conjoints et ils passent avant Julie. Un jour, sa mère lui dit qu'elle ne peut plus vivre là, car son conjoint du moment n'aime pas cette dernière. Alors, elle va vivre chez sa tante durant un mois, mais ils (la tante et l'oncle) ne veulent pas d'elle non plus. Ensuite, elle va demeurer chez ses grands-parents. Deux semaines plus tard, ils lui disent d'aller vivre chez son père. Donc, Julie va vivre chez son père. Elle y demeure un an, mais celui-ci boit. Elle va donc à Ottawa habiter chez des amis durant deux semaines. La mère d'une de ses amies lui dit qu'elle va l'adopter. À ce moment-là, elle a quinze ans. Le CAC dit à Julie qu'elle ne peut demeurer chez sa mère car cette dernière n'est pas adéquate. Julie est dépressive et se mutile. Un an plus tard, au mois de septembre, elle entre à l'hôpital pour

trois mois après une tentative de suicide avec des pilules. À sa sortie de l'hôpital, elle retourne vivre chez son père. C'était avant sa fête de seize ans. Quatre mois plus tard, son père lui remet quatre-vingts dollars et lui dit de partir. Elle fait du pouce jusqu'à Ottawa et demeure chez une amie pendant deux mois avant de retourner à l'hôpital pour la même raison. Par la suite, elle se retrouve à la rue. C'était au mois d'avril. De quatorze à seize ans, elle a tenté de ne pas se retrouver à la rue, mais à sa dernière sortie d'hôpital elle n'avait plus de place où aller. Tous ses amis avaient refusé de l'héberger.

Alors, j'ai fait du pouce jusqu'à Ottawa et j'ai vécu avec une amie environ deux mois. Je suis allée à l'hôpital pour la même chose et quand je suis sortie de l'hôpital là j'ai vécu dans la rue. C'était en avril. Depuis je vis dans la rue parce qu'on (elle, son copain et le chien) a pas d'autre place maintenant. J'ai essayé pendant à peu près deux ans de ne pas aller sur la rue. [...] Après ça, il n'y avait plus de place pour moi...tous(tes) mes amis(es) avaient dit non...c'était juste...alors j'ai vécu sur la rue en avril...

Au niveau scolaire, avant l'abandon, elle avait des problèmes, et ce, à différents niveaux: avec la direction, les autres étudiants (ils riaient d'elle), au niveau des résultats scolaires. Elle a complété sa neuvième année et débuté sa dixième mais ne l'a pas terminée.

3.1.1.2 Maude:

Maude a 18 ans. Elle a vécu dans la rue parce qu'elle dit ne plus pouvoir vivre chez, ne s'y sentant pas bien. Elle avait des problèmes avec ses parents. Elle avait besoin de s'évader. Elle n'était pas bien et elle partait tout le temps. Lorsqu'elle était dans la rue elle se sentait bien, elle était acceptée. Elle n'est plus dans la rue en ce moment, elle habite chez ses

parents et cela va bien avec ceux-ci. Elle a vécu dans la rue à Montréal, à Ottawa et à Québec (par contre, de l'épisode à Québec elle ne se souvient de rien). En tout, si nous calculons en terme de temps ses différentes escapades dans la rue, elle a été dans la rue pendant environ huit à neuf mois. Elle était dans la rue de façon intermittente; ce qui signifie qu'elle allait et venait entre la rue, chez ses parents ou chez des amis. En fait, depuis l'âge de 12 ans, elle vit dans la rue, chez ses parents, chez des amis. Elle a commencé à consommer avec un ami plus vieux. Après qu'elle ait débuté sa consommation, elle a commencé à aller dans la rue.

À l'école, elle avait des problèmes, et ce, au niveau de la direction, des professeurs et de ses résultats. Elle était étiquetée hyperactive. Elle a donc été suivie par divers intervenants: psychologues, infirmières. Un directeur l'a menacée de la mettre à la porte. Son habillement causait problèmes, surtout à la Polyvalente, c'est-à-dire le "body piercing", les vêtements rapiécés ("patch"). Elle avait aussi des problèmes avec les autres étudiants. Selon ses dires, elle a toujours été différente, et ce, depuis le primaire. Elle a complété son secondaire trois.

Elle n'a jamais été en centre d'accueil. Ses parents ne voulaient rien savoir à ce sujet; ils ne voulaient pas qu'elle aille en centre d'accueil. Lorsqu'elle était au poste de police, les policiers téléphonaient à ses parents et ceux-ci venaient la chercher. Quand elle était dans la rue, elle appelait ses parents. Étant donné qu'elle était mineure, elle les appelait pour ne pas qu'ils la cherchent, pour leur dire qu'elle voulait la paix et que tout allait bien. Elle a deux frères plus vieux qu'elle. Elle s'entend bien avec l'aîné qui ne demeure plus à la maison (il

est dans la trentaine).

3.1.1.3 Sandrine:

Sandrine s'est retrouvée à la rue principalement à cause de sa consommation de drogues. Sandrine a déjà vécu dans la rue, mais en ce moment elle ne se considère pas dans la rue. Elle vend des poèmes dans la rue et vit chez des amis. Elle ne sait pas toujours si elle va avoir un endroit où dormir. Elle a déjà vécu dans la rue lorsqu'elle avait 16 ans. Maintenant elle en a 19 ans et va avoir 20 ans bientôt. Sa vie dans la rue a débuté lorsque sa mère l'a mise à la porte. Elle habitait en banlieue à St-Jean sur le Richelieu; c'est là qu'elle a vécu dans la rue. Elle avait un copain plus vieux qu'elle et a commencé à fumer de l'héroïne avec lui. Il a ensuite débuté à s'injecter et elle l'a suivi deux semaines plus tard dans sa consommation. Puis, un soir, ils ont fait de la cocaïne et là ce fut la dégringolade. Le tout a duré un an. Elle était vraiment dépendante et elle aurait fait n'importe quoi pour avoir sa dose. Maintenant elle ne consomme plus du tout.

Ma mère m'a crissée dehors, c'était en banlieue. J'avais un chum plus vieux que moi. J'ai commencé à fumer de l'héroïne avec. Lui était plus vieux que moi, il a commencé à se piquer et je l'ai suivi deux semaines plus tard. J'ai fait de l'héro, j'ai été malade, tout ça. Un soir, on a fait de la coke...ça c'est débile la coke. L'héro t'en fais 20\$ t'es buzzé pour 3-4 heures, mais la coke c'est qu'après 10 minutes t'en veux d'autre. Là tu ferais n'importe quoi...tu fais une pipe à un gars pour 5\$, tu t'en fous tu veux avoir ta coke...

La prostitution commençait. Elle s'est prostituée pour de la coke. "J'avais pas d'argent et ça coûte tellement cher."

Sa mère a dû mettre Sandrine à la porte pour s'en protéger. Sandrine volait l'argent que sa mère avait mis de côté pour le loyer et ensuite s'enfuyait. Sa mère a voulu l'aider, mais Sandrine s'en allait tout le temps et recommençait.

...je volais de l'argent à ma mère dans son bureau pour le loyer et après je partais. Elle, c'était pour sa protection, elle a voulu m'aider mais c'était quoi, j'allais partir avec la télévision. Elle a voulu m'aider, elle m'a accompagné mais c'était tout le temps je m'en vais, je recommençais. C'était plus rendu une amie, plus une source d'amour, c'était une source où je pouvais avoir de l'argent.

Sandrine a dû abandonner l'école. Elle a terminé son secondaire. Elle a passé les derniers mois sur l'héroïne. Elle avait commencé à aller au cégep, mais elle n'était plus capable. Elle se couchait à cinq heures du matin droguée ("ben high") et le lendemain elle devait aller à l'école. Elle est donc allée seulement trois semaines au cégep.

Selon Sandrine, les jeunes de la rue proviennent des banlieues. Ce sont des jeunes qui en ont marre des parents et c'est carrément une histoire d'égo d'après elle. C'est une fuite des parents, de leur vie. C'est aussi une question de disposition mentale et psychologique.

Parce que comment ça commence dans le fond, c'est que t'en a marre des parents, c'est du monde qui vient des banlieues et c'est carrément une histoire d'égo. Moi c'est ce que je pense, c'est peut-être dur quand je dis ça, mais c'est plutôt une fuite des parents, de ta vie. [...] Ouais des problèmes familiaux mais une disposition mentale aussi...une disposition psychologique et mentale.

Selon elle, tout particulièrement l'été, la vie dans la rue commence sur une notion de plaisir, de jouissance. Et peu importe le groupe d'appartenance (punk, peace and love), les jeunes de la rue se cherchent. Le fait de vivre dans la rue est une volonté de se trouver et de vivre sa

vie.

Je pense que c'est l'été que ça commence. Tu prends de la drogue un été, là tu fais du squat, tu couches dehors avec ton sleeping bag, c'est le fun. Je pense que ça commence vraiment sur une notion de plaisir, de jouissance, de vivre ta vie, bon le côté punk what ever, ou peace and love ou n'importe quoi, je pense que c'est juste vivre sa vie, une volonté d'essayer de se trouver, de faire autre chose. Parce que tu vois ce que tu as à faire sur ton chemin, l'école, na na na.

3.1.1.4 Benjamin:

Benjamin a 21 ans. Il est dans la rue de façon temporaire, pour l'été. Il étudiait à l'Université de Toronto. Il demeurait en résidence jusqu'à son retour à Montréal. À son retour pour l'été, ses parents n'ont pas de place chez eux pour l'héberger. Il se retrouve donc à la rue. Il retourne à l'école en septembre à McGill. Il y est accepté et ses prêts et bourses lui sont accordés. Il lui reste un an de son baccalauréat à faire. Il va vivre en résidence pour l'année scolaire. Au mois d'août, il va pouvoir déjà s'y installer. Il étudie en informatique.

Même s'il y avait eu de la place chez ses parents, il dit qu'il ne serait pas retourné y vivre. Il considère ses parents conservateurs. À minuit, il doit être couché, il ne doit pas sortir. Ses parents ont une mauvaise image de lui. Tout d'abord, ils ne sont pas d'accord avec son choix d'études. Sa mère voulait qu'il soit médecin (elle est infirmière) et son père voulait qu'il soit ingénieur (il est ingénieur). Selon Benjamin, ils se sont presque divorcés parce qu'ils ne s'entendaient pas sur le choix de la profession de leur fils. Ils voulaient aussi qu'il devienne avocat mais ils se sont vite rendus compte que cela ne l'intéressait pas. Ensuite, ils perçoivent Benjamin comme un petit "skater" révolté, inadapté. Benjamin donne de ses nouvelles à ses parents. Il a beaucoup moins de contact avec eux actuellement

comparativement au moment où il vivait à Toronto alors qu'il venait souvent les voir. Il a une soeur avec laquelle il s'entend bien et de qui il est proche. Il est également proche de son beau-frère.

3.1.1.5 Émilie:

Émilie a 19 ans. Elle est partie de chez elle parce qu'elle en avait marre. Elle est partie quand elle avait 15 ans. Sa mère lui faisait toutes sortes de menaces et elle en avait assez.

Je suis partie de chez-moi parce que ma mère arrêtait pas de me faire des menaces: je vais te crisser dehors si tu fais pas la vaisselle, je vais te crisser dehors si tu fais pas le ménage. À un moment donné, une fille s'écoeure. Je l'aime beaucoup ma mère mais quand t'es pas capable d'avoir une relation stable, une discussion qui fait de l'allure sans qu'il y en ait une qui se lance la balle, je me suis tannée. Je l'aime ma mère, je vais l'appeler pour y donner de mes nouvelles, je vais aller la voir. Mais je serais pas capable de rester chez eux.

Depuis ce temps, elle vit dans la rue. Elle vit présentement dans une ressource d'hébergement où elle peut y demeurer à long terme.

Au niveau scolaire, elle a débuté son secondaire un. Elle avait des problèmes avec les professeurs, la direction. Elle avait de bons résultats.

3.1.1.6 Noémie:

Noémie a 19 ans. Elle est arrivée dans la rue après avoir fugué du centre d'accueil où elle résidait. Elle est donc venue en ville. Elle a rencontré des jeunes et a commencé à fêter

("tripper") avec eux. Elle avait 16 ans et demi.

Je suis arrivée ici en fugue. J'étais en centre d'accueil et le centre d'accueil c'est de la merde, c'est pas bon, ça essaie de te faire des lavages de cerveau. Alors je suis partie. Il y a une expression qui dit en centre d'accueil, soit ça marche ou soit tu sors de là trois fois plus révoltée. Je suis sortie de là j'étais trois fois plus révoltée. Alors je suis venue en ville. J'ai rencontré du monde, j'ai commencé à tripper avec eux autres.

Elle était en centre d'accueil car son père était (ou est) cocaïnomane. Elle n'était plus capable d'endurer cela et a demandé à ce qu'on essaie de régler le problème. Pour ce faire, elle fut envoyée en centre d'accueil.

Mon père prenait de la cocaïne. J'étais écoeurée et j'ai demandé qu'on essaie de régler le problème. Mais au lieu de régler le problème on m'a carrément envoyée en centre d'accueil. Ça l'a rien réglé du tout, ça l'a juste empiré les affaires dans le fond.

Elle est dans la rue de façon intermittente. Elle vit dans la rue un temps, retourne chez elle (i.e. avec sa grand-mère), elle se déniche un appartement et ainsi de suite. Elle retourne parfois habiter avec sa grand-mère. Elle ne vit plus avec son père. Sa mère, elle ne la voit plus.

Au niveau scolaire, elle a abandonné l'école lorsqu'elle a fugué du centre d'accueil. Elle a fait son secondaire quatre à moitié. Elle a complété quelques cours en secondaire quatre. Elle semble avoir fait des cours de secondaire cinq aussi, selon ses dires. Elle avait de bons résultats scolaires. Elle avait certains problèmes avec les autres étudiants. À la maison, ils ne vivaient pas dans le luxe mais ils ne manquaient de rien. À ce titre, elle n'avait pas des vêtements dispendieux et à la dernière mode. Chose qui ne la tracassait pas

vraiment, mais les autres étudiants ne comprenaient pas cela et la ridiculisaient. Ils vivaient dans un quartier assez aisé d'où la confrontation.

C'est parce que j'ai tout le temps été dans un milieu assez riche et nous autres, on était pas pauvre, mais on avait juste assez d'argent pour vivre. Nous autres on manquait de rien et le monde c'était tout le temps du luxe qu'il se payaient et ils ne comprenaient pas. J'ai une de mes amie de fille qui est avec moi, ils ne comprenaient pas pourquoi nous autres on n'était pas vraiment "regarde mes souliers ils m'ont coûté 100\$" "regarde mes pantalons ils m'ont coûté 200\$". Nous autres on s'en foutait un peu. On était ridiculisé un peu à l'école à cause de cela, mais je m'en crisse, je me suis toujours foutée de ce que les autres pensaient de moi.

3.1.1.7 Frédéric:

Frédéric a 21 ans. Il est dans la rue à cause de troubles psychiatriques, il a un trouble de personnalité limite. Ce diagnostic il ne l'a reçu qu'en janvier de cette année. Il savait que quelque chose n'allait pas, mais il ne savait pas quoi. On l'a toujours étiqueté comme étant hyperactif à l'école. Son itinéraire a débuté lorsqu'il s'est fait mettre à la porte par ses parents à 14 ans. Il a deux frères qui le suivent relativement de près. Il a toujours été turbulent à l'école mais au secondaire sa turbulence a augmenté. Cela a fait en sorte qu'il s'est fait mettre dehors de chez-eux. À la suite de cela, il a vécu un an et demi dans un foyer thérapeutique à St-Hypolite. Ensuite, il a vécu six mois en chambre et pension à St-Jérôme. Puis, jusqu'à ses 18 ans, il est demeuré chez sa tante au Lac St-Jean où il a terminé son secondaire cinq. Ensuite, il était admissible au programme de prêts et bourses gouvernementaux et s'est loué une chambre. Un mois et demi plus tard, il s'est retrouvé dans la rue au Lac St-Jean. Il a alors rencontré une travailleuse de rue qui l'a référé à Portage à Québec. Il est demeuré dans

un centre de jour pour Portage où il a fait trois mois à l'externe. Il a habité dans une maison d'hébergement. Ceux-ci administraient son chèque du bien-être social, c'est semblable à la Casa, selon ses dires. Il a effectué une thérapie et lorsqu'il est sorti de sa thérapie, il a rechuté et s'est retrouvé à la rue.

Il est dans la rue à Montréal depuis quelques mois, à peu près depuis février. Par contre, il a toujours été dans la rue, et ce, périodiquement. Il a déjà été en maison d'hébergement pour un mois, il s'est déniché une autre ressource pour le mois suivant et a été en thérapie trois à quatre mois. "Je suis tout le temps in and out d'institutions ou de la rue". Il a aussi fait environ une semaine à Bordeaux, il y a de ça peu de temps, pour des contraventions impayées qui s'accumulaient.

Il va avoir 22 ans cet été et cela va faire quatre ans qu'il se promène d'institutions, en ressources, à la rue. Avant cela il a toujours été placé, il était encadré d'une certaine façon. Il n'a été vraiment dans la rue qu'après ses 18 ans. Auparavant, il était sous la tutelle de l'État si on veut, il était sous la charge des services sociaux. Il avait 600\$ par mois du gouvernement pour vivre. Il habitait un peu partout: en appartement supervisé, en chambre et pension et chez sa tante. De plus, il était aux études. Il est allé au cégep. Il a fait une session en art, une en cinéma et une en sciences humaines. Par contre, il n'a aucun crédit d'accumulé n'ayant jamais eu une note plus élevée que 21%. Mais depuis qu'il a terminé son secondaire et qu'il a 18 ans, il a commencé à avoir de la difficulté, et ce, avec ses prêts et bourses, pour gérer cet argent. Depuis l'âge de 18 ans, il va dans des maisons d'hébergement. Avant la rue, il a suivi des thérapies et fait des désintoxications.

Il a de la difficulté à fonctionner en société, selon lui.

Quand je suis dans la rue je ne fonctionne pas. Je veux dire quand on me lâche lousse je ne suis pas capable de tenir bien longtemps. Des fois j'essaie de me louer une chambre, de m'acheter une commande, j'essaie de faire ça mais je trouve ça monotone, je me sens seul, je trouve que c'est plate, je trouve que ça donne rien. Les choses ne m'arrivent pas aussi vite que j'aimerais qu'elles arrivent peut-être, je finis par me décourager...je me laisse aller finalement.

Selon lui, le problème c'est le fait qu'il ne peut être soigné. Il devrait avoir un suivi psychiatrique et une médication pour son trouble de personnalité limite. L'obstacle est qu'il ne peut avoir de suivi psychiatrique. Il n'y a pas vraiment de ressources pour ce dont il a besoin. Il a déjà fait toutes sortes de thérapies, mais ce qui lui faut c'est une psychothérapie avec une médication. Selon la recommandation du psychiatre de Montréal, celui ayant apposé le diagnostic de personnalité limite, Frédéric devrait suivre une psychothérapie combinée à une médication. Il y a une liste d'attente de six à neuf mois pour une psychothérapie. Il peut avoir sa médication, mais il ne peut avoir le suivi nécessaire avec celle-ci. Il ne sait pas où il va être dans neuf mois, il ne peut donc pas laisser son nom sur une liste d'attente à Montréal ne sachant pas où il va être. Il ne demeure jamais plus de deux à trois mois dans la même ville. Il aimerait aller à Vancouver. La pratique privée n'est pas envisageable étant donné les coûts, alors qu'au public cela ne lui en coûte rien mais la liste d'attente est longue.

J'ai bien beau suivre une vingtaine de thérapies de suite, si j'entreprends pas ma psychothérapie ça sert à rien je vais tout de suite rechuter. Je l'ai dans mes poches ce rapport psychiatrique là, c'est un psychiatre de Montréal. ... Je suis sensé, j'ai la recommandation du psychiatre sur moi, c'est recommandé que je prenne des médicaments et c'est recommandé que je suive une psychothérapie. Mes médicaments je suis capable de les avoir, je suis capable de me les

administrer tout ça, mais je ne suis pas capable d'avoir aucun suivi psychiatrique nulle part nulle part. J'ai cherché des ressources partout dans la province. Il y a des ressources qui existent mais pas pour moi, pour les besoins que j'ai il n'y en a pas vraiment. Les médicaments je suis capable d'aller les chercher, j'ai essayé de prendre ma médication sauf que je suis tout seul chez nous à essayer de me guérir tout seul. Les antidépresseurs ça prend trois semaines à s'ajuster, après ça il faut qu'il décide s'il mixte ça avec un autre médicament, si c'est pas du tout le bon, s'il en faut plus, s'il en faut moins. Moi je suis tout seul chez nous à essayer de me guérir tout seul et je ne suis pas capable d'aller suivre une psychothérapie nulle part. En privé c'est quelque chose comme 60\$ par semaine, au public ça coûte rien sauf qu'il y a six à neuf mois d'attente.

Il a donc arrêté sa médication ne pouvant avoir de suivi. Le trouble de personnalité limite s'avère un état dépressif chronique, selon son explication. D'après le psychiatre, il serait dans cet état depuis l'âge de 3-4 ans. Selon ce que Frédéric nous a expliqué, ce trouble peut s'apparenter à psycho maniaque-dépression, sauf que lui il n'a pas les états euphoriques (ou en d'autres mots les "high") de celle-ci. Ce diagnostic ne l'a pas surpris, il savait que quelque chose n'allait pas.

Je le savais ça fait quelques années, je suis intelligent, je pense que j'ai un bon potentiel, j'ai des qualités, j'ai quand même une bonne éducation, j'ai du vocabulaire tout ça. Ça fait des années que j'essaie de me débrouiller, j'ai fait des thérapies et je l'ai fait sincèrement et honnêtement ces thérapies là. J'ai essayé de m'aider avec plein de ressources, avec plein de gens. J'ai réussi à fonctionner pendant trois à quatre mois, mais je ne suis pas capable de fonctionner plus de trois à quatre mois. Il doit y avoir quelque chose qui ne fonctionne pas, il y a rien qui m'intéresse, je trouve tout plate.

Le seul moyen qu'il aurait pour avoir un suivi c'est d'être en état de crise. Mais puisqu'il est articulé, qu'il a l'air bien, les gens semblent dire "t'as juste à te donner un coup de pied dans le cul". Sauf que cela fait huit ans qu'il fait des efforts et qu'il pédale mais il n'y arrive pas

du tout.

Comme nous l'avons vu plus haut, il a eu un passé de toxicomane. Il a fait des cures de désintoxication parce qu'il consommait de la cocaïne et de l'héroïne. En ce moment, il prend de la drogue régulièrement, mais c'est davantage de la marijuana. Il a commencé à consommer un an et demi avant d'être mis à la porte de chez eux.

À l'école, il a toujours été étiqueté comme étant un hyperactif. Il n'a pas pris de Ritalin, ses parents ne voulaient pas. Il a été suivi par divers spécialistes: psychoéducateur, éducateur conseiller, tuteur, tuteur conseiller, psychothérapeute, orthopédagogue. Il a aussi été suivi au privé à St-Jérôme. Pendant tout ce temps, il a été traité comme un hyperactif alors que le psychiatre de Montréal lui a dit qu'il avait un trouble de personnalité limite. Selon ce psychiatre, la vraie hyperactivité c'est lorsque le cerveau n'a pas atteint sa pleine maturation avant de sortir du ventre de la mère, ce qui n'est pas le cas de Frédéric. Selon le psychiatre, son problème c'est qu'il a toujours été "border line", et ce, depuis qu'il est tout jeune. Les comportements de Frédéric seraient, en fait, la façon qu'il aurait trouvé de réagir aux périodes de sa vie. Ensuite, il a vieilli, il est devenu un adolescent et sa façon de se comporter a aussi changé.

3.1.1.8 Olivier:

Olivier a 23 ans. Il s'est retrouvé à la rue après l'interdiction de demeurer avec son colocataire. Il a commis un délit avec son colocataire devenant ainsi son complice. Ils sont entrés par effraction dans une maison de policier, chose qu'ils ne savaient pas. Il fut accusé

de méfaits graves et de dommages. Il ne pouvait plus vivre avec son complice car la cour avait mis en vigueur une interdiction de le côtoyer. Il s'est donc retrouvé à la rue et il est venu à Montréal. Il a commencé à connaître des jeunes et à savoir comment se débrouiller. Il a commencé à quêter, pour ensuite se rendre compte qu'il y avait plus d'argent à faire avec le "squeegie". Sa mère ne pouvait l'héberger, elle habite où elle travaille. Elle travaille en tant que préposée aux bénéficiaires. Il adore sa mère. Quant à son père, il n'a pas une bonne relation avec lui. Il m'a dit que son père a déjà battu sa mère, mais ils sont maintenant séparés.

Sa mère a tenté de l'aider en lui louant un appartement. Il invitait à coucher des jeunes qu'il avait rencontrés dans la rue. Il consommait beaucoup. Il s'est retrouvé sans appartement. À ce moment-là, il se retrouve de nouveau à la rue. Par contre, il a commencé à s'introduire dans le milieu de la drogue et à de l'argent avec le trafic de drogues. Il vendait de la cocaïne, du PCP, du buvard et bien d'autres. Il avait un problème de consommation de cocaïne. Il pouvait consommer jusqu'à 300-400\$ par jour de cocaïne. Cela s'est produit lorsqu'il avait 21 ans.

À l'école, il était un garçon tranquille. Il n'avait pas de "challenge", de défi, il trouvait ça plate.

En ce moment, il vient de sortir du pénitencier où il a été libéré conditionnellement après le tiers de sa peine. Il y est donc demeuré huit mois. Cela faisait deux semaines qu'il était sorti à notre rencontre. Il demeurait en maison de transition.

3.1.1.9 Audrey:

Audrey a 18 ans. Elle vit dans la rue depuis présentement deux mois. Elle y a déjà vécu auparavant lorsqu'elle avait 16 ans. Débutons par ce qui a fait qu'elle se retrouve présentement à la rue. Elle habitait chez un ami à Montréal pour pouvoir suivre un cours de barmaid. Un jour, il lui a demandé des faveurs sexuelles et lorsqu'elle a refusé, il l'a mise à la porte. Depuis ce temps, elle vit dans la rue. Ses parents habitent en Gaspésie. Elle ne veut pas y retourner; si elle y retourne, ce sera en vacances. Elle est venue à Montréal pour fuir le milieu dans lequel elle se trouvait. C'est pour cette raison qu'elle voulait suivre un cours de barmaid. Elle a commencé à consommer de la cocaïne à 12 ans. Elle a fait de la prostitution, des vols pour s'en procurer. En ce moment, elle ne consomme plus du tout.

La fois précédente où elle a été dans la rue, elle avait 16 ans. C'était l'hiver et elle était venue à Montréal avec son copain. Cela n'a pas fonctionné avec lui et elle ne connaissait rien de Montréal ni personne dans cette ville. Elle s'est donc retrouvée à la rue. Étant donné que c'était l'hiver, elle est tombée malade. Elle a eu une infection de vessie qui s'est propagée dans les reins. Alors elle est retournée chez ses parents.

J'avais 16 ans dans ce temps là. C'était l'hiver et j'étais venue à Montréal. Je fréquentais un gars, en tout cas, ça l'a fouerré. Je connaissais personne, je ne connaissais rien et là je suis tombée dans la rue. C'était l'hiver et je suis tombée malade. C'était pas drôle, j'ai attrapé une infection de vessie et ça c'est propagée dans mes reins. Je suis vraiment tombée malade. Je suis retournée chez nous parce que j'étais mineure dans ce temps là.

Elle est allée en centre d'accueil un an et demi en Gaspésie. Cela s'est passé avant qu'elle revienne à Montréal et qu'elle soit dans la rue pour la deuxième fois. Elle est

demeurée en Gaspésie un certain temps après sa sortie du centre d'accueil. Elle a fêté en grande et puis elle s'est rendue compte qu'elle ne voulait plus vivre comme ça. C'est à la suite de cela qu'elle est venue à Montréal pour suivre un cours de barmaid. Elle était dans un genre de dépression, elle n'était plus capable de vivre dans ce milieu-là. Il était temps pour elle de partir.

Je suis restée un peu en Gaspésie, là j'ai trippé, j'ai trippé...j'ai décâlé une débarque...Et là je me suis donnée des claques sa gueule, c'est assez, c'est pas une façon de vivre de même. Là je suis venue à Montréal suivre un cours de barmaid. C'était le temps que je parte, j'étais rendue à bout. J'étais vraiment rendue à bout. Je braillais tout le temps, c'était comme une dépression. J'étais plus capable de vivre dans ce milieu là.

Elle a été en centre d'accueil pour toutes sortes de raisons; à cause de sa consommation et de choses reliées de près ou de loin à celle-ci. Ses parents étaient rendus au bout du rouleau. Sa consommation de cocaïne était forte à ce moment-là. Elle a fait des vols, du vandalisme pour se procurer de la drogue. Elle avait des problèmes à l'école, dans sa famille et dans la société. Elle a fait des tentatives de suicide et une tentative de meurtre sur sa famille.

À cause de ma consommation et toutes sortes d'affaires. J'aurais pas fait ça si j'avais pas consommé. J'ai fait un an et demi de centre d'accueil, trois désintoxes. [...] J'ai fait des vols, du vandalisme. J'avais des problèmes à l'école, dans ma famille, dans la société. J'ai fait des tentatives de suicide, j'ai fait une tentative de meurtre sur ma famille. J'avais rendu mes parents à bout. Mon père avait perdu ses cheveux, ça tombait mais là ils ont repoussé. Ma mère commençait à avoir des problèmes de coeur. [...] Mon père était rendu à bout et ma mère dormait plus... Je pétais des coches, j'étais en manque de poudre. Mon père voulait pas que je sorte, il dormait en avant de la porte de ma chambre. Je sautais vraiment de grosses coches.

Elle a une moins bonne relation avec son père qu'avec sa mère. Elle a un frère avec lequel elle n'a pas une bonne relation frère-soeur. Elle le battait, lui faisait des menaces de mort.

J'ai un frère. Mon frère a 15 ans. Ça marche pas, ça marche pas. Je battais mon frère, je lui faisais des menaces de mort. Mon frère est quand même fin. J'ai pas une grosse relation frère et soeur du tout.

Du côté scolaire, elle avait des difficultés au niveau de ses résultats, des professeurs, du système, comme elle me l'a dit. Avec les autres étudiants, cela allait bien. Elle était l'originale, la "flyée" de la bande.

J'étais la flyée de la gang si tu veux. Ils tripaient tous sur mon cas, le monde me trouvait cool. J'étais l'originale avec les boucles d'oreilles, les cheveux de couleur, le linge, j'avais pas de problèmes avec les étudiants.

3.1.1.10 Tristan:

Tristan a 21 ans. Il arrive de la Floride où il y est demeuré huit mois. Il est revenu avant qu'il n'y fasse trop chaud. Cela ne lui donne rien de plus de demeurer là-bas étant donné qu'il fait beau ici (nous étions vers la fin avril). En Floride, il est facile de se débrouiller, selon lui. On peut dormir sur la plage, il fait presque toujours beau. Là-bas, il travaillait, il vendait des fleurs.

Avant qu'il ne devienne un jeune de la rue, il vivait en appartement. Il allait au cégep, il étudiait en éducation spécialisée. Il a fait un genre de dépression. Il prenait de la cocaïne. Il volait pour de la drogue. Il voyait tout s'écrouler. Il a décidé de partir pour ne pas décevoir les gens qui l'aiment, pour pouvoir repartir à zéro. Il est parti avec seulement un sac

à dos afin de pouvoir rebâtir. Il avait son appartement il y a de cela un an et demi. Il n'était pas capable de payer le loyer, il avait sa drogue à payer. Il a tout laissé, il a fait du pouce jusqu'en Floride. Il est parti pour rebâtir, voir où sont ses priorités. Il a arrêté de consommer en Floride, il a plutôt substitué la cocaïne par l'alcool.

Ses parents sont divorcés. L'homme que Tristan appelle son père est en fait son beau-père, son père biologique n'était jamais là, il était trop occupé. C'est son beau-père qui les a élevés, lui et sa soeur. Sa soeur a le même père biologique que lui. Il a d'abord vécu avec sa mère qui s'est remariée. Puis, il a déménagé avec son père. Ce dernier s'est divorcé de sa nouvelle femme. Sa mère s'est aussi divorcée de son nouveau mari. Il a été placé au pensionnat. Il est retourné vivre chez sa mère, puis son père. Ensuite, il est allé demeurer en appartement. Étant donné qu'il n'était pas capable de payer le loyer, il est parti. Lorsqu'il vivait chez ses parents, il sortait et n'était pas là souvent. Ses parents non plus n'étaient pas là souvent. Ses parents sont des bourreaux de travail ("workaholic" selon le terme employé par Tristan). Ils l'ont envoyé au pensionnat pour lui donner un encadrement.

Il parle à ses parents à l'occasion. Il a parlé à sa mère il y a deux ou trois mois de cela. Sa mère l'a toujours encouragé. Il n'a parlé à son père que deux fois depuis qu'il est dans la rue, avec ce dernier c'est plus difficile. Il voudrait leur écrire, mais il n'a pas les mots. Sa plus grande peur c'est d'être renié lorsqu'il va revenir, s'il reprend contact. Il a peur que ceux-ci s'endurcissent: "Mon fils est parti, il a décidé de se pousser bon bien". Il ne veut pas qu'ils s'endurcissent face à cela. Son père lui a déjà dit qu'à un moment donné il ne lui parlera plus. Son père, il le décrit comme un homme qui parle tout le temps, ce qu'il disait

était méchant même s'il ne le pensait pas. Tristan a encore de la difficulté aujourd'hui à essayer de démêler ce que son père disait, si ce dernier le pensait vraiment quand il disait ci ou ça. Il aimerait raconter à ses parents les aventures qu'il a eues. Quand il pense à son père, il a le goût de pleurer des fois. Si quelqu'un qui le connaissait lorsqu'il demeurait chez ses parents lui parle de ce temps, il est très sensible et cela le rend triste.

Il s'est senti responsable du divorce de ses parents. Sa mère lui avait demandé s'il se pouvait qu'un autre homme soit en amour avec elle. Il lui avait répondu oui, car elle est belle, c'est sa mère. Il dit qu'il était trop jeune pour être mêlé à cela. C'était une conversation d'adultes, mais il n'était pas encore un adulte. Elle venait appeler son nouveau copain dans la chambre de Tristan. Son père s'est rendu compte que la facture de téléphone augmentait: une centaine de dollars. Il a commencé à y avoir du grabuge. Tristan entendait le boucan en haut, son père cassait des choses et a commencé à boire.

À l'école, il avait des problèmes avec les professeurs et la direction. Il était perçu comme un jeune ayant un comportement dérangeant. Il était le comique de la classe, "le clown". Il amenait les autres à faire des mauvais coups. Il était un abonné des retenues. Il avait cependant de bons résultats. Selon lui, c'est ce qui dérangeait probablement les professeurs. Il n'écoutait pas trop, il écoutait ce qu'il voulait entendre et réussissait bien. Il n'étudiait pas et avait des résultats dans la moyenne et même au-dessus. Il a doublé une année. C'était sa première année au pensionnat. Il ne voulait pas y rester et comme moyen pour faire comprendre à ses parents que cela ne faisait pas son affaire, il a coulé son année. C'était un moyen de leur dire:

Vous payez l'école privée, en plus vous payez le pensionnat, et moi je veux pas y aller alors vous allez payer. C'est sûr que c'était pas logique. J'avais quoi 13 ans. C'était la logique d'un petit gars de 13 ans qui se disait c'est eux qui paient. Mais en réalité c'est moi qui aie perdu une année.

Il poursuivit ses secondaires deux et trois au pensionnat. Au troisième secondaire, il n'était pas pensionnaire tout le temps. Il se dit de l'époque un jeune rebelle. Comme nous l'avons mentionné ci-haut, il a été au cégep. Il a complété une année en éducation spécialisée. Il n'était pas capable de se remettre en question, de s'aider lui-même. Il se voyait donc mal à vouloir aider les autres. Avec les problèmes auxquels il faisait face (problèmes de consommation), il ne se voyait pas en tant qu'intervenant.

Je donnerais ma chemise à n'importe qui, mais j'avais un problème de dépendance et je n'étais pas capable de me positionner.

3.1.2 Mode de vie vagabond:

Voyons maintenant en quoi consiste le mode de vie vagabond: comment les jeunes de la rue se débrouillent. Nous aborderons les stratégies que les jeunes utilisent pour satisfaire leurs besoins, pour vivre dans la rue. Les trois grandes priorités ou besoins énoncés par les jeunes de la rue rencontrés étant se procurer de l'argent, de la nourriture et trouver un endroit pour dormir.

Frédéric nous a nommé les priorités ou besoins de la rue. Les trois priorités dans l'ordre sont: trouver de l'argent, de la nourriture et un endroit pour dormir. Ainsi, lorsqu'ils peuvent avoir des cigarettes, fumer de temps en temps quand cela est possible, manger et

dormir, ils n'ont pas besoin de plus selon Frédéric.

Quand tu te réveilles le matin et que tu es dans la rue, il n'y a pas de grandes questions à se poser, il n'y pas de grandes étapes à franchir. Ce qu'il y a faire c'est de savoir comment tu vas faire pour te trouver un peu d'argent aujourd'hui pour être capable de t'acheter des cigarettes ou une liqueur, quelque chose comme ça. Ensuite, comment tu vas manger aujourd'hui et où tu vas aller te coucher. Ce sont les trois priorités de la journée. ...Il n'y a pas grand chose à faire, c'est essayer de passer la journée le plus vite possible en s'ennuyant le moins possible et tu es en train de te casser la tête pour ces trois questions-là.

Il y a aussi le lavage qui s'ajoute une fois par semaine à leur liste de priorités. Le jour de notre rencontre, Frédéric allait le faire pour lui et son ami. Faire son lavage occupe une heure et demie de sa journée.

Par conséquent, voyons les trois grandes priorités de la rue, c'est-à-dire l'argent, la nourriture et un endroit pour dormir. De ce fait, nous verrons la façon dont ces jeunes se débrouillent pour satisfaire ces besoins. Il sera aussi question des organismes, de la gang, de la débrouillardise et de la prison qui constituent des éléments pour se débrouiller dans la rue.

3.1.2.1 Argent:

Les jeunes de la rue se procurent de l'argent habituellement pour manger, s'acheter de la drogue et/ou de l'alcool, des cigarettes, des vêtements ou même pour se payer une chambre d'hôtel. D'après Maude, le besoin d'argent est un problème important dans la rue. Pour se procurer de l'argent, ils peuvent quêter, faire du "squeegie", vendre de la drogue, faire des commissions, voler, se prostituer, avoir de l'aide sociale ou encore se coller à quelqu'un. Nous verrons aussi leurs priorités financières lorsqu'ils ont de l'argent, c'est-à-dire la façon de

le dépenser.

3.1.2.1.1 Quêter:

Pour avoir de l'argent, les jeunes de la rue se débrouillent de différentes façons. La manière la plus fréquente est de quêter. Julie, Maude, Émilie, Noémie, Olivier et Audrey le font. Julie nous a parlé de l'incertitude face à l'argent qu'ils peuvent ramasser. Ils ne savent pas combien ils vont gagner. Elle et son copain, une fois la journée terminée, mettent en commun ce qu'ils ont gagné.

Je demande pour le change...cela dépend des jours, des fois je fais 30\$ dans trois heures, mais d'autres jours c'est environ 10\$ dans trois heures.
Mais on *travaille* dans le jour, il fait le squeegee et je demande pour le change.
Quand on a fini on met tout l'argent ensemble [...]

Noémie ne quête que pour ce dont elle a besoin. Elle dit que c'est payant quêter, qu'elle ne ferait pas plus d'argent en travaillant.

Quêter c'est aussi payant que se trouver un emploi, on se fait plus de l'heure...Ça dépend des jours, ça dépend des endroits où tu quêtes, mais c'est environ 20\$ de l'heure minimum que je peux me faire. Quand je décide de quêter, des fois l'hiver je quête juste pour un gramme de pot. Je m'en vais sur le coin de la rue je reviens au bout d'une demi heure, j'ai 10\$. Je resterai pas là quêter plus d'argent que j'en ai besoin.

Audrey aussi est d'avis que c'est assez payant quêter. "Ça dépend des fois, tu fais plein d'argent, des journées ça marche bien." Pour sa part, Tristan ne quête pas parce que ce n'est pas payant et qu'il trouve qu'il y a assez de jeunes qui le font. Frédéric non plus ne quête pas, il n'est pas fort là-dessus, comme il me l'a dit.

3.1.2.1.2 "Squeegie":

Ensuite, les jeunes font du "squeegie". Le copain de Julie fait du "squeegie". Maude et Olivier aussi l'ont fait. Olivier a fait du "squeegie", il a découvert que c'était plus payant que de quêter. Émilie ne fait pas de "squeegie" parce que la police est aux aguets avec les squeegies. Elle est sous mandat et essaie de se tenir loin des policiers. Noémie a déjà fait du squeegie mais elle n'aime pas ça.

3.1.2.1.3 Vendre de la drogue:

Certains peuvent vendre de la drogue. Benjamin vend de la drogue pour avoir de l'argent. Lui, il n'a pas de problèmes de consommation de cocaïne, donc, il peut vendre (il n'écoulera pas sa marchandise et ainsi s'endetter). De plus, il n'a pas de dossier, ce qui le rend moins suspect. L'autre jour, il s'est fait arrêter, mais ils l'ont relâché parce qu'ils n'ont rien trouvé sur lui et qu'il n'a pas de dossier. Olivier aussi a vendu de la drogue. Noémie vendait mais elle a arrêté. Émilie ne peut vendre à cause de sa consommation, selon ce qu'elle nous a dit. Selon Frédéric, vendre dans le parc ce n'est pas un gros titre (ce qui signifie que le vendeur temporaire ne se fonde pas une réputation de vendeur). Il y a un assez grand roulement de vendeurs. Les gens savent tout le temps qui vend car cela se jase. N'importe qui peut vendre une journée. Il y en a une quinzaine en ce moment et il y en aurait probablement quinze autres dans quelques temps.

3.1.2.1.4 Faire des commissions:

D'autres peuvent faire des commissions. Cela consiste à aller chercher de la drogue pour quelqu'un et demander un montant d'argent en échange, un certain pourcentage si on

veut. Lorsqu'Émilie fait une commission elle va demander par exemple 5\$ ou de la monnaie. Tristan aussi fait des commissions.

3.1.2.1.5 Vols:

Certains jeunes volent pour avoir de l'argent. Maude et Olivier l'ont fait. Maude et un ami volaient des radios et des télévisions dans les magasins pour avoir de l'argent. Ce n'est pas elle qui le faisait mais son ami avec lequel elle était tout le temps. Olivier a quelques fois volé et battu des personnes pour avoir de l'argent.

Selon Noémie, certains font les poches des gens. Ils vont dans le quartier gai, ils battent un gai et partent avec son porte-feuille. Elle, personnellement, n'est pas d'accord avec cela.

Ça personnellement je trouve ça chier. Si tu veux de l'argent gagne la. J'irai pas tabasser les autres qui ont travaillé pour leur argent. Moi, je respecte le monde tant et aussi longtemps qu'ils vont me respecter. C'est pas parce que lui il a un habit cravate que je suis obligée de le faire chier parce qu'il a un habit cravate et a décidé de travailler. C'est son choix.

Émilie ne vole pas, elle n'est pas pour ça.

3.1.2.1.6 Prostitution:

Certains peuvent se prostituer. Émilie s'est déjà prostituée à deux ou trois reprises pour avoir de l'argent. Elle a, entre autres, fait un spectacle de lesbiennes (elle dansait avec une autre fille devant un homme) qui lui a rapporté 200\$. Noémie a appuyé le fait que certains jeunes se prostituent pour avoir de l'argent.

3.1.2.1.7 Aide sociale:

De plus, certains peuvent avoir de l'aide sociale. Au Refuge lorsqu'un jeune y dort trois nuits, ils lui fournissent une preuve de résidence. Le bureau de l'aide sociale connaît bien cette ressource et les jeunes n'ont pratiquement pas de problèmes pour recevoir leur chèque là-bas. Frédéric a eu un chèque de 500\$ de l'aide sociale (au début du mois d'avril semble-t-il).

3.1.2.1.8 Se coller à quelqu'un:

Par ailleurs, certains pour avoir de l'argent peuvent se coller à quelqu'un. Par exemple, Frédéric se colle en ce moment à Benjamin qui les fait vivre (hypothèse). Ils se sont rencontrés dans une maison d'hébergement il y a quelques mois. Ils se sont revus dans la rue il y a quelques jours. Étant donné qu'ils sont tous deux dans la rue, cela faisait deux à trois jours qu'ils se suivaient. Nous disons que Frédéric se colle à quelqu'un parce que nous ne savons pas comment il trouve de l'argent. Il nous a dit qu'il n'aimait pas quêter. Il ne vend pas. Il ne nous a pas dit qu'il faisait du "squeegee" et il ne se prostitue pas. Par contre, dans la citation ci-bas, il va parler qu'il va se trouver un compagnon pour quelques jours et qu'ils vont dépenser l'argent qu'ils ont tous deux gagné. Sauf que s'il n'en gagne pas, il dépense peut-être celui de son compagnon avec lui...

Moi, quêter je ne suis pas fort là-dessus. Qu'est-ce qui arrive c'est qu'après un certain temps tout le monde qui est dans la rue, même si on ne se connaît pas, même si on ne connaît pas nos noms, même si on vient de se rencontrer ça ne fait pas 15 minutes, c'est que d'une façon inconsciente et tout à fait naturelle on devient tous interdépendants les uns des autres. Moi, je peux être écrasé un soir et une personne que j'ai jamais vu de ma vie, peut-être 20 ans de plus vieille que moi, va venir s'écraser à côté de moi. Quinze minutes plus tard ce

gars va devenir mon chum pour les trois prochains jours et on va dépenser ensemble l'argent qu'on va faire à deux, sans compter, sans avoir aucune chicane. Dans deux à trois jours plus tard, tu en rencontres un autre, t'en rencontres un autre, on finit par se connaître et tout le monde interdépend un petit peu.

3.1.2.1.9 Priorités financières:

Les jeunes de la rue ont des priorités financières lorsqu'ils ont de l'argent. Les priorités furent très différentes selon les jeunes qui m'en ont parlé.

Julie et son copain évaluent leur priorité en fonction de ce qu'ils gagnent. Leur ordre de priorités financières est la nourriture du chien, l'alcool et le cannabis (pour son copain, elle ne fume pas) et ensuite de la nourriture pour eux.

...On va acheter la nourriture pour le chien, en premier, et après ça on boit beaucoup et on achète le pot, et s'il reste de l'argent après on va acheter de la nourriture.

Émilie, lorsqu'elle a fait un spectacle de lesbiennes, elle a gagné 200\$. Elle a dépensé son argent d'abord pour des vêtements, ensuite pour de la drogue et de l'alcool.

Je suis allée m'acheter des bottes. J'ai pas dépensé tout mon argent dans la drogue. J'ai pensé à autre chose, j'ai pensé à m'habiller avant...c'est sûr que je me suis achetée un gramme de pot ou deux, mais je suis allée m'habiller avant de...de tripper. Après j'ai trippé, j'ai bu comme une cochonne.

Lorsque Frédéric a reçu un chèque de l'aide sociale, il s'est loué pendant trois jours des chambres d'hôtel, il a consommé pas mal, il s'est payé du restaurant. Après une ou deux semaines il ne lui restait plus d'argent.

C'est ça qui arrive, on ne prévoit rien. Ça ne me tentait pas de me dire, ça ne me tentait pas de me négliger, ou d'attendre un certain plaisir pour me dire que

je vais avoir besoin de cet argent plus tard, comme les gens normaux font. Je dépense, je dépense, quand je n'en aurais plus on verra à ce moment-là, on fera bien ce qu'il faut rendu là.

3.1.2.2 Nourriture:

La nourriture est une priorité importante et pour Maude et Benjamin, la nourriture est un problème dans la rue. Pour Benjamin, sa première difficulté est de manger. Les jeunes peuvent se procurer de la nourriture de différentes façons. Des ressources fournissent de la nourriture à ces jeunes, ils peuvent en acheter avec l'argent qu'ils ont amassé, certains restaurants donnent de la nourriture gratuitement, certains jeunes mangent dans les poubelles ou volent de la nourriture dans les épiceries.

3.1.2.2.1 Ressources:

Pour se nourrir, les jeunes peuvent aller dans des organismes, des ressources. Il y a le Centre de Jour (Pop's), les soupes populaires, Rock, la St-Vincent de Paul, la roulotte de l'Anonyme pour le soir, et l'Armée du Salut viennent leur en porter. Sandrine, Maude, Émilie, Noémie, Frédéric, Oliver et Audrey mangent dans des ressources lorsque c'est possible. Sandrine, lorsqu'elle était dans la rue à St-Jean sur le Richelieu, allait à la St-Vincent de Paul. Selon elle, la nourriture ce n'est pas un problème; il y a toujours quelqu'un qui lui a donné de la nourriture. De toute façon ils ne mangeaient pas beaucoup. "On mangeait pas beaucoup, t'as pas faim quand t'es drogué." Maude allait dans les soupes populaires. Elle demandait aussi parfois aux passants des bouchées de ce qu'ils étaient en train de manger. Émilie, elle, mange à Passage où elle séjourne. Le Centre de jour donne

aussi de la moulée à Audrey pour son chien, elle a un gros sac qui lui dure deux jours et n'a ainsi pas besoin d'aller en chercher à tous les jours. Selon Audrey, elle mange bien. "Je mange bien. j'ai engraisé. Je me débrouille bien pour manger."

3.1.2.2 Avec l'argent ramassé:

Les jeunes peuvent aussi s'acheter de la nourriture avec l'argent qu'ils ont ramassé. Julie et son copain essaient de s'acheter de la nourriture à tous les jours avec l'argent qu'ils ont ramassé en faisant du "squeegie" et en quêtant. Ils mangent souvent de la nourriture "fast food" parce que c'est moins dispendieux, vite fait et déjà prêt. Au moment où je l'ai rencontrée, ils pouvaient acheter de la nourriture à l'épicerie et la faire cuire car ils vivaient pour le moment chez des amis. Noémie et Audrey achètent parfois de la nourriture avec l'argent qu'elles ont amassé en quêtant.

3.1.2.3 Restaurants, dépanneurs:

Les restaurants donnent aussi de la nourriture aux jeunes. Selon Noémie, le terminus de l'autobus Voyageur vient leur en porter. Pour sa part, Audrey va dans des dépanneurs. Elle a un endroit où elle ne paie pas de taxes. Il y a un endroit où ils vendent de la crème glacée et une pizzeria qui lui donnent de la nourriture gratuitement.

Je me fais plein de plogues, un dépanneur je ne paie pas de taxes. Des places où ils vendent de la crème glacée, ils me laissent le cornet quand même. Dans une pizzeria des fois ils nous donnent des pointes de pizza gratuites.

3.1.2.4 Poubelles:

Tristan mange ce qu'il peut trouver dans les poubelles.

3.1.2.2.5 Vol:

En ce qui concerne le vol, pour Julie, celui-ci ne sert pas de moyen de subsistance. Elle n'a volé qu'une seule fois et cela s'est déroulé lorsqu'elle était à Montréal. Elle et ses amis(es) n'étaient pas dans leur environnement et cela faisait trois jours qu'ils n'avaient pas mangé. Ils n'avaient que 4\$ ou 5\$, ils ont acheté pour ce montant dans une épicerie et ont volé le reste dont ils avaient besoin. Il semble que le vol fut utilisé comme dernier recours.

3.1.2.3 Dormir:

Pour dormir, les jeunes peuvent recourir à des ressources d'hébergement, dormir dans des parcs, dans un "squat", chez un ami ou une connaissance, ou encore à l'hôtel. Durant l'hiver, certains jeunes migrent vers des endroits plus chauds, cela leur rend la vie plus facile, surtout pour dormir.

3.1.2.3.1 Ressources:

La plupart des jeunes dorment dans des ressources, maisons d'hébergement lorsque cela est possible. Ces ressources sont le Drop-in, le Bunker, Passage (pour les filles), le Refuge (pour les garçons), En Marge (pour les mineurs), Older Mission pour filles, Older Mission pour les garçons, la Casa. Ce sont des ressources de Montréal, pour Ottawa il n'en fut pas question. Émilie, Frédéric, Maude, Noémie, Audrey, Olivier en ont fréquenté. En ce moment, Émilie demeure dans une ressource d'hébergement qui se nomme Passage. C'est une ressource pour les filles qui peut être tant à long terme que pour dépanner. "J'ai peut-être des heures d'entrée et tout, mais au moins j'ai une place pour rester, une place à me nourrir."

Frédéric va dans des maisons d'hébergement. Par contre, certaines ressources demandent que les jeunes soient en démarche de trouver du travail ou d'aller à l'école, donc certains jeunes n'y vont pas à cause de cela. Certains y vont quand même mais n'y demeurent pas longtemps. Les autres maisons d'hébergements qui offrent des séjours plus à court terme prévoient une "carence" et les jeunes ne peuvent y retourner pendant un certain temps. Certaines c'est un mois, d'autres neuf jours.

Il y a des maisons d'hébergement comme le Refuge des jeunes, j'y suis allé il n'y a pas si longtemps. Il a des ressources comme la Casa, des affaires comme ça. Il y a plusieurs ressources qui justement exigent que tu sois en démarche de travailler ou en démarche d'aller aux études ou quelque chose du genre. Il y a du monde qui n'y vont pas à cause de cela, il y en a qui y vont quand même sauf qu'ils ne "tough" pas longtemps parce que c'est pas nécessairement leurs vrais intérêts sincères. Les autres maisons d'hébergement, à court terme, après un certain temps t'offrent une carence, tu ne peux plus y retourner pendant un certain temps. Des fois t'es dans une ressource, comme moi j'étais au Refuge il n'y pas longtemps alors je ne peux y retourner avant un mois. (Frédéric)

Audrey couche au Bunker. "Au Bunker tu as trois nuits puis après tu es neuf jours dehors, là faut que tu t'arranges pour te trouver une place".

Maude dort parfois dans des ressources à Montréal. Par contre, comme Maude nous l'expliquait, le Bunker, par exemple, n'accepte pas les jeunes après 10 heures pour y dormir, elle ne voulait pas rentrer à 10 hres, elle voulait faire le "party".

Noémie va davantage y dormir lorsqu'il pleut, bien sûr l'été.

Quand il pleut il y a des refuges, il y a des places où on peut aller coucher. Il y a le Bunker, En marge pour les mineurs, Passage pour les filles, Refuge pour les gars, Older Mission pour les gars, Older Mission pour les filles.

Tristan ne va pas dans les maisons d'hébergement. L'ami avec qui il est y va à l'occasion.

3.1.2.3.2 Parcs:

Ensuite, si les jeunes ne peuvent dormir dans une ressource, ils vont dormir dans les parcs, et ce, surtout l'été. Julie, Sandrine, Noémie, Audrey, Olivier et Tristan nous en ont parlé. Selon Julie, l'été c'est moins difficile, ils peuvent dormir dehors, et ce, n'importe où, sur le gazon. D'après Noémie, lorsqu'il est question de dormir l'été ce n'est pas trop compliqué. "Pour dormir...c'est pas trop grave l'été, tu dors dans les parcs avec des amis, c'est cool, tu vas tripper dans les parcs, tu couches là." Tristan nous a parlé qu'ils dorment sur des bancs de parc et sur le gazon.

3.1.2.3.3. "Squat":

Pour dormir, les jeunes peuvent aussi se trouver un "squat". Il en fut question avec Julie, Sandrine, Maude, Olivier, Audrey et Tristan. Dans le cas de Julie, lorsqu'ils doivent dormir dans la rue l'hiver, ils dorment en dessous du Pont Laurier parce qu'il y a une sortie d'aération qui pousse de l'air chaud. Par contre, elle me disait que la ventilation ne fonctionne qu'à quatre heures trente du matin. Maude m'a dit qu'ils couchaient dans des cabines de guichet automatique mais les policiers les en chassaient. Selon Olivier, le "squat" peut être un endroit où dormir mais il y a un danger d'infraction. Tristan me disait qu'il avait trouvé un endroit ("un spot") sur le toit d'un édifice pour dormir. Lui et son ami dorment aussi parfois dans des cages d'ascenseurs.

3.1.2.3.5 Amis:

Lorsque cela est possible, ils vont chez des amis dormir, surtout lorsqu'il fait froid

l'hiver. Au moment de l'entrevue, Julie demeurait chez des amis, mais pour encore un mois seulement. Après, elle, son copain et leur chien se retrouveront à la rue. Sandrine dort chez des amis, parfois elle ne sait pas si elle va avoir un endroit où dormir. "Moi, je n'ai pas de place, je dors chez du monde. Des fois je ne sais pas si je vais avoir une place pour dormir." Audrey essaie de dormir le plus souvent possible dans une maison. Ce peut être un ami, une connaissance.

3.1.2.3.5 Hôtel:

Benjamin et Frédéric sont les seuls qui dorment à l'hôtel. Benjamin se loue une chambre d'hôtel à tous les soirs avec l'argent qu'il gagne à vendre de la drogue. Il héberge aussi Frédéric. Il a trouvé une chambre pour deux à 40\$ par nuit. Frédéric a aussi dormi à l'hôtel lorsqu'il a reçu un chèque de l'aide sociale.

3.1.2.3.6 Migration vers endroit plus chaud:

D'autre part, certains jeunes de la rue émigrent vers des endroits plus chauds durant l'hiver, surtout la Colombie-Britannique: "Certains jeunes vont à B.-C. parce qu'il y fait plus chaud." (Julie); "Les jeunes vont à B.-C. l'hiver". (Maude) Les jeunes vont vers des endroits plus chauds car la vie y est moins difficile durant l'hiver, et ce, surtout pour dormir. Vivre dans la rue serait moins difficile l'été selon Julie, Sandrine, Noémie, Audrey, et ce, entre autres, pour dormir étant donné qu'ils peuvent dormir dehors dans les parcs. Selon Sandrine, vivre dans la rue l'été ce n'est pas vraiment difficile, c'est un plaisir même.

Bien moi c'est sûr que c'est pas la même chose, je ne prend pas de drogues là mais...c'est sûr que l'hiver c'est dur. L'été je vais te dire...moi je trouve pas ça difficile. Si tu te drogues c'est autre chose, c'est pas rapport à la drogue. Mais

l'été c'est un plaisir vivre dans la rue.

3.1.2.4 Organisme:

Par contre, ce ne sont pas tous les jeunes qui utilisent les organismes et ressources mis à leurs dispositions. Certains jeunes préfèrent se débrouiller seuls, sans avoir recours aux organismes, aux ressources disponibles. À ce titre, Maude n'aimait pas vraiment aller dans les organismes, les ressources. Elle préférait se débrouiller seule.

Quand je suis dans la rue je ne vais pas beaucoup dans les organismes. Ils jouent aux psychologues. Il y en a qui sont trop attentionnés, ils nous prennent en pitié comme si on était un petit animal blessé. Je ne veux pas être prise en pitié, je veux me débrouiller seule. Il y a des jeunes qui aiment ça et y vont, de mes amis y allaient et moi je les attendais ailleurs.

Dans le même sens, Tristan ne fréquente pas vraiment les organismes et ressources disponibles. Tristan ajoute que les ressources où ils peuvent aller manger sont à heure fixe et il n'y en a pas pour le souper.

Il y a beaucoup d'organismes à Montréal pour aider les jeunes de la rue, et ce, à plusieurs niveaux: manger, dormir, se laver, téléphoner, faire son lavage. D'un autre côté, d'après Frédéric, étant donné qu'il y a de nombreux organismes à Montréal cela pourrait faire en sorte que des jeunes demeurent dans la rue parce qu'ils ont tout ce dont ils ont besoin, ils n'ont donc pas besoin de travailler et ainsi de suite.

J'ai l'impression que moi mon problème fait partie peut-être un peu de ça, c'est un peu la même chose pour les autres. Peut-être à quelque part, inconsciemment, le fait qu'il y ait tant de ressources, de savoir que malgré tout

on ne manquera jamais de ce qu'on a besoin, ça fait peut-être un petit peu... Il y a peut-être 75% des jeunes qui sont dans la rue et qui s'assistent justement là-dessus, juste ça c'est assez pour leur dire j'ai pas besoin de faire des efforts pour avoir un emploi, pour avoir ci, avoir ça. Je le sais que je vais avoir tout le temps un endroit pour coucher, une place pour manger, des cigarettes à fumer, dans la rue on se contente de ça, c'est ça que ça nous prend.

3.1.2.5 Gang:

Pour se débrouiller dans la rue, certains jeunes vont s'introduire dans une gang.

Maude pour se débrouiller faisait partie d'une gang de punk, elle n'était jamais seule. Étant donné qu'elle était une punk, elle s'habillait de cette façon. Elle avait une apparence dure ("tough": "body piercing", vêtements), le monde avait peur d'elle vêtue ainsi.

Émilie lorsqu'elle est arrivée dans la rue a essayé de s'intégrer à une gang de punk. Elle s'habillait aussi comme tel.

3.1.2.6 Débrouillardise:

Pour vivre dans la rue, il faut être débrouillard. Selon Émilie, "c'est rough un peu vivre dans la rue mais faut que tu saches te débrouiller. Si t'es pas débrouillard, débrouillarde, c'est sûr que tu ne seras pas capable de vivre dans la rue." Selon Frédéric, il faut aussi savoir se débrouiller; "il faut se débrouiller, tu te casses la tête, tu fouilles, tu cherches, il y des ressources en masse pour ça à Montréal."

3.1.2.7 Prison:

La prison peut devenir un lieu pour séjourner lorsque l'on est dans la rue. Frédéric est allé en prison pour des contraventions impayées. Il ne peut faire des heures de travaux communautaires à cause de son diagnostic psychiatrique. Ses contraventions remontent à quelques années et le montant impayé a augmenté. Ses contraventions étaient pour une lumière de frein brûlée sur son véhicule, un boyau d'échappement trop bruyant et des 48 heures. Il est donc allé passer presque une semaine à Bordeaux. Il y est entré le lundi matin pour en ressortir le vendredi midi. Il y est allé parce qu'il est dans la rue et parce qu'il n'avait rien à faire. "J'étais dans la rue, j'avais rien à faire, alors je suis allé à Bordeaux une semaine... Je suis allé régler ça, j'avais rien à faire de tout façon, j'étais dans la rue".

3.1.3 À quoi on doit s'accrocher:

La rue est un milieu de vie où les jeunes rencontrent des difficultés, mais d'un autre côté, la rue a des aspects positifs. Les jeunes s'y font des amis, rencontrent d'autres jeunes. Certaines relations avec leurs pairs sont fondées sur l'amitié, d'autres sont plus utilitaires. Certains jeunes ont des relations de couple. Certains ont des animaux qui les protègent et leur rendent de l'affection. Alors que d'autres aiment la rue par goût d'aventure et de liberté. Audrey fut la seule qui apporta l'élément de la non-consommation de drogues et de la famille. Pour elle, ce qui est important c'est de ne pas consommer et d'appeler sa mère régulièrement.

3.1.3.1 Amitié:

La majorité des jeunes de la rue rencontrés, lorsque je leur ai demandé à quoi on s'accroche, ce qui est important quand on est dans la rue, le positif, ils et elles m'ont parlé de l'amitié. Celle-ci pouvait être exprimée de différentes façons, mais le fond signifiait la même chose: l'amitié.

Julie m'a parlé de sa famille. Dans la rue, Julie s'est calquée une famille. Elle a environ cinq amis qu'elle considère comme sa famille, qu'elle aime et pour qui elle ferait n'importe quoi. À la question que je lui ai posée "Qu'est-ce qui est important, à quoi on s'accroche lorsque l'on est dans la rue...", elle m'a répondu sans hésitation et spontanément:

C'est notre famille.[...] J'ai une famille d'environ cinq personnes et je ferais tout pour elle. [...] Il n'y a pas beaucoup de personnes qui "care about you", c'est ton ami pas ta famille, il y a juste un petit nombre de personnes qui est ta famille, et j'aime ma famille.

Malgré le fait qu'elle n'a plus de contact avec ses parents, qu'ils ne veulent plus la voir, elle possède une "famille". Olivier allait dans le même sens en me parlant des attraits de la rue. Selon lui, les jeunes retrouvent dans la rue une "seconde famille". Ils recherchent cet aspect familial qui leur a manqué parce que la plupart viennent de milieux familiaux difficiles. À titre d'exemple, il n'est pas rare d'entendre, d'après Olivier, il est "mon frère de rue".

Il y aussi dans l'amitié le côté "gang". Olivier a aussi fait ressortir ce côté gang, d'entraide. Ils quêtent ensemble "pour s'épauler", comme "support moral". Maude faisait partie d'une gang de punk, elle n'était jamais seule, ce sont ses amis. Elle faisait partie d'un groupe de musique.

Émilie aborde la question de l'amitié à travers la solidarité, le fait d'être là les uns pour les autres, de s'entraider quasi inconditionnellement.

Pour moi ce qui est important dans la rue, c'est ce que ça apporte. Ça apporte ce que j'ai besoin, si un des amis est dans la merde ou que moi je suis dans la merde, je sais qu'il va y avoir quelqu'un pour m'aider. Malgré toutes les conneries que j'ai pu faire à cause de la drogue, je sais qu'il va toujours avoir quelqu'un pour m'aider. On est super gros solidaire. On est là les uns pour les autres.

Noémie traite aussi de la solidarité. Pour elle, ce qui compte c'est "les amis, la solidarité".

Benjamin parle davantage du côté entraide, le respect qu'ils ont les uns envers les autres. Concrètement cela se voit car il soutient Frédéric en ce moment. Pour sa part, Frédéric parle de camaraderie (il en parle de façon indirecte), d'interdépendance, de respect mutuel, de sympathie, de partage, de compassion, d'entraide avec les autres jeunes de la rue.

Malgré que tout le monde est sur une certaine défensive, tout le monde ne veut pas se faire crosser par personne, tout le monde ne veut pas se faire avoir par personne, tout le monde s'entend bien, tout le monde parle à tout le monde, respecte tout le monde d'une certaine façon. Tout le monde interdépend un petit peu entre les autres, alors tout le monde à une certaine sympathie l'un pour l'autre, une certaine compassion, tout le monde partage, tout le monde se tient les bras, malgré cette certaine défensive là, mais... Il y a quand même moyen de jaser avec du monde, tout le monde s'entraide, ça c'est bien. Tu peux aller voir n'importe qui, tu peux t'asseoir avec n'importe qui et piquer une jasette avec lui, lui demander conseil, lui demander ci ci ça ça, tu peux parler à tout le monde il n'y a pas de problèmes.

Tristan abonde dans le même ordre d'idées. Il est venu en ville parce qu'il y a beaucoup d'amis, il rencontre des gens. C'est aussi le côté entraide qui ressort selon lui, le côté du partage. "Il y a beaucoup d'entraide, partager. C'est une question de survie, ça permet de

survivre plus facilement". Selon Tristan, la rue force à faire ressortir le sens du partage.

Dans le même sens que Frédéric parlait de compassion, Julie a de l'empathie, de la compassion pour une amie ayant le VIH qui s'injecte.

...elle va mourir...C'est difficile quand tu vois des personnes qui se font ça à elles-mêmes, c'est difficile à regarder...Mais tu dois aider comme tu peux...[...] Tu ne peux pas le faire pour la personne mais tu peux aider la personne pour qu'elle le fasse elle-même.

Le vocabulaire est différent mais tout tourne autour de l'amitié, la gang, la solidarité, l'entraide, le respect, la camaraderie, le partage: une amitié saine quoi.

Les liens formés dans la rue sont non négligeables. Sandrine voit encore les amis qu'elle avait dans la rue. Son ancien copain est un ami qu'elle aime et elle le voit encore. Ils étaient une dizaine qui se croisaient souvent et ils sont tous rendus à Montréal (elle était dans la rue à St-Jean sur le Richelieu). Elle en voit qui essaient de s'en sortir mais elle est la seule qui s'en est sortie.

Le contact avec les autres jeunes s'établit assez rapidement. Durant son premier été, Julie a connu à peu près tout le monde en deux mois.

3.1.3.2 Relation avec les pairs:

Avec les autres jeunes de la rue qui ne sont pas la "famille", il existe une relation d'utilité, voire presque de manipulation. Comme il en existe dans la société entre divers individus entretenant une connaissance et non un lien d'amitié, ceux-ci se rendent mutuellement service sans implication autre qu'utilitaire. "Il y a beaucoup de personnes qui

veulent juste être ton ami pour quelque chose.” (Julie) Ce genre de relation est utile tout de même.

3.1.3.3 Relation de couple:

En ce qui concerne la notion de couple, il semble que la relation de couple fait partie de la vie de la rue. Julie a un copain. Sandrine avait un copain lorsqu'elle était dans la rue. Maude m'a parlé que le copain doit aussi être de la rue. Il peut arriver que non, mais c'est plus souvent un gars de la rue.

3.1.3.4 Non-consommation:

Audrey a pour sa part parlé d'éléments différents lorsqu'il fut question à quoi on doit s'accrocher. Étant donné qu'elle a fui le milieu dans lequel elle était et où elle consommait de la drogue, la première chose qui importe pour elle c'est de ne pas en consommer. Sinon, elle sait que ça va mal tourner.

J'ai arrêté de consommer et ça c'est ce qui m'aide à rester, à ne pas partir sur une dérape, à capotter. Malgré que j'ai essayé de faire des affaires ici. C'est ce qui m'aide de ne pas consommer. Sinon, si je consommerais à Montréal je sais que je ne serais pas assise ici à te parler, je serais en train de me piquer à quelque part... Si je consomme je suis faite.

3.1.3.5 Famille:

Ensuite, comme deuxième élément, il est important pour Audrey d'appeler sa mère une fois aux deux jours à peu près.

3.1.3.6 Animal: chien

En troisième lieu, pour Audrey, son chien est important. Il est toujours avec elle, il la protège.

Mon chien est tout le temps avec moi, il me protège. J'ai pas peur d'aller le soir dans le parc mon chien est là, je peux me coucher, je sais qu'il va m'avertir s'il y a quelqu'un qui approche.

Julie aussi a un chien à qui elle tient. Elle ne veut pas le donner parce qu'il a déjà appartenu à quelques personnes avant elle et son copain. De plus, leur première priorité financière est d'acheter de la nourriture pour le chien.

3.1.3.7 Liberté:

La liberté de mouvement, de faire ce que l'on veut quand on veut, le fait de ne pas avoir d'attaches ni d'obligations sont des attraits de la rue. Les jeunes recherchent cette liberté. "Tu es libre". (Maude)

Le beau temps tu es libre de faire ce que tu veux, tu n'a pas d'attaches, rien. C'est pas mal bon. [...] C'est cool le centre-ville, tu fais ce que tu veux quand tu veux... Quand tu veux faire de l'argent tu fais de l'argent, quand tu veux tu peux foirer. T'es pas obligée de travailler à tous les jours pour faire ton argent. (Noémie)

Tu fais ce que tu veux quand tu veux. [...] ... manger, dormir, après ça on peut tout le temps se promener, jaser avec le monde, connaître de nouvelles personnes, rire, s'amuser pendant que tout le monde est en train de travailler pour avoir de l'argent. (Frédéric)

3.1.3.8 Aventure:

Olivier est le seul à m'avoir parlé de la vie de rue comme une aventure, même si elle est difficile. Il y a toujours du changement pour se débrouiller. Tristan m'a parlé de ce goût pour l'aventure, mais il ne m'a pas dit que la vie de rue en était une aussi directement.

3.1.4 Genres de problèmes rencontrés:

Les jeunes de la rue peuvent rencontrer divers problèmes. Les problèmes qu'ils ont identifiés sont: la drogue, la prostitution, le contact avec les agences officielles (policiers, centre d'accueil, concernant leurs papiers d'identification), les passants, le vol par les autres jeunes, le milieu de rue comme étant difficile, les maladies ainsi que les nouveaux jeunes.

3.1.4.1 Drogue:

Tous les jeunes de la rue que j'ai rencontrés m'ont parlé de la place qu'occupe la drogue dans la rue. Ils affirment que certains sont dépendants et c'est là que c'est problématique. Les consommations qui peuvent être problématiques sont celles de cocaïne, d'héroïne, de smack (mélange d'héroïne et de cocaïne). Sandrine, Olivier, Audrey et Tristan ne consomment plus. Par contre, ils et elles ont été de gros consommateurs. La plupart consommaient de la cocaïne sauf Sandrine qui aussi consommait de l'héroïne. Tristan ne consomme plus de cocaïne mais à l'occasion du PCP. Il semblerait qu'il y aurait aussi de la morphine sur le marché noir sauf qu'aucun des jeunes rencontrés n'en a consommée. Maude m'a parlé de cette drogue sur le marché. Sandrine et Maude m'ont parlé que la première fois

que l'on fait de l'héroïne, on est malade. Maude poursuit en disant que c'est la deuxième fois que tu en consommes que tu deviens accro.

La drogue s'avère être une piège qui se referme, un cercle vicieux. Olivier m'a parlé de la réputation de l'héroïne: "mieux que le sexe". Selon ce dernier, la cocaïne détruit. Sa consommation était régulière, il consommait jusqu'à 300-400\$ par jour de cocaïne. Sandrine s'est retrouvée à la rue à cause de sa consommation. Elle a continué à consommer dans la rue, mais présentement elle ne consomme plus. Elle était très dépendante, elle aurait fait n'importe quoi pour avoir sa dose. Elle avait un copain plus vieux avec qui elle a débuté à fumer de l'héroïne, ensuite elle a commencé à se l'injecter, puis elle a consommé de la cocaïne. Elle m'a parlé comment la consommation de drogue l'a rendue esclave et prisonnière d'un cercle vicieux: tu en fais pour en faire et refaire...

Un soir on a fait de la coke...ça c'est débile la coke, l'héro t'en fait pour 20\$ t'es buzzé pour 3-5 heures, mais la coke après 10 minutes t'en veux d'autre. Là tu ferais n'importe quoi...une pipe à un gars pour 5\$ pour en avoir. [...] La drogue les conséquences que cela entraîne c'est que t'es plus supportable, t'es plus un être humain, tu voles tout le monde. Il n'y a plus personne qui veut de toi, tes parents te foutent dehors parce que c'est pour eux, pour leur protection. [...] C'est un monde ça, c'est un monde qui se referme sur toi, comme un serpent qui se referme la queue. C'est en faire pour en faire d'autres pour en faire d'autres. Après c'est que tu es tellement en manque que si tu en as pas tu as le goût de crever, c'est tellement fort, c'est psychologique, tu es comme folle raide, tu manques de souffle, tu en veux. C'est pas physique, mais tu en veux tellement, tu penses juste à ça. [...] Surtout l'héroïne, tu deviens esclave de ça, tu en veux et tout tourne autour de ça.

Audrey ne consomme plus. C'est une chose qui lui tient à coeur comme nous l'avons vu plus haut. Elle consommait avant d'être dans la rue. Tristan consomme occasionnellement

du PCP, mais il trouve que cela le fatigue physiquement. Dans la rue, tu n'as pas vraiment le temps de récupérer. Il ne consomme plus de cocaïne, c'est à cause de cela qu'il a tout quitté, il ne veut plus en prendre. Il consommait donc avant d'être dans la rue. En Floride, il a d'une certaine façon transféré sa dépendance à la cocaïne en prenant de l'alcool, comme il nous l'expliquait. En ce moment, il a diminué sa consommation d'alcool, il boit une bière par jour.

La consommation des jeunes de la rue est habituellement de régulière à occasionnelle. Ils consomment régulièrement de la marijuana (communément appelé pot par les jeunes) et de façon occasionnelle de l'acide, du crack, du PCP, du buvard (c'est une goutte de LSD sur un bout de carton que l'on avale), le type variant d'un jeune à l'autre. La consommation des jeunes de la rue a, pour la plupart, débuté avant d'être dans la rue. Par contre, la consommation s'est modifiée en intensité et en type de drogues consommées.

La consommation de Julie est occasionnelle. Par contre, le premier été où elle était dans la rue, elle nous aurait paru beaucoup plus mal en point, sa consommation étant de beaucoup plus fréquente. Elle a fait beaucoup d'acide et du PCP, elle a fumé du crack et de la cocaïne durant cet été. Julie justifie sa consommation durant cette période par le fait qu'elle était dépressive. D'autre part, elle consommait avant d'être dans la rue, mais sa consommation a augmenté dans la rue. Maintenant, elle n'a fait du PCP que quatre fois dans les deux derniers mois, elle ne fume pas de marijuana, ni de crack, ni de cocaïne (et la dernière consommation de cocaïne remonte à quatre mois). Elle ne consomme plus beaucoup de drogues, elle boit seulement de la bière, et ce, quotidiennement; environ six à chaque soir.

Maude consommait de la marijuana et parfois de l'acide avant d'être dans la rue, puis dans la rue elle a commencé à consommer des drogues "dites" dures. C'est depuis qu'elle consomme qu'elle a commencé à aller dans la rue. (Même si nous savons que ce n'est pas le type de drogues qui fait que celle-ci soit douce ou dure mais son usage: par exemple, fumer versus injection.) Elle dit que lorsqu'on est jeune on est influençable. C'est un ami plus vieux qui l'a initiée.

Benjamin ne consomme qu'occasionnellement. Il ne se dit pas "addict" du tout, il n'a pas de problèmes de consommation de cocaïne ce qui lui permet de pouvoir vendre. Il consomme de la marijuana. Parfois il prend de l'acide pour couper sa faim.

Noémie a déjà fait de la cocaïne et du smack avec de l'héroïne. Cela lui arrive d'en refaire, mais de façon rarissime. "Parce que je me dis ça sert à rien, j'aime mieux fumer mon petit joint de pot, c'est un buzz plus tranquille". Elle consomme davantage de marijuana et parfois du buvard. Avant d'être dans la rue, elle avait fumé du pot et fait une fois de la poudre (cocaïne).

Frédéric a déjà consommé de la cocaïne et de l'héroïne, c'est pour cela qu'il a été "en thérapie de 19 mois à Portage pour régler ça". Désormais, il consomme quotidiennement, mais sa consommation s'est différenciée, il consomme de la marijuana quotidiennement et fait du chimique (acides) une fois aux trois semaines ou par mois. S'il ne peut en avoir pour deux à trois jours, il va s'en passer.

Émilie dit qu'elle n'est pas "accro". Elle consomme régulièrement de la marijuana et elle consomme aussi de l'acide, du PCP. "Je ne suis pas du genre accro. Je ne ferais pas de

vois et je ne battrais pas de monde pour avoir ma drogue." À nous, elle nous a semblé plus "puckée" qu'elle ne veut le croire ou nous le faire croire: elle est cernée, parle avec la bouche molle et a les yeux fuyants. De plus, je l'ai entendu parlé de dettes avec un gars et une autre fille, le gars vend, il nous semble. Elle nous a parlé d'une période où elle consommait de la mescaline à tous les jours et elle n'en avait jamais assez. (voir p.141 - Centre d'accueil)

Les drogues comportent un danger de mort, d'overdose, selon Maude et Benjamin. Ce dernier a vu des jeunes en overdose devant lui à cause de la drogue qu'il leur avait vendue. Il ne teste pas la marchandise, il ne peut donc pas savoir de quelle qualité elle est.

Olivier a aussi insisté sur la différence entre un vendeur et un "pusher". Le vendeur fait attention à qui il vend, il ne vend pas à un jeune. Le "pusher", lui, s'en fout. Lui, il était un vendeur et a déjà "mangé des volées par ses boss" parce qu'il ne vendait pas aux jeunes.

La drogue est une difficulté de la rue, mais d'un autre côté, Sandrine m'a parlé que pour une personne qui prend de la méthadone, celle-ci peut devenir un problème. En effet, la personne doit demeurer près de l'endroit où sa méthadone lui est distribuée. "Il faut que tu restes proche du coin où ils te donnent ta méthadone parce que sans ça t'es malade."

3.1.4.2 Prostitution:

Je n'ai rencontré aucun garçon qui ait fait de la prostitution. Il y a trois des filles rencontrées qui en ont fait: Émilie, Audrey, Sandrine.

La prostitution entrerait en jeu lorsque la jeune a besoin de consommer, et ce, pour la cocaïne ou l'héroïne. Dans le cas d'Audrey et de Sandrine du moins. Pour Émilie, il semble

que cela aurait été davantage pour avoir de l'argent.

Sur les drogues douces il n'y a personne qui va aller faire ça pour du pot ou manger, quelque chose du genre. Ceux qui vont aller faire ça, c'est du monde qui ont besoin de se crinquer. (Frédéric)

Julie appuie cela. Selon elle, la relation drogue-prostitution s'explique par le fait que certaines personnes consomment des drogues dispendieuses et en ont besoin beaucoup (elles sont dépendantes). Elles doivent donc se prostituer. Son amie qui a le VIH, par exemple, s'injecte et elle avait besoin d'argent en plus d'avoir des dettes avec les revendeurs. Par conséquent, elle a commencé à se prostituer. Julie ne se prostitue pas, elle y a pensé mais elle en est arrivée à la conclusion qu'elle ne veut pas le faire étant donné qu'elle n'est pas dépendante des drogues.

...je ne suis pas "addicted" aux drogues, alors je n'ai pas besoin des drogues. Je vais jamais me prostituer...J'y ai pensé un temps... j'y ai pensé mais je n'ai pas besoin de drogues, ce n'est pas si pire que cela, je ne veux pas me prostituer.

D'après Maude, la relation drogue-prostitution s'arrime de la façon suivante: la jeune rencontre un pimp, c'est une fille seule, le gars est beau, il la met en confiance, il lui donne de la drogue, puis après, elle doit lui faire une fellation. Elle se drogue pour se prostituer, mais elle consommait avant. Sa consommation augmente parce qu'elle se drogue pour se prostituer, elle doit se prostituer pour avoir sa drogue, c'est un cercle vicieux. Maude ne se prostitue pas et elle n'adhère pas à ce genre de choses. Elle adhère aux valeurs punks qui sont, selon elle, contre la prostitution, entre autres.

Émilie s'est prostituée à deux ou trois reprises. Elle m'a raconté ce qu'elle a fait une

fois seulement: elle a fait un spectacle de lesbiennes. Elle était avec une autre femme et faisait un spectacle devant un monsieur. Elle avait 16 ans. Le monsieur ne faisait rien à part se masturber. Cela l'a payé 200\$. Par contre, la prostitution n'est pas une expérience qu'elle a aimée.

Je me prostituerai pas, j'ai l'ai déjà fait oui, mais ce n'est pas à recommencer. Je l'ai fait 2 ou 3 fois. Ça m'a beaucoup payé, mais je ne me sentais pas propre. Genre j'en faisais des cauchemars la nuit et tout. J'aime mieux quêter ou faire des petites crosses au monde sans les voler (monter le prix de la drogue lorsqu'elle fait une commission pour avoir un montant pour elle). ... (Concernant le spectacle de lesbiennes -) J'ai pas aimé ça pareil. Mais on apprend par nos propres erreurs. J'aime bien mieux faire l'amour en prenant du plaisir que d'être obligée de faire ce que l'autre dit et tu n'aies pas de fun là-dedans. C'est pas à recommencer...j'ai eu mon expérience et c'est pas à recommencer.

Audrey a fait des clients. La façon dont cela fonctionnait, elle "cruisait" des fournisseurs afin qu'ils lui donnent de la cocaïne. Ensuite, le fournisseur en question s'attendait bien sûr à avoir quelque chose en échange. "Je les cruissais, j'avais le tour". Parfois c'était eux qui l'abordaient, parfois c'était elle.

Sandrine démontre bien le paradoxe du monde de la drogue-prostitution: la descente aux enfers versus l'initiation à un monde fermé sur lui-même.

Mon chum mais il était plus vieux que moi. Mais même à ça, il ne savait pas dans quoi il s'embarquait, c'était le côté expérience. C'était vraiment beau au début, c'est pas une volonté de destruction mais c'est sûr que c'est là mais consciemment c'était, c'était presque le sceau du secret, ça m'initiait. Je me sentais initiée à quelque chose. C'était bon, c'était une façon de me faire un univers à moi, c'était une façon de me dire je suis ça, mais pas je suis une héroïnomane, mais j'ai accès à un monde qui est fermé c'est comme un secret. C'était beau, c'était beau.

3.1.4.3 Contact avec les agences officielles:

3.1.4.3.1 Policiers (et infraction):

Le contact négatif avec les agences officielles, en particulier la police, caractérise les jeunes de la rue.

3.1.4.3.1.1 Brutalité policière:

La brutalité policière est monnaie courante pour les jeunes de la rue. Julie m'a dit qu'elle connaissait toutes sortes d'histoires sur des policiers qui ont battu des jeunes de la rue. Les jeunes sont frappés sans raisons apparentes, ils sont victimes de violence gratuite et inutile.

Ils battent les personnes. [...] Les personnes ne savent pas ce que les policiers font. Tu sais, ils s'en foutent de ce qu'ils te font et j'ai beaucoup d'histoires à ce sujet. Je sais beaucoup de choses sur ce qu'ils ont fait...Par exemple, ils te frappent pour que tu te lèves si tu dors, ils ne veulent pas que tu dormes et te frappent en arrière de la tête. (lorsque le jeune dort par terre) (Julie)

Selon Julie, les filles sont moins victimes que les garçons de la violence policière.

3.1.4.3.1.2 Archarnement, stigmatisation:

De plus, les policiers se comportent avec acharnement auprès des jeunes de la rue, ils les stigmatisent. Tous les prétextes sont bons pour embêter ces jeunes.

[...] si tu as des "spikes" sur tes vêtements, il va te les couper... - (ce sont des petits triangles de métal que l'on pose sur les vêtements, beaucoup de skin head en ont)

[...] Mon ami avait un drapeau, un drapeau canadien et il l'a coupé de ses pantalons. Ils demandent, ils nous cherchent, ils te demandent de voir ce que tu as dans les poches, des choses comme ça, tout le temps. Si tu dis les choses aux policiers, s'il dit qu'il veut prendre les choses de tes poches, tu le fais parce que ils ne vont pas être gentils avec toi, ils vont être "rough". Tu fais ce qu'il

te dit et il ne va pas te causer de problèmes. (Julie)

Des fois on est assis et on fait rien. pas de trouble. Ils viennent, ils commencent à nous écoeurer, ça lâche pas. (Noémie)

Comme ce matin, je sais pas si tu étais là ce matin quand ils ont débarqué et qu'ils ont commencé à fouiller les haies et tout. En tout cas, des fois sont là, ils voient qu'on est tous bien correct le matin et ils viennent nous faire chier. Après ça ils disent que c'est nous qui les provoquent. (Émilie)

Étant donné qu'il y a des jeunes qui sont mineurs, Olivier souligne l'archarnement policier pour que le jeune retourne dans sa famille. Pourtant, parfois le jeune s'en est sauvé.

3.1.4.3.1.3 Sensible à la provocation:

Les policiers s'avèrent très sensibles à la provocation. Certains jeunes face au fait que des policiers sont loin d'être chaleureux avec eux réagissent en les injuriant.

Les policiers n'ont pas beaucoup de problèmes avec moi parce que je ne dis pas des choses aux policiers comme "piggy piggy" ou cochons, je sais pas, je dis pas les choses comme ça. (Julie)

Tu vois si tu es polie avec un policier, il va rester poli avec toi. Mais si tu commences à le provoquer, lui aussi peut te provoquer et il peut être plus provocant que toi, plus chien que toi, il a la loi. (Émilie)

3.1.4.3.1.4 "Squeegie":

En ce qui concerne les "squeegies", il y a une intervention différente de la part des policiers de Montréal et d'Ottawa. Les policiers d'Ottawa seraient plus tolérants. À Montréal, les policiers interviennent en donnant des contraventions et considèrent le "squeegie" illégal. Les policiers n'aiment pas du tout les "squeegies", tandis qu'à Ottawa les jeunes ne reçoivent pas de contraventions et les policiers ne leur disent habituellement rien sur le fait qu'ils

“squeegient”. (Julie) Dans le pire des cas, les policiers chassent les “squeegies” de leur emplacement. (Julie, Maude) L’intervention différenciée proviendrait du fait qu’il y aurait une loi pour empêcher le “squeegie” à Montréal, les policiers seraient devenus plus agressifs suite à cette loi. (Maude)

3.1.4.3.1.5 Perception de la police et comment celle-ci voit les jeunes:

Benjamin m’a mentionné que les policiers voient les jeunes comme des moins que rien. D’un autre côté, les jeunes sont conscients qu’il y a parfois des bons policiers comme il y en a des mauvais (Benjamin, Émilie, Noémie).

Ça va pas pire, sont supers fins, mais il y en a des chiens par exemple. [...] Mais sont supers corrects... [...] Il y en a qui sont vraiment chiens. (Émilie)

Benjamin nous parlait qu’il y en a des bons, son oncle par exemple. Son oncle, lui, n’a pas de “power trip” parce qu’il a du pouvoir et il ne s’en sert pas pour écraser les autres.

Les policiers connaissent bien Émilie et lui parlent. Ils lui demandent ce qu’elle fait dans la rue parce qu’elle a du potentiel, qu’elle pourrait faire autre chose que de flâner dans les parcs à regarder les vendeurs de drogue. Ils lui disent aussi qu’ils l’ont vue vendre de la drogue.

Selon Maude, les policiers ne peuvent être caractérisés que de chiens.

3.1.4.3.1.6 Infraction:

Être accusé d’infraction fait aussi partie du contact avec les agences officielles et en particulier la police. La seule jeune à avoir été accusée d’une infraction lorsqu’elle vivait dans la rue est Émilie. Elle fut accusée de voie de fait sur un policier. Elle ne s’en souvient plus du tout, elle était droguée au PC. Elle doit passer en cour mais elle ne sait pas quand, il faut

qu'elle appelle à la cour municipale et un avocat de l'aide juridique.

De plus, le fait que des jeunes soient arrêtés à cause d'infractions crée des séparations. Les séparations causées par le fait que des jeunes sont arrêtés par la police est un des problèmes de la rue selon Tristan. "Tu te fais des chums, ils se font embarquer, tu ne sais pas quand tu va les voir."

3.1.4.3.2 Centre d'accueil:

Le centre d'accueil fait partie d'un autre contact avec les agences officielles. Émilie est la seule jeune qui vivait dans la rue et qui fut à la suite de cela envoyée en centre d'accueil. Elle y a été pendant un mois et dix jours. Cela s'est passé il y a trois ans. Elle y a été parce que les policiers l'y ont envoyée, elle n'allait pas bien à cause de sa consommation de drogues.

C'est parce que les policiers, il y a trois ans, je faisais de la mes (mescaline) à tous les jours, il me fallait 5 scatt (capsules) par jour et c'était jamais assez. Alors je pétais des coches et il y a plein de souvenirs qui me revenaient et là je criais comme une folle. À un moment donné c'était rendu que je me pétais la tête sur le ciment et tout. À un moment donné, les policiers ont dit fuck on peut pas la laisser comme ça. [...] C'est ça, j'y suis restée un mois et dix jours. Je suis restée enfermée quasiment 24 heures sur 24 dans ma chambre, je capotais. Mais ça m'a fait réfléchir au moins sur qu'est-ce qui s'est passé, je me posais des questions sur moi-même, c'est comme une crise d'adolescence...

Noémie a une toute autre opinion sur le centre d'accueil. Selon elle, le centre d'accueil n'est pas utile, elle en est sortie trois fois plus révoltée. Il y a un manque de compréhension en centre d'accueil.

... c'est de la merde le centre d'accueil. C'est vraiment pas bon, ça l'essaye de te faire des lavages de cerveau. [...] Il y a une expression qui dit en centre d'accueil ou bien ça marche ou bien tu en sors trois fois plus révoltée. Je suis sortie de là j'étais trois fois plus révoltée. [...] Mais si le centre d'accueil essaierait un plus de comprendre les jeunes au lieu de casser leur caractère ça irait peut-être mieux.

3.1.4.3 Agences gouvernementales renseignant sur les papiers

d'identification

Un autre problème de la rue est la désinformation par rapport au système de la part des agences officielles. Selon Tristan, les jeunes sont mal informés au sujet des étapes pour refaire leurs cartes et papiers d'identité. Ils sont envoyés d'un endroit à un autre. Un problème connexe qui ressort est le fait que ces jeunes n'ont parfois plus de papiers d'identité (Émilie, Tristan).

3.1.4.4 Passants:

Les passants font aussi partie du paysage de la rue. Ils ne sont pas aimables et ont une attitude d'incompréhension face aux jeunes de la rue. Julie m'a dit qu'ils les regardent comme des déchets. Lorsqu'elle demande du change elle se fait regarder de travers et les gens sont impatients vis-à-vis eux. Certains vont même jusqu'à leur donner des conseils:

Les personnes qui passent ne savent pas pourquoi je suis sur la rue. Et c'est difficile quand ils me disent: va à la maison, trouve-toi un travail, juste les choses comme ça parce que, ils ne savent pas, ou quand ils te regardent et disent quelque chose comme NO (lorsqu'elle demande du change), ou ils (soupir), et te regardent comme "street trash", ça c'est difficile. (Julie)

Tristan abonde dans le même sens. Les gens ne sont pas sympathiques avec eux.

Le monde sont bêtes parfois. Comment on est vu. Moi, personnellement, j'essaie de m'arranger pour que ça ne paraisse pas trop que je suis dans la rue.

Émilie de même:

Les difficultés c'est genre [...] quand t'essaies de quêter et que le monde t'envoie carré chier. Tu restes polie avec eux, mais ils t'envoient carré, carré, carré chier, c'est fatigant. Ça t'enrage mais tu veux pas, tu veux pas rester impolie avec les autres, tu ne veux pas faire payer les autres.

Il y en a quand même des sympathiques, un monsieur a payé un souper au McDonald à Émilie et lui a donné près de 40\$ (20\$ pour elle et 20\$ pour sa dette parce qu'elle lui a dit qu'elle quêtait pour sa dette). Elle va être sympathique avec les personnes qui sont sympathiques.

Il semble que les jeunes de la rue ont une mauvaise réputation fondée sur quelques fauteurs de trouble aux dires de Noémie et Tristan.

Il y a le monde en général, la manière...parce que c'est sûr qu'il y en a qui ont fait du trouble et qui ont donné une mauvaise réputation au monde dans la rue, mais sont pas tous chiants. (Noémie)

C'est ceux qui ont l'air le plus flyé qui paient pour les vrais criminels si on veut. La mauvaise image des jeunes de la rue provient de ceux qui sont vraiment criminels. (Tristan)

Dans le cas des "squeegies", les automobilistes ne sont pas plus aimables. Ces derniers n'aiment pas les "squeegies" qui veulent seulement nettoyer leur pare-prise, car l'hiver cela les réchauffe, ils bougent. Il semble qu'ils le font gratuitement, cela les réchauffe et donner de l'argent est facultatif. Il s'avère que les automobilistes d'Ottawa sont plus tolérants

que ceux de Montréal aux dires de Julie.

Les squeeegies ont beaucoup de problèmes avec les personnes parce qu'elles ne veulent pas que les squeeegiers squeeegient leurs fenêtres. Souvent ils le font quand même parce que c'est gratuit, tu ne dois pas payer. Tout ce que les squeeegiers veulent c'est squeeegier votre auto, si tu veux donner de la monnaie tu en donnes, mais tu ne dois pas...tu sais...[...] ...Ils font ton auto, parce que l'hiver cela les garde au chaud. S'ils ont froid, ils squeeegient les autos et font quelque chose pour garder leur corps au chaud...c'est tout...ils le font pour gratuit... [...] Les personnes n'aiment pas les squeeegies.

3.1.4.5 Vols par les autres jeunes:

Certains jeunes vont voler pour consommer et les jeunes que nous avons rencontrés parlaient du fait que cela peut être un problème. Frédéric parle qu'il faut toujours être sur la défensive pour ne pas se faire avoir par les autres.

Il y en a qui sont plus crinqués que d'autres, ceux-là veulent plus d'argent, veulent se débrouiller, sont prêts à se débrouiller sur le dos des autres. Il y en a qui peuvent essayer de te crosser, peuvent essayer de te voler, peuvent essayer "ce mois-ci je vais te remettre ça, ça" "tiens je te donne ci va me faire une commission" "si tu me passes ta carte de guichet je vais faire ci". Il y a du monde qui peuvent essayer de te crosser alors il faut toujours que tu sois sur ta défensive. Faut pas que tu te fasses crosser parce que dès que t'ouvres une porte ça y est tu es fait, alors il faut tout le temps que tu sois sur la défensive. Pour ne pas te faire crosser. Si tu te fais crosser, essaies pas d'aller récupérer quoi que ce soit. Essaie pas de te faire justice, tu t'es fais crosser bien "just to bad". (Frédéric)

Il y a des jeunes qui viennent les voler quand ils dorment.

Il y en a que tu vois ça fait un bout qu'ils sont dans la rue et ne viendront pas te voler pendant que tu dors, mais il y en a d'autres qui vont venir te voler pareil...c'est sûr il y a des rats partout, il y en a dans la rue, mais il y en a dans la société, partout. (Noémie)

3.1.4.6 Rue: un milieu difficile

Le milieu de rue est un milieu difficile. Maude et Audrey parlent que c'est un milieu dangereux. Maude aborde la question des batailles de gang: punk versus skin head. Audrey m'a dit que la première fois qu'elle était dans la rue, elle n'était pas prudente et cela aurait pu avoir des conséquences. "J'ai manqué me faire violer. J'allais n'importe où avec n'importe qui..." Tristan parle vaguement qu'il y a de la violence autour.

D'autre part, Émilie se dit une fille non agressive, un peu pour se justifier probablement. Elle s'est battue après l'entrevue avec une fille qui est sa première amie dans le centre-ville. La fille l'a brulée avec sa cigarette près d'un oeil (ce que nous saurons après coup). "Je ne suis pas une fille agressive, je vais agresser le monde mentalement. J'aime pas ça me battre."

3.1.4.7 Maladies:

Dans la rue, les maladies sont choses courantes, surtout les MTS.

Beaucoup de mauvaises choses arrivent dans la rue. Il y a beaucoup de choses qui se passent que tu dois juste apprendre à "dealer" avec...[...] Comme les maladies, le VIH, la clamédia...[...] J'étais malade avec la clamédia, la gonorrhée... tu fais des choses stupides quand tu as bu... (Julie)

Audrey nous a parlé de la fois où elle a été dans la rue l'hiver. Elle a eu une infection de vessie qui s'est propagée dans ses reins, elle a été très malade.

3.1.4.8 Les nouveaux:

Les nouveaux qui arrivent dans la rue posent problème aux anciens.

Ça va faire 5 ans que je suis dans la rue et il y a des petits nouveaux qui arrivent genre depuis le début de l'été et ils essayent de me faire de la marde et tout. (Émilie)

Il y a aussi une espèce de peur pour les jeunes nouveaux, Noémie les plaint d'une certaine façon de ne pas savoir dans quoi ils s'embarquent.

Moi ce qui me fait le plus chier c'est quand je vois des jeunes qui sont dans la rue, quand ils ont 14 ou 15 ans, qui ne savent pas du tout ce que c'est et qui arrivent ici et trouvent ça cool. Ils regardent le monde, les junkies et tout et aie je veux essayer. Ça je trouve ça dure à regarder. Moi, personnellement, je suis arrivée ici à 16 ans et demi. J'avais vécu là-dedans toute ma vie, je savais c'était quoi, le monde save pas c'est quoi c'est pas évident. (Noémie)

3.1.5 Moments présents et projets d'avenir (court et long terme)

Les jeunes de la rue ont des aspirations, des désirs, des projets à court et à long terme. Nous présenterons d'abord comment ces jeunes voient le présent, en d'autres mots leur façon de vivre présentement. Ensuite, nous verrons les projets à court terme de certains. Puis, il sera question de comment ces jeunes envisagent l'avenir, quelles sont leurs aspirations, ce qu'ils pensent de l'école, du travail, de vivre en appartement.

3.1.5.1 Façon de voir le présent:

Les jeunes voient habituellement leur situation de jeunes de la rue comme

momentanée, une étape, ils ne veulent pas être dans la rue toute leur vie. (Julie, Noémie, Tristan). Pour Benjamin, sa situation est temporaire. Même s'il n'en a pas parlé dans ces mots, il retourne en septembre à l'université et va pouvoir au mois d'août s'installer en résidence. Néomie voit la vie dans la rue comme un "trip de jeunesse".

Là je suis jeune, c'est bien beau, je veux me replacer pareil. C'est un trip que j'ai vécu mais un moment donné le trip tu passes par dessus...j'ai pas envie d'être rendue à 50 ans et d'être encore dans le parc. [...] C'est un trip que je vis et j'aime ça, mais je sais que je passerai pas ma vie ici.

Tristan voit la vie dans la rue comme une étape, il ne compte pas faire ça toute sa vie.

C'est pour ça que je n'écoeur pas le monde avec ça, je ne quête pas. Je ne m'appuie pas sur mon sort. [...] Je me suis toujours débrouillé d'une façon plus ou moins honnête. Aujourd'hui, je peux te parler, je peux te dire que bon o.k., j'ai trouvé une façon de m'en sortir je pense un peu plus légal, un peu mieux. Contrairement à d'autres, au lieu de me ramasser en dedans. C'est un choix, c'est le choix de m'en sortir si je veux. C'est du temps, c'est avoir du temps, ça peut prendre un an, deux ans, peut-être un jour je vais partir pour travailler ailleurs, voyager. J'ai pas besoin d'un toit fixe parce que je suis pas vraiment malheureux dans ce que je fais, je suis bien là.

Sandrine voit même sain ce qu'elle fait en ce moment; elle vend ses poèmes dans la rue.

Frédéric, pour sa part, est dans la rue parce qu'il ne peut pas vivre en société, il n'est pas capable de fonctionner.

Les raisons, la raison c'est que je ne suis pas capable de fonctionner en société, avec le style d'heures d'ouvrage par jour et payer mes comptes. Je ne sais pas si c'est le sens des responsabilités qui est pas là ou c'est la maturité qui est pas là. Mais ça ne m'intéresse pas et je ne vais chercher aucun bonheur. Des fois, j'essaie de le faire et je suis capable de fonctionner une couple de mois, après une couple de mois je finissais par "gaver up", bon à quoi ça me sert, je ne

suis pas mieux en faisant tout ça, je suis pas plus heureux en faisant tout ça.

Des jeunes voient la vie au jour le jour (Maude, Frédéric).

...je me laisse aller finalement. J'y vais au jour le jour, il ne faut pas que je me mette à penser à qu'est-ce que je vais faire demain ou qu'est-ce que je vais faire la semaine prochaine parce que là ça s'en vient...Il faut que tu y ailles au jour le jour... (Frédéric)

3.1.5.2 Projet à court terme:

Frédéric pense peut-être aller à Vancouver. À Montréal, il fait beau pour le moment et la question d'aller à Vancouver parce que c'est plus chaud se pose moins, mais sinon il ne penserait pas demeurer dans ces conditions-là bien longtemps.

Tristan veut travailler à Montréal cet hiver. Il a un contact pour travailler comme danseur. Il a entendu dire que c'était payant. Avant il n'aurait rien voulu savoir de cela, mais là c'est différent. Il sait que même s'il danse dans un bar homosexuel, il ne l'est pas pour autant. C'est une façon de se débrouiller selon lui. Il se dit qu'il ne peut être rendu plus bas qu'il l'est déjà, il mange dans les poubelles. L'an prochain, il veut avoir un visa pour la Floride.

3.1.5.3 L'avenir:

3.1.5.3.1 Aspirations, désirs:

Julie dit qu'elle ne veut pas vivre dans la rue toute sa vie, qu'elle le fait parce qu'elle n'a pas le choix. Le fait qu'elle ne l'a pas choisi et qu'elle n'a pas de place où aller semble

excuser cela pour elle.

Mais si j'avais une place où aller. Je ne veux pas vivre sur la rue toute ma vie....maintenant c'est que je n'ai pas le choix....je n'ai pas le choix. J'ai un chien maintenant avec mon copain et...on doit faire quelque chose pour le chien, mais on ne veut pas le donner. On ne veut pas donner le chien à une autre personne parce que le chien a passé quatre personnes avant nous et il est content maintenant.

Noémie et Tristan non plus ne veulent pas rester toute leur vie dans la rue.

Certaines jeunes m'ont confié qu'elles essaient de se conformer, de se réintégrer dans la société. À ce titre, Émilie ne s'habille plus en punk. Après son séjour en centre d'accueil, elle a changé son look vestimentaire pour avoir l'air moins marginale (avant elle était vêtue marginale selon ses dires).

J'ai encore ma petite mentalité rebelle, mais j'essaie de ne pas trop le montrer, j'essaie de me réintégrer dans la société pour avoir une job. (Émilie)

J'essaie d'être conforme à la société. Mais c'est difficile de trouver un travail à cause des boucles d'oreilles, de la couleur des cheveux. J'ai besoin de nouveauté, que ça bouge, d'instabilité. J'essaie de me conformer, d'être plus conformiste, école, travail. Mais je suis toujours attirée par la rue. (Maude)

De plus, certains rejettent la routine. Par exemple, Julie ne veut pas suivre le modèle social du métro-boulot-dodo. Elle ne veut pas faire comme tout le monde, suivre la voie tracée: aller à l'école, ensuite travailler...

Je ne veux pas faire la même chose tous les jours, comme, tu sais comme tout les autres personnes dans les maisons, et le travail. C'est comme un "guide line" de ce que tu dois faire, dans ta vie, tu dois aller à l'école, après ça tu dois travailler, après ça tu dois comme...

[...] Je sais pas si je veux faire ce que toutes les personnes font...

Sandrine avance l'idée que justement des jeunes fuient pour vivre dans la rue afin de ne pas suivre la voie tracée, la routine de vie établie. "Parce que tu vois ce que tu as à faire sur ton chemin, l'école, na na na." Ensuite, Frédéric trouve monotone la routine.

Des fois j'essaie de me louer une chambre, de m'acheter une commande, j'essaie de faire ça, mais je trouve ça monotone, je me sens seul, je trouve que c'est plate, je trouve que ça donne rien. Les choses n'arrivent peut-être pas aussi vite que j'aimerais qu'elles arrivent peut-être, je finis par me décourager...

Dans le même sens, Maude aime la nouveauté, la diversité et l'instabilité. Ce qui a pour effet qu'elle ne reste pas longtemps en place.

Par ailleurs, nous pouvons dire aussi que Julie a de la difficulté à se projeter dans le temps, "à rêver" à l'avenir ou du moins à essayer de voir ce que pourrait être l'avenir. Voici un bout de conversation sur l'avenir, sur son futur, sur ce qu'elle aimerait faire qui m'a fait voir cet aspect:

Interviewer: Qu'est-ce que tu aimerais faire?.

Julie: Je ne sais pas...hum, c'est un des mes problèmes de savoir ce que je vais faire, je ne sais pas qu'est-ce que je dois faire. Souvent je ne veux rien faire...il y a beaucoup de choses que je ne veux pas faire. Je dois trouver quelque chose parce que...

I: Disons que si tu essaies de t'imaginer dans le temps, plus tard qu'est-ce que tu aimerais qu'il t'arrive, que tu sois devenue...

J: Je sais pas, je veux faire beaucoup de choses, mais...

I: Comme quoi...

J: Une psychologue criminelle, ou avant pour un certain temps je voulais être policier, mais je ne sais pas, je n'aime pas les policiers...

3.1.5.3.2 École:

Beaucoup des jeunes rencontrés parlent d'un retour à l'école éventuel ou plus

concrètement: Julie, Maude, Benjamin, Émilie, Noémie, Olivier et Audrey. Lorsqu'ils parlent d'un retour à l'école c'est pour la plupart terminer leur secondaire. À l'exception de Benjamin et de Audrey qui vont respectivement retourner à l'université et suivre une formation professionnelle.

Julie et Maude ont tenté un retour à l'école. Julie a tenté un retour à l'école pendant un mois et elle y était au moment de notre rencontre. Elle trouve cela difficile lorsqu'elle doit trouver de l'argent, s'occuper de son copain, son chien et de sa "famille". Nous pouvons dire que pour elle l'école est quand même importante même si elle ne sait pas si elle va continuer.

J'ai essayé pendant un mois et maintenant je suis à l'école, mais c'est vraiment difficile d'avoir de l'argent, d'aller à l'école, de voir à la famille, de voir au chien...[...] Je ne sais pas quoi faire, alors je ne sais pas si je peux aller à l'école maintenant.

Maude est allée à l'école des adultes mais lorsque je l'ai rencontrée elle venait d'abandonner pour se trouver un emploi. Elle a eu de la difficulté à se faire accepter à l'école des adultes à cause de sa tenue vestimentaire. Il y a une école qu'il l'avait acceptée, elle a étudié un bout et a abandonné. Elle n'aime pas vraiment l'école.

Benjamin, Olivier et Audrey retournent à l'école en septembre. Benjamin va poursuivre son baccalauréat en septembre à McGill. Il y est accepté et ses bourses et prêts lui sont accordés. Olivier va terminer son secondaire. Puis, Audrey ira dans une école de cuisine à Québec, elle y est déjà acceptée. Elle aimerait à la suite de cela suivre un cours de pâtisserie.

Noémie va probablement retourner à l'école en septembre à des cours du soir. Quant

à elle, Émilie veut y retourner mais elle ne croit que cela va être en septembre.

Peut-être pas en septembre, mais aussitôt que mes papiers sont faits, que mon chèque est rentré et tout là je vais retourner à l'école. Alors ils vont me donner plus sur mon chèque le temps que je me stabilise, que je trouve une petite place tranquille et que je fasse des économies et tout. Parce que pour l'instant, je ne suis pas capable de faire des économies. (Émilie)

Pour sa part, Tristan pense parfois de retourner à l'école. Il se dit qu'il a quand même un peu d'éducation et présentement il n'est pas assez sérieux pour y retourner.

3.1.5.3.3 Travail:

Julie m'a parlé de ce qu'elle aimerait faire comme profession, elle aimerait être psychologue criminelle. Auparavant, elle voulait devenir policière, mais depuis qu'elle est dans la rue et qu'elle voit beaucoup de brutalité de la part des policiers auprès des jeunes de la rue, elle n'est plus intéressée à le devenir; elle n'aime pas les policiers.

Maude se cherche un emploi, mais elle trouve cela difficile. Elle trouve cela difficile parce que son habillement ne convient pas et d'autre part elle n'aime pas "se faire bosser". Elle n'a plus le look punk, mais elle a des anneaux sur le corps ("body piercing"), les cheveux avec des mèches de couleur orangée et un habillement différent. Elle a déjà eu des petits boulots mais elle les perdait parce qu'elle retournait à la rue. Le type de boulots qu'elle a eu c'est, par exemple, travailler dans un restaurant. Étant donné qu'elle aime la nouveauté, la diversité et l'instabilité, elle ne demeure pas longtemps en place.

Émilie essaie de se réintégrer pour se trouver un emploi. Elle veut un emploi légal.

...j'essaie de me réintégrer dans la société pour pouvoir avoir une job à la place comme je te disais de ne pas vendre de drogues. Je ne peux faire ça à cause de ma consommation, je veux pas vendre de drogues. Je veux pas avoir un travail illégal et oups la police arrive et tu te fais embarquer, ça ne me tente pas. Tandis que mettons que je travaille dans un petit restaurant, si la police débarque je vais pouvoir leur rire dans la face.

Frédéric ne trouve rien qui l'intéresse. Il dit être capable de se trouver un emploi en quelques jours si demain matin il décidait de le faire. Par contre, tous les emplois qu'il a faits, il les trouve monotones. "...toutes les jobs je finis par me décourager, c'est monotone, je vais absolument chercher rien là-dedans..." L'été passé, il a travaillé dans une usine, il gagnait 12,50\$ de l'heure, 40 heures/semaine, avec des avantages sociaux ainsi que deux semaines de vacances. Après une semaine et demie, il a abandonné. Il emballait, pesait, préparait à l'expédition.

Audrey aimerait ouvrir un restaurant. Elle va suivre des cours à un école de cuisine et aimerait suivre aussi des cours de pâtisserie.

Tristan, lorsqu'il prenait de la drogue, perdait ses emplois parce qu'il ne rentrait pas travailler. Il était trop drogué ("stone") et cela ne lui tentait pas de rentrer travailler. Il aimerait travailler à Montréal cet hiver.

3.1.5.3.4 Appartement:

Émilie aimerait avoir un appartement, un petit chez-soi. Mais elle n'est pas assez stable pour le moment.

C'est sûr que j'aimerais avoir mon petit chez nous, écouter la t.v., écouter de la

musique, inviter mes amis, faire le party, boire une fois de temps en temps. Mais pour l'instant je ne peux pas parce que je ne suis pas assez stable. Il me reste juste à faire mes papiers. Aussitôt que j'ai mes papiers, je vais retourner à l'école parce que j'ai pas fini mon secondaire un encore, j'étais bonne à l'école. [...] Moi, j'habite là [Passage], le temps de faire mes papiers, d'avoir une adresse pis tout. Après je vais me chercher un appart, lorsque je vais avoir mon appart, après je vais partir de là et avoir mon petit chez moi. Même si je commence avec un petit un et demi je m'en fous, je vais avoir mon appart.

Synthèse et conclusion

de la thèse:

Synthèse et conclusion de la thèse:

Cette recherche est une étude d'un groupe de jeunes de la rue, garçons et filles, afin de connaître leur itinéraire de vie. En fait, c'est tout particulièrement au travers de ces itinéraires que nous voulions voir leur intégration au plan social.

Au cours du chapitre un, il fut question de la marginalité et de la marginalisation des jeunes, plus précisément des jeunes de la rue. Nous avons vu que cette marginalisation des jeunes de la rue provient de la différenciation de leur mode de vie, à savoir celui vagabond, et prend fondement dans la perception d'une réelle marginalité. Ensuite, nous avons abordé l'apparition du vagabondage comme problème ainsi que l'apparition des concepts d'enfance et d'adolescence. Nous avons pu constater que le vagabondage, comme réalité et comme concept, n'a pas toujours existé comme on pourrait le croire. Parallèlement, les concepts d'enfance et d'adolescence sont des constructions sociales. Puis, il fut question de la situation du jeune vagabond. Nous y avons traité des itinéraires menant à la vie dans la rue ainsi que du mode de vie vagabond. Les itinéraires menant à la vie dans la rue sont multiples, mais plusieurs auteurs s'entendent pour dire que les jeunes de la rue sont soit des fugueurs, ont été mis à la porte, sont des enfants du système ou encore sont dans la rue avec leur famille. Les jeunes peuvent avoir fugué par choix forcé ou par goût d'aventure. Le choix forcé peut découler de la violence psychologique, sexuelle, physique ou émotionnelle vécue à la maison. Ce choix forcé peut aussi découler de la négligence et l'abandon familial. Souvent, les facteurs sont multiples et comprennent divers éléments tels les problèmes à l'école, au niveau familial et au niveau des relations

interpersonnelles. Ces difficultés vécues par les jeunes fugueurs peuvent être néanmoins présentes pour les autres types de jeunes de la rue, surtout les enfants du système et ceux mis à la porte.

Le mode de vie vagabond des jeunes de la rue peut se caractériser par un "no man's land" où ceux-ci ne possèdent aucun domicile fixe. Le cadre de vie est celui de la rue où les besoins de subsistance sont satisfaits à l'intérieur de ce cadre de vie. Le monde de la rue est le monde de la survivance, de l'immédiat. Malgré la précarité de ce mode de vie en ce qui a trait à la satisfaction des besoins d'argent, de nourriture, de sommeil et d'hygiène, ce mode de vie comporte des attraits. Les jeunes y vivent sans les contraintes scolaires et familiales, ils s'y sentent libres. Ils vivent au jour le jour, se sentent indépendants. De plus, la solidarité de la rue s'avère un attrait important, souvent les autres jeunes de la rue représentent la "famille". La notion de plaisir est aussi un aspect nonnégligeable. La pratique de la prostitution et la consommation de drogues sont d'autres facettes de ce mode de vie vagabond.

De ce fait, nous avons abordé la question de la prostitution, plus spécifiquement la prostitution juvénile de rue. Tout d'abord, il nous est avéré primordial de contextualiser la prostitution au niveau social. En effet, la prostitution s'insère dans un contexte social plus large où il importe de tenir compte de l'exploitation des femmes et des enfants, du pouvoir de l'argent, du sexisme et du racisme. La prostitution reflète en fait les rapports sociaux de pouvoir au sein de notre société capitaliste où ce sont les hommes blancs ayant de l'argent qui possèdent le pouvoir. D'autre part, selon les divers auteurs consultés, la plupart des jeunes

prostitués seraient des jeunes ayant des antécédents de problèmes familiaux, mais aussi de traumatismes sexuels. La prostitution même si elle se déroule parfois sous l'emprise d'un souteneur qui utilise mille astuces, même si elle peut se dérouler dans la violence (violence de la part du souteneur, des clients, entre prostitués et de la police), comporte des attraits. Les jeunes prostitués peuvent acquérir de bonnes sommes d'argent, vite faites, qu'ils ne pourraient obtenir autrement à cause de leur bas niveau d'éducation, de leur inexpérience et de leur âge. La prostitution s'avèrerait davantage une solution à des problèmes de revenus, d'affection, de sexualité, d'autonomie, d'indépendance, de valorisation personnelle mais aussi de reconnaissance sociale. La prostitution fait partie de la vie de rue et s'insère à l'intérieur de la "culture" de rue. L'entrée dans la prostitution aurait une incidence sur la consommation de drogues. Souvent, le jeune prostitué consommait avant de se prostituer, mais sa consommation augmentera avec la pratique de la prostitution. Cela peut résulter de la disponibilité des drogues ou du besoin de consommer pour affronter les clients. Mais il se peut aussi que ce soit la prostitution qui entraîne la consommation de drogues. D'un côté ou de l'autre, la prostitution fournit l'argent nécessaire à l'achat de drogues.

Étant donné que la consommation de drogues fait partie du mode de vie vagabond, nous avons traité de celle-ci. Nous avons défini ce que nous entendons par drogues au cours de cette recherche, c'est-à-dire que lorsque nous parlons de drogues nous entendons psychotropes. Ensuite, nous avons défini la toxicomanie ainsi que le processus toxicomanogène. Nous avons, à ce titre, fait référence au cycle d'assuétude de Straton Peele où la drogue s'avère une des solutions possibles choisie par des

individus face à leurs problèmes. Au cours de cette partie, nous avons aussi soulevé la difficulté de dissocier drogue, rue et prostitution; éléments imbriqués les uns dans les autres. D'où, entre autres, la difficulté de savoir si la consommation débute avant la vie dans la rue ou débute dans la rue et de savoir si la consommation de drogues débute avant ou après l'entrée dans la prostitution. L'activité criminelle, dont la prostitution, s'avère souvent l'un des seuls moyens disponibles pour les jeunes de la rue afin de se procurer de l'argent, et ce, en partie pour acheter de la drogue. Cela concernerait surtout les consommateurs de cocaïne et d'héroïne étant donné qu'une dépendance à cette drogue est dispendieuse.

Ensuite, au cours du chapitre deux, il fut question de la démarche méthodologique. L'approche préconisée fut l'approche qualitative étant donné qu'elle nous permettait d'obtenir des informations approfondies. Notre objet étant de recueillir les histoires de vie de jeunes de la rue afin de voir à travers celles-ci leurs valeurs et ainsi leur intégration sociale. Dans ce sens, nous avons privilégié l'entrevue non-directive laissant aux jeunes l'espace nécessaire au récit de leur vie. Les jeunes choisis devaient comporter certains critères pré-requis tels: l'âge (entre 12 et 25 ans), n'avoir aucun domicile fixe et avoir vécu dans la rue depuis au moins un mois. Même si certains jeunes ne vivaient point dans la rue au moment de l'entrevue, nous avons pris soin de vérifier s'ils s'inséraient dans ces mêmes critères au moment de leur séjour dans la rue. Nous avons abordé la majorité des jeunes directement dans la rue. Une jeune anglophone d'Ottawa se débrouillant en français nous fut présentée par un intervenant et une autre jeune de l'Outaouais ayant vécu dans la rue à Ottawa et

Montréal nous fut introduite par une personne de notre entourage. Les autres jeunes furent interrogés à Montréal directement dans leur lieu de socialisation, en d'autres mots, la rue. Au total, nous avons interviewé dix jeunes: six filles et quatre garçons. Les âges variant entre 17 et 23 ans.

Puis, au cours du chapitre trois, nous avons apporté une analyse des données empiriques; c'est-à-dire ce qui est ressorti des propos des jeunes de la rue interrogés. Tout d'abord, il ressortit que les itinéraires de ces jeunes sont aussi diversifiés que le nombre de jeunes rencontrés. D'un autre côté, leurs itinéraires démontrent les multiples difficultés qu'ils ont rencontrées au cours de leur jeune vie. Du mode de vie vagabond, trois besoins essentiels sont ressortis des entrevues: se procurer de l'argent, de la nourriture ainsi que se dénicher un endroit pour dormir. Ce qui différencie les jeunes de la rue, c'est leur mode de vie vagabond où les moyens utilisés pour subvenir à ces besoins sont différents, c'est-à-dire que ce sont des moyens prévalant dans la rue. À ce titre, pour se procurer de l'argent, ces jeunes peuvent soit quêter, vendre de la drogue, faire du "squeegie", faire des commissions, voler et se prostituer. L'aide sociale et se coller à quelqu'un peuvent aussi constituer des moyens pour avoir de l'argent pour ces jeunes, mais ceux-ci ne se caractérisent pas nécessairement comme des moyens de rue. Lorsqu'ils se procurent de l'argent, les jeunes évaluent leurs priorités en fonction de ce qu'ils ont. Et contrairement à ce que l'on pourrait penser, ils ne dépensent pas tout leur argent dans la drogue et elle ne constitue pas leur première priorité financière. Pour se procurer de la nourriture, les jeunes peuvent se rendre dans des ressources qui fournissent gratuitement des repas. Ils peuvent aussi en

acheter avec l'argent qu'ils ont ramassé. Puis, il y a des dépanneurs qui peuvent leur faire des rabais ou encore des restaurants qui leur donnent de la nourriture gratuitement. D'autre part, certains peuvent fouiller dans les poubelles ou recourir au vol. Pour ce qui est de se trouver un endroit pour dormir, les jeunes peuvent s'adresser à des ressources d'hébergement. Ensuite, l'été, il y a les parcs, les bancs de parcs. Ce peut aussi être un "squat". Certains vont dormir chez des amis, des connaissances. Quelques-uns peuvent se payer une chambre d'hôtel. À cause des conditions difficiles l'hiver, certains vont préférer migrer vers des endroits plus chauds.

Les jeunes de la rue, contrairement à ce que certains pourraient penser, ont des valeurs. Il ressortit des entrevues effectuées les valeurs suivantes: l'amitié, le couple, l'animal de compagnie, la non-consommation de drogues, la famille, la liberté et l'aventure, l'école, le travail et l'appartement. Une des valeurs primordiales dans la rue est l'amitié et la majorité des jeunes rencontrés nous en ont parlé. Entre amis on est solidaire, on s'entraide, on se respecte, on partage. Dans ce sens, une des jeunes rencontrés (Julie) éprouve de l'empathie, de la compassion pour une amie ayant le VIH qui s'injecte. Alors que la relation avec les autres pairs qui ne sont pas des amis est à titre utilitaire. Le couple tient aussi une place dans la vie de ces jeunes, deux d'entre elles avaient un copain dans la rue. Puis, deux des jeunes filles rencontrées avaient un chien. L'une d'entre elles (Julie) achète la nourriture pour le chien avant même de s'en acheter pour elle. Ensuite, pour une autre des jeunes (Audrey), le plus important c'est de ne pas consommer de drogues. Certains jeunes ont gardé contact avec leur famille, pour d'autres cela est plus difficile. Pour deux des jeunes filles rencontrées, il est

clairement important d'appeler leurs parents régulièrement. Selon une des jeunes rencontrés (Audrey), sa deuxième priorité dans la rue est de garder le contact avec sa mère. Souvent les amis pallient à la famille et deviennent la "famille" de ces jeunes. Dans la rue, le désir d'aventure et la liberté sont aussi des valeurs de ces jeunes. Ils chérissent la liberté et même si leur mode de vie est précaire, ils ont soif de vivre. Ils veulent faire ce qui leur plaît quand ils le veulent et n'avoit aucune attache ni obligation. Ils aiment que ça bouge, le changement et avoir du plaisir.

Par ailleurs, pour la majorité des jeunes rencontrés, l'école est importante, soit sept des dix jeunes rencontrés. Ils parlent soit d'un retour concret ou de retour éventuel. Pour ce qui est du travail, la plupart valorisent celui-ci. Une des jeunes rencontrés (Julie) qualifie les moyens qu'elle et son copain utilisent pour vivre de travail: elle et son copain *travaillent*. Voici une citation fort intéressante de ses propos:

Je demande pour le change...cela dépend des jours, des fois je fais 30\$ dans trois heures, mais d'autres jours c'est environ 10\$ dans trois heures. Mais on *travaille* dans le jour, il fait le squeegee et je demande pour le change. Quand on a fini on met tout l'argent ensemble [...].

Par contre, ce que certains jeunes semblent rejeter, c'est l'encadrement rigide avec des heures fixes de travail et la supervision d'un(e) patron(ne). Certains rejettent le travail routinier. Cela découle sûrement du fait qu'ils chérissent la liberté et qu'ils veulent être libres de faire ce qu'ils veulent quand ils le veulent ainsi qu'avoir du plaisir. Dans ce sens, ils désirent être libres de leurs mouvements, n'avoit ni obligation ni attache. D'où le rejet de la routine quotidienne du métro-boulot-dodo. À ce titre, Lesage

(1986: 51-52) nommait néo-prolétaires scandaleux ceux qui rejettent, voir méprisent ce métro-boulot-dodo. Une des jeunes (Julie) nous expliquait qu'elle ne veut pas faire comme tout le monde, suivre la voie tracée, soit aller à l'école, ensuite travailler...

D'un autre côté, ce genre de raisonnement est typique au niveau des jeunes, les jeunes veulent s'affirmer autrement. Ils veulent vivre autrement. Les jeunes préconisent un mode de vie moins axé sur le travail, avoir du plaisir devient une valeur centrale, comme nous l'avons vu dans notre introduction avec Lesage (1986: 45, 59-60). Ce phénomène est sûrement relié en partie à l'instabilité du marché du travail. (Lesage, 1986: 28, 51) Par contre, il est difficile de savoir si cela provient d'une situation sociale ou plutôt d'une volonté de changement d'une jeune génération: les deux éléments sont probablement interreliés et imbriqués l'un dans l'autre. Les jeunes ne veulent plus faire du travail le centre de leur vie, mais d'un autre côté, vu l'instabilité du marché du travail et l'ouverture d'entente contractuelle, le travail ne peut plus diriger tous les aspects de la vie. Ce rejet du métro-boulot-dodo se situe non seulement au niveau des jeunes, mais aussi de certaines personnes adultes qui en ont marre de cette société de production. D'autre part, la tenue vestimentaire de certains jeunes de la rue peut constituer une barrière au marché de l'emploi.

La vie en appartement constitue aussi un attrait après la vie de rue. Certains ont vécu en appartement et certains y aspirent. Ce qui nous amène à constater que la plupart ne veulent pas demeurer dans la rue toute leur vie, ils aspirent à autre chose, et ce, selon leurs propres dires. La rue serait une étape transitoire, "un trip de jeunesse" dans leur vie. D'autre part, certaines jeunes nous ont confié qu'elles essaient de se

conformer (Émilie, Maude). Cela peut être du point de vue vestimentaire, de l'école ou du travail.

Par ailleurs, certains nous ont parlé de projets futurs ou d'une profession future qu'ils aimeraient exercer. D'un autre côté, certains jeunes ont de la difficulté à se projeter dans le temps. Julie en est un exemple, elle a de la difficulté "à rêver" à l'avenir ou du moins à essayer de voir ce que pourrait être l'avenir (voir bout de conversation citée en p.149-150). Par contre, ce genre d'attitude se constate aussi chez des jeunes qui ne sont pas dans la rue, mais qui ont des difficultés à différents niveaux et qui sont dans l'impossibilité de voir que dans le futur cela pourrait être et aller mieux.

Les jeunes de la rue rencontrent divers problèmes. Les éléments qui peuvent causer problèmes aux jeunes sont: la drogue, la prostitution, le vagabondage comprenant la rudesse du milieu de rue, le vol par d'autres jeunes, les maladies et les nouveaux arrivés. Il y a aussi le contact négatif avec les agences officielles ainsi que l'incompréhension des passants. Tout d'abord, la drogue peut constituer un problème dans la rue, et ce, surtout si le jeune ne peut s'en passer, c'est-à-dire qu'il est dépendant ou comme les jeunes disent "accro". La consommation peut être problématique lorsqu'elle concerne surtout la cocaïne, l'héroïne et le smack. D'un côté, la drogue peut constituer une descente aux enfers pour celui qui ne peut s'en passer et qui doit alors trouver de l'argent le plus vite possible. D'un autre côté, la drogue a une fonction sociale, on prend de la drogue avec les amis de la rue, le copain. L'initiation s'effectue par des jeunes plus âgés. Certains préfèrent boire de la bière ou consommer

de la marijuana.

Ensuite, la prostitution constitue un travail où l'argent est vite fait et où cela est payant. Les jeunes se prostituent habituellement pour se procurer de la drogue, mais pas exclusivement. La relation drogue et prostitution est complexe. Il semblerait que certains jeunes se prostituent pour gagner de l'argent et s'acheter de la drogue. Par contre, ils consommaient auparavant et leur consommation augmenterait avec la prostitution. Un genre de cercle vicieux s'enclenche: consommation de drogue - prostitution - augmentation de la consommation - doit alors se prostituer davantage. La relation drogue-prostitution se formerait avec les drogues dites dures telles l'héroïne et la cocaïne. Il semble que l'expérience de la prostitution laisse des séquelles: Émilie en a fait des cauchemars. D'un autre côté, une jeune qui s'est prostituée (Sandrine), nous a parlé de l'aspect initiatique à un monde secret, fermé sur lui-même qui comporte un attrait mystique.

Puis, le milieu de rue est perçu par certains jeunes comme un milieu difficile. La difficulté provient en partie de la précarité du mode de vie. Les jeunes doivent au jour le jour subvenir à leurs besoins. D'autre part, la rudesse de la rue caractérise aussi le mode de vie vagabond. Il y a des batailles de gang, on doit être sur la défensive et être prudent dans les relations qu'on entretient avec les autres. Un des jeunes parle vaguement qu'il y a de la violence autour (Tristan). On pourrait se questionner longtemps sur ce qu'il entend par violence. Certains jeunes de la rue vont voler d'autres jeunes de la rue. Malgré la solidarité et l'entraide de la rue, il y a des jeunes qui ne sont pas dignes de confiance. Pour reprendre les paroles d'une jeune:

"c'est sûr il y a des rats partout, il y a des rats dans la rue, mais il y en a dans la société, partout" (Noémie). Les maladies font aussi partie de la vie dans la rue, ce peut être des maladies reliées aux conditions dans lesquelles les jeunes vivent ou encore des MTS découlant de relations sexuelles non protégées. De plus, les nouveaux jeunes qui arrivent dans la rue peuvent causer problèmes aux anciens. L'envers de la précarité et de la rudesse de la rue est la liberté, l'aventure, la sensation de contrôle sur sa vie: on fait ce que l'on veut quand on le veut.

Les jeunes de la rue se caractérisent par le contact négatif qu'ils ont avec les agences officielles, surtout avec les policiers. Il est question ici des policiers, du centre d'accueil et des agences gouvernementales renseignant sur les démarches pour obtenir des papiers d'identification. La brutalité policière semble monnaie courante pour les jeunes de la rue. Les policiers les perçoivent comme des moins que rien, d'où probablement le peu d'égard qu'ils ont envers ces jeunes. Il en découle que les jeunes ont une mauvaise perception des policiers; ils sont des chiens même s'ils admettent et sont conscients que certains sont corrects. De plus, les policiers se comportent avec acharnement auprès des jeunes de la rue. Ils stigmatisent ces jeunes par leur intervention répressive. Tous les prétextes sont bons pour embêter ces jeunes. Ils les embêtent même si les jeunes sont tranquillement assis dans un parc et n'ont rien fait. Puis, les policiers s'avèrent très sensibles à la provocation. Certains jeunes face aux policiers sont provocateurs, mais les policiers le sont aussi envers ces jeunes. Les jeunes réagissent à la répression policière et les policiers sensibles à la provocation de ces jeunes agissent avec la loi comme support. En ce qui concerne les "squeegies", il

semble y avoir une intervention différencielle de la part des policiers de Montréal et d'Ottawa. Les policiers d'Ottawa sont plus tolérants. À Montréal, les policiers interviennent en donnant des contraventions et considèrent le "squeegie" illégal. Tandis qu'à Ottawa les jeunes ne reçoivent pas de contraventions et les policiers ne leur disent habituellement rien sur le fait qu'ils "squeegient". Dans le pire des cas, les policiers chassent les "squeegies" de leur emplacement.

De plus, le centre d'accueil est un milieu répressif où le jeune est détenu. Il est donc difficile que le contact ne soit pas négatif, rares sont les détenus ou ex-détenus qui diront que le milieu carcéral est un "holiday in" et que leur séjour constitue des vacances, même si certains individus semblent le croire.

Par ailleurs, il semble que les jeunes soient mal informés par les agences gouvernementales sur les démarches à suivre en vue d'obtenir leurs papiers d'identification; papiers que certains n'ont plus. Ils sont ballotés d'un endroit à un autre. D'un autre côté, cet état de fait ne caractérise par seulement les jeunes de la rue, qui n'a jamais été "barouetté" par les agences gouvernementales d'un bureau à un autre, pour en bout de ligne ne pas en savoir plus? On peut par contre se questionner sur le fait que peut-être ces jeunes sont moins bien dirigés et que le service à la clientèle est déficient à leur égard.

Les passants font aussi partie du paysage de la rue. Ils ne sont pas nécessairement aimables, même si certains le sont. Les passants ont une attitude d'incompréhension face aux jeunes de la rue, ils ne comprennent pas pourquoi ils ne sont pas chez leurs parents, pourquoi ils ne travaillent pas. Les passants peuvent

s'avérer méprisants face à ces jeunes. Dans le cas des squeeegies, les automobilistes ne sont pas plus aimables. Ils n'aiment pas être importunés. Les jeunes de la rue auraient une mauvaise réputation fondée sur certains jeunes fauteurs de troubles qui s'est généralisée à tous les jeunes de la rue.

Les problèmes énumérés ci-haut découlent du mode de vie vagabond, tout comme les moyens utilisés par les jeunes de la rue pour subvenir à leurs besoins. Par conséquent, l'intégration sociale d'une personne ne peut se voir à la lumière d'un choix (plus ou moins choisi réellement) de mode de vie d'où découlent des moyens et des problèmes liés à ce mode de vie. Dans ce sens, nous croyons que l'intégration sociale des jeunes de la rue est perceptible à travers leurs besoins et leurs valeurs. Nous ne pouvons donc affirmer que les jeunes de la rue ne sont pas intégrés dans notre société, qu'ils n'en font pas partie en regard de leur mode de vie vagabond. En effet, les besoins et les valeurs de ces jeunes ne représentent pas une marginalité. Ce qui est marginalisé c'est leur mode de vie. De plus, ce n'est pas parce que les moyens utilisés sont différents qu'ils doivent nécessairement être marginalisés.

Il s'avère que les valeurs ressorties à travers le discours des jeunes rencontrés ne sont pas si différentes que celles que l'on retrouve au sein de notre société. En effet, ces jeunes chérissent des valeurs comme l'amitié, l'école, le travail, la liberté et l'aventure, le couple, la famille, l'animal de compagnie, la maison (ou l'appartement) ainsi que la non-consommation de drogues. Certaines parlent aussi qu'elles essaient de se conformer à la société. Les valeurs de ces jeunes ne démontreraient-elles pas des

signes d'intégration sociale de leur part? Le fait que ces jeunes se retrouvent dans la rue ne signifierait pas nécessairement une rupture avec la société. À la suite de nos entrevues avec ces jeunes et de notre revue littérature effectuée au chapitre théorique, il nous apparaît que l'aboutissement à la rue découle davantage d'un itinéraire de vie plutôt que d'une tentative d'auto-exclusion sociale. Les jeunes de la rue ne rejettent pas nécessairement les valeurs sociales véhiculées. Ainsi, le fait de croire qu'ils sont exclus socialement parce qu'ils vivent dans la rue s'avère plutôt un trompe l'oeil. Dans ce sens, les jeunes de la rue ne vont pas nécessairement vivre dans la rue parce qu'ils sont en rupture avec la société et ses valeurs. À ce titre, Matthews (1989: 17-18) explique que les jeunes prostitués chérissent les mêmes buts et valeurs sociales dominantes de notre société, par exemple, une carrière réussie, le mariage, une maison, une famille. Ils désirent l'indépendance et les possessions matérielles d'une "bonne vie". Là où ils diffèrent, selon cet auteur, c'est dans la façon qu'ils ont choisi pour atteindre leurs fins: la prostitution. Ainsi, les jeunes de la rue utilisent un mode de vie différent où les moyens pour vivre diffèrent de ceux de la population générale. Pour les jeunes de la rue, le passage à la rue pourrait être une façon de s'intégrer socialement.

Ces jeunes demeurent dans la rue parce que malgré la précarité de ce mode de vie, il comporte néanmoins des attraits; attraits qui doivent compenser pour les difficultés qu'engendre ce mode de vie. Ces jeunes ne demeureraient probablement pas dans la rue s'ils ne ressortaient aucun point positif de cette vie. En fait, les jeunes que nous avons rencontrés ne semblaient pas particulièrement malheureux de leur sort,

excepté Julie peut-être, et ce, malgré la précarité de leur mode de vie. Toutefois, ils avouent que ce mode de vie est difficile et exigeant. À ce sujet, O'Reilly-Fleming (1993: 22) affirme que le monde de la rue est celui de la survivance et de l'immédiat, d'où découle d'énormes exigences. Les jeunes rencontrés se plaisent dans la rue jusqu'à un certain point. À ce titre, Charbonneau (1995: 402) affirme que "la rue procure pour un certain temps un sentiment nonnégligeable de bien-être et de compétence", les attraits de cette vie masqueraient un peu les difficultés qui en découlent. D'un autre côté, cela ne signifie pas que ces jeunes n'aspirent pas à autre chose. En effet, la plupart des jeunes rencontrés considèrent le passage à la rue comme une étape transitoire dans leur vie.

On marginalise les jeunes de la rue selon leur mode de vie vagabond pouvant comprendre la pratique de la prostitution et la consommation de drogues. La marginalisation de ces jeunes en regard de ces mêmes éléments (vagabondage, prostitution et drogue) ne tient compte que d'un côté de la médaille, c'est-à-dire celui stéréotypé et stéréotypant. Cette vision laisse croire qu'ils sont en dehors de la société. Pourtant, comme nous l'avons vu au cours du chapitre premier de cette recherche, il y a deux côtés de la médaille. En effet, les auteurs que nous avons abordés nous ont permis de faire la lumière sur l'envers de la médaille et ne pas percevoir ces jeunes qu'à travers les stéréotypes. De ce fait, il ressortit que le mode de vie vagabond comporte des attraits malgré sa précarité, que la pratique de la prostitution apporte quelque chose au jeune qui la pratique (que ce soit au niveau monétaire, affectif, sexuel ou au niveau de l'autonomie et de l'indépendance) malgré ses conditions

difficiles, que la drogue au-delà du fait que certaines consommations sont problématiques peut constituer une solution à divers problèmes tel que démontré par Straton Peele.

Au cours de cette recherche, nous avons voulu voir si ces jeunes sont en marge autant qu'on le dit. À la lumière des entrevues effectuées, nous nous rendons compte que ces jeunes ont des valeurs qui ressemblent drôlement à celles véhiculées socialement. En fait, il s'avère que ces jeunes sont considérés marginaux selon la différenciation de leur mode de vie. Leur mode de vie est certes différent, mais ils sont loin d'être marginaux au niveau idéologique, soit les représentations sociales, de même que leurs besoins. Nous nous rendons compte que, comme Goffman (1968: 182) le dit si bien, souvent c'est la distance sociale qui crée la différence. Est-ce que la marginalité ne serait pas davantage dans l'oeil de celui qui la voit?

La marginalité de ces jeunes, est en fait une construction sociale; construction effectuée à partir de leur vagabondage, de la pratique de la prostitution et de la consommation de drogues. On perçoit ces éléments comme hors norme, projetant du même coup ces jeunes dans le rang des marginaux. Pourtant ces éléments ne sont pas nécessairement problématiques, il faut plutôt voir en regard de quoi il s'avère tels et pour qui. En effet, la marginalité de ces jeunes est construite selon le rapport aux normes sociales instaurées par les groupes sociaux, créant ainsi leur déviance. Ces groupes sont des acteurs sociaux ayant du pouvoir et loin de la réalité de ces jeunes. À ce titre, ils ont le pouvoir de faire appliquer leurs visions des choses et leurs normes et ainsi le pouvoir de mettre à l'écart ces jeunes. Ces acteurs sociaux sont souvent des

mâles, blancs, professionnels. Dans ce sens, comme l'explique Becker (1963/1985: 32-33, 37), la déviance serait davantage la conséquence de l'application de normes par les autres. De ce fait, la marginalité de ces jeunes ne dépend pas seulement du fait qu'ils ont un mode de vie vagabond pouvant comprendre la pratique de la prostitution et la consommation de drogues, mais dépend aussi de la réaction des autres face à ce mode de vie.

En fait, la marginalisation des jeunes de la rue est une construction sociale et historique de la réalité. L'attribution d'une telle déviance à ces jeunes implique ainsi la construction de nouvelles définitions ou désignations de déviance élaborées à des fins de contrôle social. (Conrad & Schneider, 1980: 17). Il en découle que la marginalisation des jeunes de la rue est essentiellement un jugement social où cette définition est relative à une culture dont les personnes ou groupes puissants ont la capacité d'imposer leurs définitions. (Conrad & Schneider, 1980: 6-7 ; Becker, 1963/1985: 41) Comme nous l'avons vu au cours du chapitre premier, le vagabondage, l'enfance et l'adolescence sont des constructions sociales où des concepts ont été créés afin de cerner une réalité. De ce fait, le vagabondage, l'enfance et l'adolescence sont des concepts et des réalités qui n'ont pas toujours existés. À ce titre, le phénomène des jeunes de la rue et sa marginalisation proviennent d'une tentative de cerner la perception d'un phénomène. Ce qui implique une certaine manière de percevoir la réalité, créant ainsi des déviances ayant pour fins le contrôle social. (Meyer, 1977: 9-10, 33 ; Conrad & Schneider, 1980: 17) Ainsi, d'une époque à une autre, les mêmes comportements ne seront pas perçus de la même façon. Par

exemple, de nos jours, il est inconcevable qu'un enfant utilise un langage obscène, boive à la taverne et fasse l'école buissonnière alors qu'à l'époque médiéval cela était courant. (Conrad & Schneider, 1980: 147) De ce fait, les jeunes de la rue n'ont pas toujours été marginalisés, n'ont pas toujours existé en tant que concept et réalité sociale.

Pour conclure cette recherche, il serait important de faire le point sur la situation actuelle de la jeunesse. Ce que nous entendons par là est qu'il y a une sorte de "panique morale" concernant les jeunes, ancrant la marginalisation de ceux stigmatisés marginaux tels les jeunes de la rue et facilitant la marginalisation des autres. (Schissel, 1997: 10) Il existe un courant politique blâmant les jeunes pour tous les maux sociaux. (Schissel, 1997: 10) À ce titre, Males affirme qu'il y a une tendance sociale où il s'avère que "tous les problèmes sociaux sont les problèmes des adolescents". (Males, 1996: 14, notre traduction)

Les jeunes de la rue s'insèrent dans ce courant de panique et sont plus particulièrement touchés de par leur double marginalisation, soit le fait d'être jeune et de vivre dans la rue. Ce courant de panique a pour conséquence que les jeunes sont perçus violents et dangereux. On les voit comme hors de contrôle et de plus en plus dangereux. (Schissel, 1997: 12) Cette panique publique a pourtant peu à voir avec la réalité criminologique mais découle plutôt d'un contexte économique et politique particulier. (Schissel, 1997: 10) En d'autres mots, un contexte économique et politique de changement, d'instabilité et de transformation. Pour les jeunes de la rue, cette panique a pour conséquence leur exclusion sociale, exclusion basée souvent sur les

apparences. Leur apparente marginalité est basée sur leur mode de vie, de même que leur tenue vestimentaire voyante (vêtements rapiécés, "body piercing", cheveux colorés). Pour reprendre la façon de penser de Males (1996: 26-27), la distorsion de l'image des jeunes de la rue est basée sur le fait de ne regarder que leur différence. En prenant la peine de les écouter, on se rend compte que cette différence est superficielle, en surface. Fondamentalement, ces jeunes ne sont pas si différents de vous et moi.

Les médias jouent un rôle particulier dans la construction d'une crise de la jeunesse, d'une jeunesse dangereuse. (Males, 1996: 27 ; Schissel, 1997: 11) Les médias présentent les cas les plus spectaculaires, les plus sensationnels de crimes. (Males 1996: 27 ; Schissel, 1997: 11) Ces cas exceptionnels sont alors pris comme la norme. En effet, une technique des médias est de montrer des exemples individuels comme la norme. La conduite criminelle est décontextualisée de la nature de la structure sociétale. En fait, les médias sont passé maîtres dans l'art de la décontextualisation où l'on ignore le contexte socio-économique. Une association sera alors effectuée entre la pauvreté et le crime alors qu'il ne s'agit pas d'une pathologie individuelle. Le lien entre la pauvreté et le crime provient davantage d'une marginalisation. Ce sont les individus les plus vulnérables et commettant certains crimes stéréotypés comme les crimes de rue qui seront plus sujets à la surveillance et au contrôle du système de justice criminelle. Dans ce sens, nous avons une vision stéréotypée de l'inconduite des jeunes; où certains actes effectivement commis par certains jeunes sont élargis à la jeunesse au sens large. (Schissel, 1997: 34-49) À ce

jeunes et la violence de certains autres en généralisant à tous les jeunes. (Males, 1996: 19, 22) Étant donné que la plupart des gens ont tendance à se faire leurs images et leurs opinions à partir de ce qu'ils voient dans les médias, il n'est pas surprenant qu'ils aient une image déformée de la jeunesse. (Schissel, 1997: 11) Et du même coup, les jeunes de la rue.

De plus, la vision des médias est dominée par un groupe social particulier soit, les mâles, blancs, professionnels, de classe capitaliste. (Schissel, 1997: 49) Nous ne pouvons alors que constater que dans notre système capitaliste le pouvoir est d'abord l'apanage des hommes blancs ayant de l'argent. Ce sont eux qui ont la possibilité de reproduire une moralité qui implique que certaines personnes valent plus que d'autres concernant leur place dans le système économique. (Schissel, 1997: 14) Ce qui a pour conséquence la mise à l'écart, la marginalisation de toutes sortes d'individus, entre autres, les jeunes, et de ce fait, les jeunes de la rue.

Il s'avère qu'au même titre où la marginalisation de la jeunesse prend fondement dans la perception d'une réelle marginalité, la marginalisation des jeunes de la rue découle de la construction d'une marginalité. On peut alors se questionner sur la place qu'occupent les jeunes de la rue dans la société, ne feraient-ils pas bel et bien partie de cette société? Il importe de ne pas sombrer dans ce qu'on dit qu'il font et plutôt voir ce qu'ils font "réellement". Le vagabondage, la pratique de la prostitution et la consommation de drogues pourraient être des moyens de s'intégrer dans ladite société. Pour appuyer ce point, nous pouvons seulement souligner que la recherche de statuts s'avère un but de notre société contemporaine capitaliste où les biens matériels

statuts s'avère un but de notre société contemporaine capitaliste où les biens matériels sont gages de réussite, il ne faut alors pas se surprendre que des jeunes se prostituent pour acquérir des biens.

BIBLIOGRAPHIE

ANGERS, Maurice (1992), Initiation pratique à la méthodologie en sciences humaines, Montréal, Chenelière.

ARIÈS, Philippe (1973), L'enfant et la vie de famille sous l'ancien régime, Paris, Seuil.

BAREL, Yves (1982), La marginalité sociale, Paris, Presses universitaires de France.

BASS, Deborah (1992), Helping vulnerable youths. Runaway and homeless adolescents in the United States, États-Unis, NASW Press.

BECKER, H. S. (1963/1985), Outsiders, Paris, A.-M. Métailié.

BROCHU, Serge (1995), Drogue & criminalité. Une relation complexe,

Montréal, Presses de l'Université de Montréal (co-édition DeBoeck Université, Les Presses de l'Université d'Ottawa), Perspectives criminologiques.

BROWN, Marjorie (1979), "Teenage prostitution", Adolescence, vol XIV, no 56, hiver, p.665-679.

BRUCHEY, Stuart (1997), Children of poverty. Studies on the effects of single parenthood, the feminization of poverty and homelessness, États-Unis, Garland.

CATON, L. M. Carol (1990), Homeless in America, New-York, Oxford University Press.

CÉLIER, Patrick (1994), "Prostitution des garçons: styles, modes et réalités", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.133-135.

CÉLIER, Patrick (1984), "Quand une société jette sa jeunesse à la rue. (Réflexions sur la prostitution des jeunes à Montréal)", Santé mentale au Québec, vol IX, no 2, p.154-158.

CHARBONNEAU, Louise (1995), "Les jeunes de la rue, drogues et suicide", Prisme, vol V, no 4, automne, p.400-410.

COMITÉ CONSULTATIF SUR LES SERVICES À L'ENFANCE (1990), Les enfants d'abord, Rapport du mois de novembre.

CONRAD, P. & SCHNEIDER, Joseph W. (1980), Deviance and medicalisation. From badness to sickness, St-Louis, Mosby.

CONSEIL NATIONAL DE PRÉVENTION DU CRIME (1997), Ce que les jeunes en disent, Rapport de l'initiative Consultations de la jeunesse, Rapport final, janvier.

CORMIER, Dollard, ROCHON, Jean-Pierre (1988), "L'errance, la toxicomanie et l'estime de soi chez les jeunes", Revue québécoise de psychologie, vol IX, no 1, p.111-122.

CÔTÉ, Marguerite Michelle (1993), Les jeunes de la rue, Montréal, Liber, Deuxième édition.

CÔTÉ, Marguerite Michelle (1991), "Une mémoire qui n'en finit plus de crier, celles des jeunes de la rue de Montréal", Revue internationale d'action communautaire,

vol XXVII, no 67, p.145-152.

CÔTÉ, Marguerite Michelle (1989), "Fuite et stratégies de survie des jeunes de la rue à Montréal", Santé mentale au Québec, vol XIV, no 2, p.150-157.

DESLAURIER, Jean-Pierre (1991), Recherche qualitative. Guide pratique, Montréal, Chenelière/McGraw-Hill, Thema.

DHOQUOIS, Régine (1989), Appartenance et exclusion, Paris, L'Harmattan.

DONZELOT, Jacques (1977), La police de la famille, Paris, Minuit, Critique.

DORAIS, Michel, avec la collaboration de MÉNARD, Denis (1987), Les enfants de la prostitution, Montréal, vlb éditeur.

DORAIS, Michel, CÉLIER, Patrick, LABELLE, Jean-Serge, ROBERT, Jean, ST-PIERRE, Claude, GODBOUT, Dominique (1984), La prostitution des jeunes: entre le drame et la banalité, Montréal, Convergence.

DORAIS, Michel (1983), "L'intervention alternative", dans La prostitution des mineurs/es: problème ou solution??, Annales du Colloque tenu le 24 et 25 novembre à la Maison du Citoyen à Hull, p.62-65.

DEMERS, Alain (1983), "La prostitution des mineurs/es: réflexions d'un policier", dans La prostitution des mineurs/es: problème ou solution??, Annales du Colloque tenu le 24 et 25 novembre à la Maison du Citoyen à Hull, p.57-61.

FERRAND, Alexis (1979), "Ritualisation du rapport entre les âges", Paris, dans Michel Mafessoli et André Bruston (eds.), Violence et transgression, Paris, Anthropos.

FOURNIER, Louise, MERCIER, Céline (directrices) (1996), Sans domicile fixe. Au-delà du stéréotype, Montréal, Méridien.

GAGNÉ, Jean, DORVIL, Henri (1988), "L'itinérance: le regard sociologique", Revue québécoise de psychologie, vol IX, no 1, p.63-78.

GAUTHIER, Benoît (direction) (1984), Recherche sociale. De la problématique à la collection de données, Québec, Presses de l'Université du Québec.

GOFFMAN, Erving (1969), Asile, Paris, Minuit.

HAGAN, John, McCARTHY, Bill (1997), Mean streets. Youth crime and homeless, Cambridge, Royaume-Uni, University Press.

HAGAN, John, McCARTHY, Bill (1992), "Surviving on the street. The experiences of homeless youth", Journal of adolescent research, vol VII, no 4, octobre, p.412-430.

HANIGAN, Patricia (1990), La jeunesse en difficulté, Canada, Presses de l'Université du Québec, Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

KANDEL, L. (1972), "Réflexions sur l'usage de l'entretien, notamment non directif, et sur les études d'opinions", Épistémologie sociologique, no 13, p.25-46

KUFELDT, Kathleen, NIMMO, Margaret (1987), "Youth on the street: abuse and neglect in the eighties", Child abuse & neglect, vol XI, p.531-543.

LAZURE, Jacques (1984), "La société alternative et les jeunes", Santé mentale au Québec, vol IX, no 2, p.141-149.

LAMONTAGNE, Yves, GARCEAU-DURAND, Yvette, BLAIS, Sylvie, ÉLIE, Robert, avec la collaboration de LASVERGRAS, Isabelle (1987), La jeunesse québécoise et le phénomène des sans-abri, Québec, Presses de l'Université du Québec.

LESAGE, Marc (1986), Les vagabonds de rêve. Vers une société de marginaux?, Montréal, Boréal Express.

MAFESSOLI, M. (1984), Essais sur la violence: banale et fondatrice, Paris, Méridiens.

MALES, Mike A. (1996), The scapegoat generation. America's war on adolescent, États-Unis, Common Courage Press.

MATHEWS, Frederick, (1994), "Reflet d'une société: définir le "problème" de la prostitution juvénile", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.115-124.

MATHEWS, Frederick (1989 - édition révisée), Familiar strangers: a study of adolescent prostitution, Toronto, Central Toronto youth services.

MEYER, Philippe (1977), L'enfant et la raison d'État, Paris, Seuil, Points.

MEAD, Margaret (1970/1979), Le fossé des générations, Paris, Denoël/Gonthier.

MOÏSE, Jacques (1994), "La prostitution des garçons au Québec", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.136-138.

NADEAU, Jean-Guy (1994), "La prostitution, une relation sociale et symbolique", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.57-64.

OREILLY-FLEMING, Thomas (1993), Down and out in Canada: homeless Canadians, Toronto, Canadian Scholar's Press.

PARADIS, Marguerite (1990), Histoires de passion et de raison. Jeunes et itinérantes, Montréal, Remue-ménage.

PARAZELLI, Michel (1998), "La fiction généalogique des jeunes de la rue: le mythe de l'autonomie naturelle", Possibles, vol XXII, no 1, hiver, p.25-42.

PARAZELLI, Michel (1996), "Les pratiques de socialisation marginalisée des

jeunes de la rue dans l'espace urbain montréalais", Cahiers de recherche sociologique, no XXVII, p.47-61.

PAYEUR, Gaétane (1983), "La prostitution des mineurs(es) et des minorisés. Symptôme de la phallocratie", dans La prostitution des mineurs/es: problème ou solution??, Annales du Colloque tenu le 24 et 25 novembre à la Maison du Citoyen à Hull, p.2-24.

PECTOR, Jacques (1994), "La prostitution juvénile au Québec", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.21-23.

PIRES, Alvaro P. (1997), "Échantillonnage et recherche qualitative: essai théorique et méthodologique", dans Jean Poupert, Lionel-Henri Groulx, Jean-Pierre Deslauriers, Anne Laperrière, Robert Mayer et Alvaro P. Pires (eds.), La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques, Boucherville, Gaëtan Morin, p.113-167.

POUPART, Jean (1997), "L'entretien de type qualitatif: considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques", dans Jean Poupert, Lionel-Henri

Groulx, Jean-Pierre Deslauriers, Anne Laperrière, Robert Mayer et Alvaro P. Pires (eds.), La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques, Boucherville, Gaëtan Morin, p.173-206.

POUPART, Jean (1993), "Les débats autour de la scientificité de l'entretien", dans Les méthodes qualitatives en recherche sociale: problématiques et enjeux, Actes du Colloque du Conseil québécois de la recherche, Rimouski, 17 mai 93, p.101-108.

ROY, Shirley (1988), Seuls dans la rue, Montréal, Saint-Martin.

SAUCIER, Jean-François & MARQUETTE, Claude (1985), "Cycles de l'adolescence, processus sociaux et santé mentale", Sociologie et sociétés, vol XVII, no 1, avril, p.27-32.

SCHISSEL, Bernard (1997), Blaming children. Youth crime, moral panics and politics hate, Halifax, Fernwood Publishing.

SIMARD, N. et PAUL Pierre (direction), assistants(es) de recherche: LÉPINE, Bibiane, CHÉNIER, Marc, GAGNON, Caroline (1993), Étude des besoins des jeunes itinérants de l'Outaouais, Gatineau, Étude produite et réalisée par Adojeune, en collaboration avec le laboratoire de recherche et d'intervention de l'Université du Québec à Hull.

SIMARD, Pierre (1990a), Le clochard de Montréal. Une histoire à coucher dehors, Montréal, Saint-Martin.

SIMARD, Pierre (1990a), "Les itinérants de Montréal", Service social, vol. XXXVIV, no 2, p.59-75.

TARDIF, France (1994), "Être prostituée, c'est avant tout être femme", dans Une génération sans nom ni oui, Les actes du colloque international sur les jeunes de la rue et leur avenir dans la société tenu les 24-25-26 avril 1992 à l'Université du Québec à Montréal, Montréal, Projet d'intervention auprès des mineur-e-s prostitué-s-es (P.I.a.M.P.), p.139-141.

VAN DER PLOEG, Jan, SCHOLTE, Evert (1997), Homeless youth, London, Sage publications.

VEXLIARD, Alexandre (1957), Le clochard. Étude de psychologie sociale, Paris, Desclée de Brouwer.

VEXLIARD, Alexandre (1956), Introduction à la sociologie du vagabondage, Paris, Librairie Marcel Rivière et Cie.

WEBBER, Marlene. (1991), Street kids. The tragedy of Canada's Runaways,

Canada, University of Toronto Presse.

WATZLAWICK, P. (1978), La réalité de la réalité. Confusion, désinformation, communication, Paris, Seuil.

ANNEXE 1

TABLEAU 3.1
Drogues psychotropes

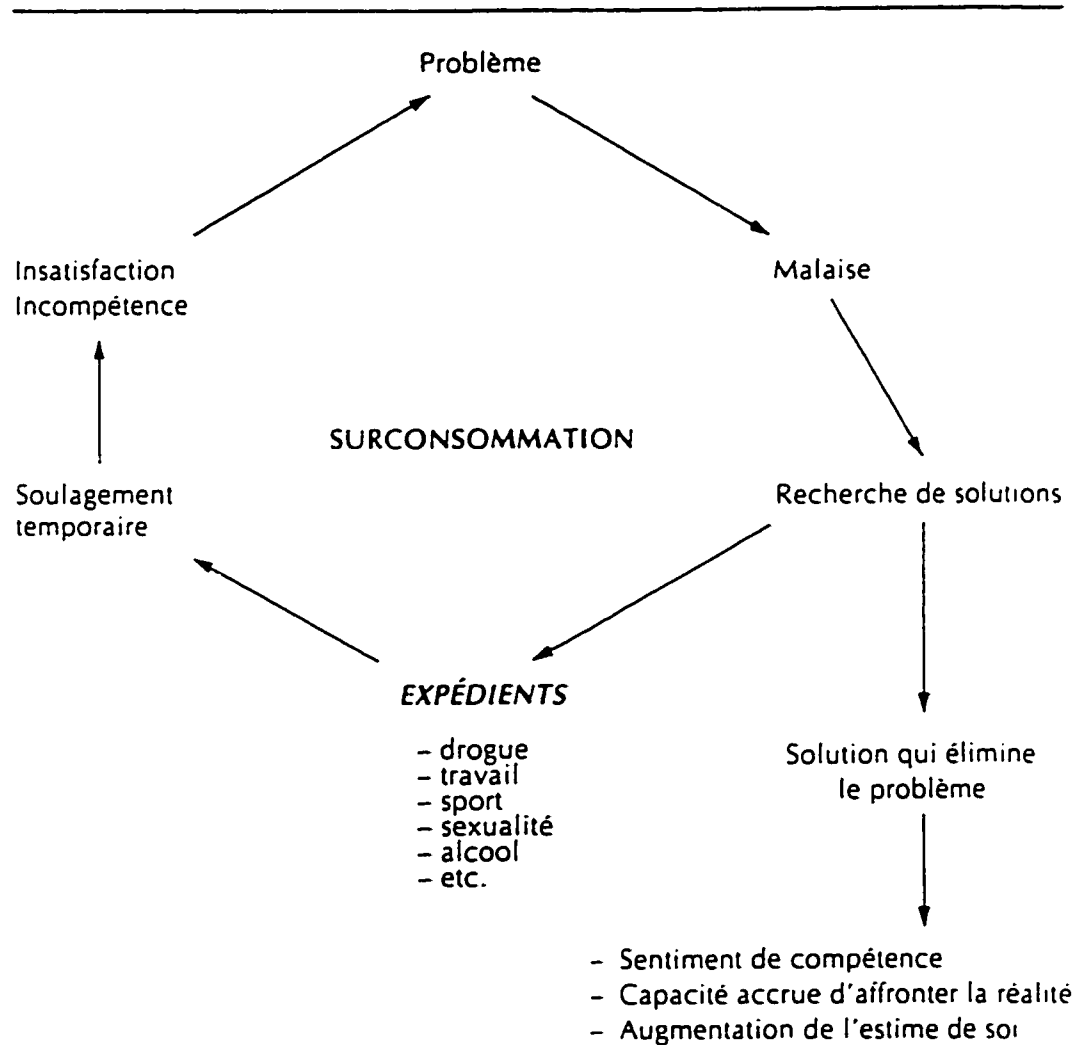
Dépresseurs	Analgésiques stupéfiants	Opiacés	Morphine Héroïne Codéine
		Synthétiques	Démérol® Dilaudid® Percodan® Darvon® Méthadone
	Hypnotiques	Barbituriques	Seconal® Nembutal® Amytal®
		Non-barbituriques	Mandrax® Doriden® Quaalude®
	Tranquillisants mineurs		Valium® Librium® Miltown®
	Alcool		
Stimulants	Majeurs	Amphétamines	Benzédrine® Dexédrine® Méthédrine®
			Cocaïne
	Mineurs		Caféine Nicotine
Perturbateurs	Cannabis		Marijuana Haschisch
	Hallucinogènes		LSD Mescaline Champignons PCP
	Solvants volatils		Colle d'avion Essence Solvant de vernis

Sources : Canada, Commission royale d'enquête sur l'usage des drogues à des fins non médicales. *Rapport final*. Ottawa, Approvisionnement et Services Canada, 1973. pp 266-270.

D. CORMIER, *Toxicomanies styles de vie*. Chicoutimi, Gaetan Morin Editeur 1984 pp 16-17.

ANNEXE 2

FIGURE 3.1
Cycle de l'assuétude selon Straton Peele



Source . Inspiré de P. BRISSON et al., *Le phénomène-drogue et les jeunes*. Gouvernement du Québec, ministère de l'Éducation, 1987, p. 34.

8. S. PEELE, *L'expérience de l'assuétude*, Montréal, Université de Montréal, Faculté de l'éducation permanente, 1982.

ANNEXE 3

CONSIGNE D'ENTREVUE

Comme je viens de te le dire, je m'intéresse aux jeunes de la rue. J'aimerais savoir comment un jeune en arrive à vivre dans la rue, comment se passe la vie dans la rue, comment on s'y débrouille pour vivre, à quoi on doit s'accrocher, et quels genres de problèmes on y rencontre.

Alors, si tu veux bien, parle-moi de comment tu en es arrivé à vivre dans la rue et parle-moi de ton expérience personnelle dans la rue.

Sous-consignes

- a) Raconte-moi comment tu en es arrivé à vivre dans la rue. On dit qu'il y a certains jeunes qui partent de chez-eux par leur propre volonté, d'autres qui y sont forcés par les circonstances, et d'autres encore qui ont été mis à la porte. Raconte-moi ce qui s'est passé dans ton cas...
- b) J'aimerais savoir comment on se débrouille pour vivre dans la rue, les moyens utilisés pour pouvoir subvenir à nos besoins (manger, dormir, se laver). Parle-moi de toi comment tu vis et tu te débrouilles...
- c) J'aimerais savoir à quoi on s'accroche lorsque l'on vit dans la rue, ce qui est important à respecter dans la rue (ex.: les amis). Parles-moi de ce à quoi toi tu t'accroches et que tu trouves important...
- d) Parle-moi de ce que représente la famille pour toi...
- e) Parle-moi de la place que tu accordes à l'éducation, au travail...
- f) J'aimerais aborder quelque chose avec toi. Certains jeunes de la rue racontent qu'ils prennent de la drogue, et ce régulièrement, alors que d'autres consomment de façon occasionnelle, et d'autres encore ne consomment pas du tout. J'aimerais, si tu veux, que tu me parles de la relation que tu entretiens avec la drogue...
- g) Étant donné que les drogues sont dispendieuses sur le marché noir, comment on s'y prend pour s'en procurer, pour pouvoir s'en payer. Toi comment tu t'y prends...
- h) Maintenant, j'aimerais toucher un autre point. Certains jeunes qui vivent dans la rue racontent qu'ils ont dû faire de la prostitution alors que d'autres disent qu'ils n'en ont pas fait. J'aimerais, si tu veux bien, que tu me parles de ton expérience à cet égard...
- i) De plus, certains jeunes racontent qu'ils se prostituent pour avoir de l'argent afin de prendre de la drogue, et d'autres, au contraire, disent qu'ils ont besoin de prendre de la drogue pour se prostituer. J'aimerais savoir, si dans ton expérience personnelle, tu vois un lien quelconque entre le fait de se prostituer et de prendre des drogues...

ANNEXE 4

APPROCHE

Salut,

Je m'appelle Isabelle. Je suis étudiante en sciences sociales et je fais une recherche sur les jeunes de la rue. J'aimerais savoir comment on en arrive à vivre dans la rue (j'entends par là sans domicile fixe), comment on y vit, comment on s'y débrouille et les problèmes qu'on y rencontre. Si tu peux m'aider, j'aimerais bien qu'on discute. Tout ce que tu me diras restera confidentiel. J'utiliserai seulement ce que tu me diras pour ma recherche. Tu es libre d'accepter ou de refuser. Bien entendu, tu pourras arrêter l'entrevue au moment que tu voudras et tu peux refuser, sans problème, de répondre à certaines questions si tu n'en as pas le goût.

Si ça t'intéresse, je t'invite à prendre un café et discuter.

Les jeunes de la rue:
une forme d'intégration sociale

1065714

Résumé-synthèse

Isabelle Paradis

1999

Résumé

Cette recherche est une étude d'un groupe de jeunes de la rue, garçons et filles, afin de connaître leur itinéraire de vie. En fait, c'est tout particulièrement à travers de ces itinéraires que nous voulions voir leur intégration au plan social.

Cette recherche se divise en trois chapitres: le chapitre un étant celui théorique, le chapitre deux traitant de la méthodologie et le chapitre trois abordant l'analyse et l'interprétation des données empiriques. Au cours du chapitre un, il est question de la marginalité et de la marginalisation des jeunes, plus précisément des jeunes de la rue. Nous y voyons que cette marginalisation des jeunes de la rue provient de la différenciation de leur mode de vie, à savoir celui vagabond, et prend fondement dans la perception d'une réelle marginalité. Ensuite, nous abordons l'apparition du vagabondage comme problème ainsi que l'apparition des concepts d'enfance et d'adolescence. Nous y constatons que le vagabondage, comme réalité et comme concept, n'a pas toujours existé comme on pourrait le croire. Parallèlement, les concepts d'enfance et d'adolescence sont des constructions sociales. Puis, il est question de la situation du jeune vagabond. Nous traitons des itinéraires menant à la vie dans la rue ainsi que du mode de vie vagabond. Les itinéraires menant à la vie dans la rue sont multiples, mais plusieurs auteurs s'entendent pour dire que les jeunes de la rue sont soit des fugueurs, ont été mis à la porte, sont des enfants ayant été pris en charge par le système de protection ou encore sont dans la rue avec leur famille.

Le mode de vie vagabond des jeunes de la rue est le monde de la survivance,

de l'immédiat. Malgré la précarité de ce mode de vie en ce qui a trait à la satisfaction des besoins d'argent, de nourriture, de sommeil et d'hygiène, ce mode de vie comporte des attraits. Les jeunes y vivent sans les contraintes scolaires et familiales, ils s'y sentent libres. Ils vivent au jour le jour, se sentent indépendants. De plus, la solidarité de la rue s'avère un attrait important, souvent les autres jeunes de la rue représentent la "famille". La pratique de la prostitution et la consommation de drogues sont d'autres facettes de ce mode de vie vagabond.

De ce fait, nous abordons la question de la prostitution, plus spécifiquement la prostitution juvénile de rue. Tout d'abord, il nous apparaît primordial de contextualiser la prostitution au niveau social. En effet, la prostitution s'insère dans un contexte social plus large où il importe de tenir compte de l'exploitation des femmes et des enfants, du pouvoir de l'argent, du sexisme et du racisme. La prostitution reflète en fait les rapports sociaux de pouvoir au sein de notre société capitaliste où ce sont les hommes blancs ayant de l'argent qui possèdent le pouvoir. La prostitution, même si elle se déroule parfois sous l'emprise d'un souteneur qui utilise mille astuces, même si elle peut se dérouler dans la violence (violence de la part du souteneur, des clients, entre prostitués et de la police), comporte des attraits. Les jeunes prostitués peuvent acquérir de bonnes sommes d'argent, vite faites, qu'ils ne pourraient obtenir autrement à cause de leur faible niveau d'éducation, de leur inexpérience et de leur âge. La prostitution s'avère une solution à des problèmes de revenus, d'affection, de sexualité, d'autonomie, d'indépendance, de valorisation personnelle de même que de reconnaissance sociale.

Étant donné que la consommation de drogues fait partie du mode de vie vagabond nous avons traité de celle-ci. Nous définissons ce que nous entendons par drogue au cours de cette recherche, c'est-à-dire que lorsque nous parlons de drogues nous entendons psychotropes. Ensuite, nous définissons la toxicomanie ainsi que le processus toxicomanogène. À ce titre, nous faisons référence au cycle d'assuétude de Stanton Peele où le drogue s'avère une des solutions possibles choisie par des individus face à leurs problèmes. Au cours de cette partie, nous soulevons aussi la difficulté de dissocier drogue, rue et prostitution; éléments imbriqués les uns dans les autres. D'où, entre autres, la difficulté de savoir si la consommation débute avant la vie dans la rue ou débute dans la rue, et de savoir si la consommation de drogue débute avant ou après l'entrée dans la prostitution. L'activité criminelle, dont la prostitution, s'avère souvent le seul moyen disponible pour les jeunes de la rue afin de se procurer de l'argent, et ce, en partie pour acheter de la drogue. Cela concernerait surtout les consommateurs de cocaïne et d'héroïne étant donné qu'une dépendance à cette drogue coûte cher.

Ensuite, au cours du chapitre deux, il est question de la démarche méthodologique. L'approche préconisée fut l'approche qualitative étant donné qu'elle nous permettait d'obtenir des informations approfondies. Notre objet étant de recueillir les histoires de vie de jeunes de la rue afin de voir à travers celles-ci leurs valeurs et ainsi leur intégration sociale. Dans ce sens, nous avons privilégié l'entrevue non-directive laissant aux jeunes l'espace nécessaire au récit de leur vie. Les jeunes choisis devaient comporter certains critères pré-requis tels: l'âge (entre 12 et 25 ans), n'avoir

aucun domicile fixe et avoir vécu dans la rue depuis au moins un mois. Même si certains jeunes ne vivaient pas dans la rue au moment de l'entrevue, nous avons pris soin de vérifier s'ils s'inséraient dans ces mêmes critères au moment de leur séjour dans la rue. Nous avons abordé la majorité des jeunes directement dans la rue. Une jeune anglophone d'Ottawa se débrouillant en français nous fut présentée par un intervenant et une autre jeune de l'Outaouais ayant vécu dans la rue à Ottawa et Montréal nous fut introduite par une personne de notre entourage. Les autres jeunes furent interrogés à Montréal directement dans leur lieu de socialisation, en d'autres mots, la rue. Au total, nous avons interviewé dix jeunes: six filles et quatre garçons. Les âges variant entre 17 et 23 ans.

Puis, au cours du chapitre trois, nous apportons une analyse des données empiriques ainsi qu'une interprétation de ces données. Il ressortit que les itinéraires de ces jeunes sont aussi diversifiés que le nombre de jeunes rencontrés. D'un autre côté, leurs itinéraires démontrent les multiples difficultés qu'ils ont rencontrées au cours de leur jeune vie. Du mode de vie vagabond, trois besoins essentiels sont ressortis: l'argent, la nourriture, dormir. Pour satisfaire le besoin d'argent, ils utilisent divers moyens, principalement des moyens de rue tels quêter, faire du "squeegie", vendre de la drogue, faire des commissions (aller chercher de la drogue pour des personnes en demandant un pourcentage), voler et se prostituer. Recevoir de l'aide sociale et se coller à quelqu'un sont d'autres stratégies pour obtenir de l'argent. Pour satisfaire leur besoin de nourriture, ils utilisent les ressources disponibles mises à leur disposition, achètent de la nourriture avec l'argent ramassé, certains restaurants leur en

donnent et des dépanneurs offrent des rabais. Un jeune nous a parlé qu'il fouille dans les poubelles et une autre nous a dit qu'elle a dû recourir au vol une fois. Pour ce qui est de dormir, ils peuvent utiliser des ressources d'hébergement, les parcs, un "squat", aller chez des amis, à l'hôtel ou aller vers des endroits plus chauds pour fuir les froids de l'hiver empêchant de dormir dehors.

Les principales valeurs ressorties par ces jeunes sont l'amitié, l'école, le travail, la liberté et l'aventure. Il fut aussi question de la relation de couple, de la famille, de l'animal de compagnie, de l'appartement ainsi que la non-consommation de drogues. De plus, plusieurs des jeunes interrogés aspirent à autre chose qu'une vie dans la rue. Par ailleurs, certaines jeunes parlent qu'elles essaient de se conformer. Les problèmes rencontrés sont divers: drogue, prostitution, contact négatif avec les agences officielles, les passants, les vols par les autres jeunes, la dureté du milieu de rue, les maladies et les nouveaux arrivés.

Nous avons pu constater à la suite de cette recherche que malgré leur mode de vie différent, les jeunes de la rue ont des valeurs qui ressemblent drôlement à celles véhiculées socialement. À ce titre, nous pouvons peut-être considérer que le mode de vie vagabond s'avère une façon pour ces jeunes de s'intégrer au sein de cette société. Leur mode de vie est certes différent, mais ils sont loin d'être marginaux au niveau idéologique, soit les représentations sociales, de même que leurs besoins. Le fait qu'ils se retrouvent dans la rue n'apparaît pas nécessairement comme une tentative d'auto-exclusion sociale.